



<http://www.numelyo.bm-lyon.fr>

Cours populaire de catéchisme et manuel populaire de la doctrine chrétienne

Auteur :Barbier, Emmanuel, 1851-1925

Date :1918

Cote : SJ S 057/178 T. 01

Permalien : http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_00GOO0100137001104973065

L'ABBÉ EMMANUEL BARBIER

COURS POPULAIRE DE CATÉCHISME

MANUEL POPULAIRE DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

OUVRAGE HONORÉ DE NOMBREUSES APPROBATIONS
DE CARDINAUX, ARCHEVÊQUES ET ÉVÊQUES

TOME PREMIER

LES VÉRITÉS QU'IL FAUT CROIRE

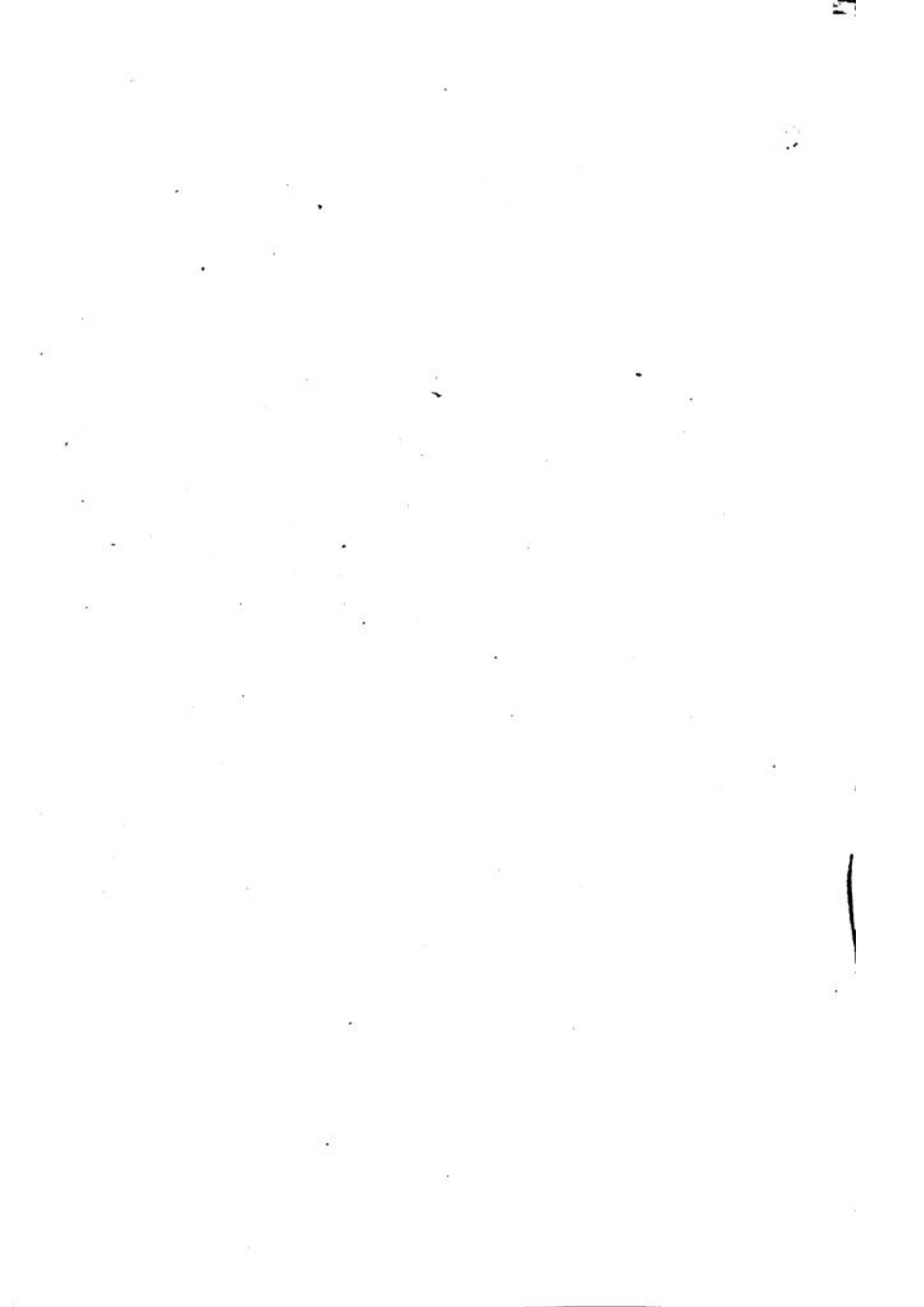


PARIS

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10





COI

557/178

COURS POPULAIRE DE CATÉCHISME

I

Nihil obstat

P. LE GUICHAOUA, *censor designatus*
Pictavii, die 20^a Augusti 1918.

Imprimatur

† LUDOVICUS

Pictavii, die 21^a Augusti 1918.

L'auteur et l'éditeur réservent tous droits de reproduction et de traduction.

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en octobre 1918.

L'ABBÉ EMMANUEL BARBIER

COURS POPULAIRE DE CATÉCHISME

MANUEL POPULAIRE DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

TOME PREMIER

LES VÉRITÉS QU'IL FAUT CROIRE



BIBLIOTHÈQUE S. J.

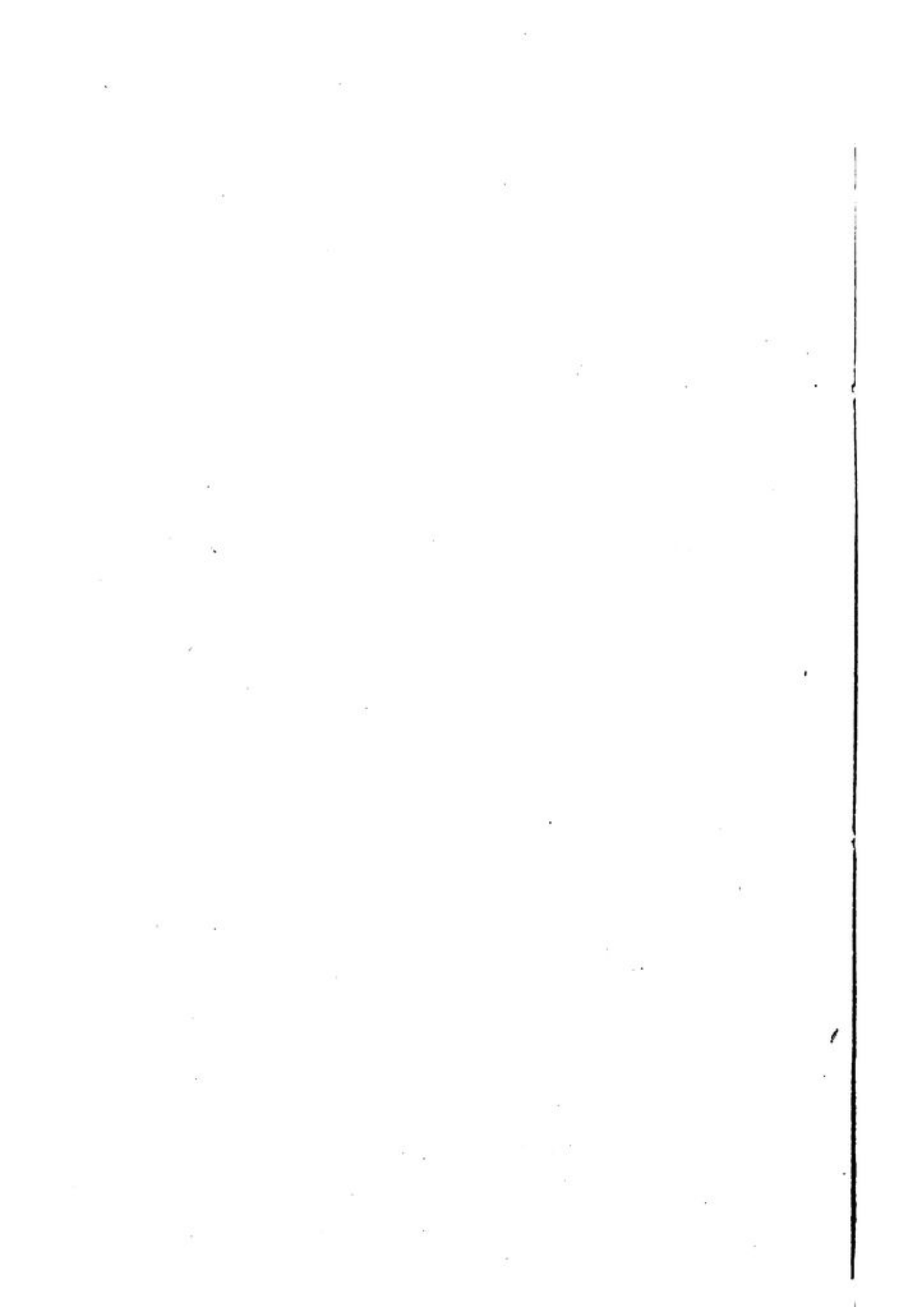
Les Fontaines

60 - CHANTILLY

PARIS

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10



APPROBATIONS

S. E. le Cardinal Andrieu, archevêque de Bordeaux.

Monsieur l'abbé,

Le *Cours populaire de catéchisme* dont vous avez bien voulu me faire hommage montre une fois de plus que les ministres de l'Eglise, accusés par les novateurs de n'être ni de leur pays ni de leur temps, possèdent, au contraire, dans une assez large mesure, le sens des opportunités. A-t-il jamais, en effet, été plus opportun d'enseigner le catéchisme, et, puisque c'est un art difficile, d'apprendre aux autres à le pratiquer ?

La science de la doctrine chrétienne est la plus belle de toutes, car elle a pour objet Dieu, l'infinie perfection, dans ses rapports avec l'homme, chef-d'œuvre de sa puissance et de son amour. Elle est aussi la plus nécessaire ; car on ne peut pas conquérir le ciel, enjeu de la lutte que tous ont à soutenir dans le monde, sans connaître les conditions auxquelles cette conquête se réalise. Malgré ces titres hors pair, les partisans de l'Etat sans Dieu n'ont pas craint de frapper d'ostracisme la science de la doctrine chrétienne, et, au nom d'une liberté, qui, sous prétexte de garantir les droits de la conscience, ne reconnaît que ceux de l'athéisme, elle a été rayée du programme des écoles officielles, c'est-à-dire des écoles que fréquentent par nécessité la majeure partie des enfants de France.

Ce système d'éducation qu'on a vu affubler du qualificatif de laïque pour dissimuler sans doute ce qu'il a de monstrueux aurait dû, ce semble, émouvoir les familles et provoquer chez elles un redoublement de sollicitude. Mais un grand nombre, contaminées peut-être par le virus du naturalisme, sont demeurées indifférentes, et, en dépit des efforts du clergé et d'un groupe de catholiques conscients de leurs devoirs, la nuit religieuse rêvée par les sectaires s'est étendue dans des proportions qui inquiètent plus qu'elles n'étonnent.

C'est pour combattre ce mal, cause de tant d'autres, que le Pape Pie X, de docte et pieuse mémoire, publia, il y a quelques années, une Encyclique sur l'enseignement de la doctrine chrétienne. Son auguste successeur nous rappelle lui-même l'importance de cet enseignement dans l'Encyclique qu'il nous a adressée l'an dernier sur la Prédication, et le Nouveau code de Droit canonique recommande à plusieurs reprises d'éta-

APPROBATIONS

blir dans chaque paroisse une confrérie de la doctrine chrétienne qui serait, de plein droit, affiliée à l'archiconfrérie érigée, sous la même vocable, dans la Ville éternelle.

Ces appels venaient de trop haut et visaient une détresse trop intéressante pour ne pas attendrir votre cœur d'apôtre et lui arracher un cri de commisération pareil à celui du divin Sauveur en présence de la multitude du désert. *Misereor super turbam.*

Vous avez eu pitié de la multitude comme saint Augustin, le grand évêque d'Hippone, en eut pitié lorsqu'il écrivit son traité sur la manière d'enseigner le catéchisme à ceux qui l'ignorent, et de même Gerson, le célèbre chancelier de l'Université de Paris, en eut pitié lorsqu'il composa le livre intitulé : « Comment il faut attirer les petits à Jésus-Christ » et qu'il voulut exercer en personne les fonctions de catéchiste, opposant aux sourires et aux sarcasmes de ses collègues la parole du Maître des maîtres : « Laissez venir à moi les petits enfants ».

Et quel pain vous avez pétri en faveur de la plus poignante misère de notre époque ? C'est l'enseignement traditionnel de l'Eglise dans toute sa pureté, et vous lui avez donné un tel goût par la précision de la doctrine, par l'à-propos des conseils et par la clarté harmonieuse du style que tous les catéchistes voudront s'en nourrir, afin de mieux instruire leurs auditeurs de tout âge ; car votre manuel peut opérer sur un domaine plus vaste que votre modestie ne le suppose et apprendre non seulement à bien faire le catéchisme aux enfants, mais encore à bien faire le prône aux adultes.

Que le Sacré-Cœur de Jésus, auquel je le demande par le cœur Immaculé de Marie, bénisse votre ouvrage si apte à préparer son règne, et qu'il le rende tellement populaire que nous puissions le remercier bientôt d'avoir accompli, pour une foule d'âmes françaises, affamées de vérité religieuse, un nouveau miracle de la multiplication des pains.

Veillez agréer, Monsieur l'abbé, avec mes félicitations pour le nouveau service que vous venez de rendre à la cause de la doctrine catholique, l'hommage de mes sentiments respectueux et dévoués.

APPROBATIONS

blir dans chaque paroisse une confrérie de la doctrine chrétienne qui serait, de plein droit, affiliée à l'archiconfrérie érigée, sous la même vocable, dans la Ville éternelle.

Ces appels venaient de trop haut et visaient une détresse trop intéressante pour ne pas attendrir votre cœur d'apôtre et lui arracher un cri de commisération pareil à celui du divin Sauveur en présence de la multitude du désert. *Misereor super turbam.*

Vous avez eu pitié de la multitude comme saint Augustin, le grand évêque d'Hippone, en eut pitié lorsqu'il écrivit son traité sur la manière d'enseigner le catéchisme à ceux qui l'ignorent, et de même Gerson, le célèbre chancelier de l'Université de Paris, en eut pitié lorsqu'il composa le livre intitulé : « Comment il faut attirer les petits à Jésus-Christ » et qu'il voulut exercer en personne les fonctions de catéchiste, opposant aux sourires et aux sarcasmes de ses collègues la parole du Maître des maîtres : « Laissez venir à moi les petits enfants ».

Et quel pain vous avez pétri en faveur de la plus poignante misère de notre époque ? C'est l'enseignement traditionnel de l'Eglise dans toute sa pureté, et vous lui avez donné un tel goût par la précision de la doctrine, par l'à-propos des conseils et par la clarté harmonieuse du style que tous les catéchistes voudront s'en nourrir, afin de mieux instruire leurs auditeurs de tout âge ; car votre manuel peut opérer sur un domaine plus vaste que votre modestie ne le suppose et apprendre non seulement à bien faire le catéchisme aux enfants, mais encore à bien faire le prône aux adultes.

Que le Sacré-Cœur de Jésus, auquel je le demande par le cœur Immaculé de Marie, bénisse votre ouvrage si apte à préparer son règne, et qu'il le rende tellement populaire que nous puissions le remercier bientôt d'avoir accompli, pour une foule d'âmes françaises, affamées de vérité religieuse, un nouveau miracle de la multiplication des pains.

Veillez agréer, Monsieur l'abbé, avec mes félicitations pour le nouveau service que vous venez de rendre à la cause de la doctrine catholique, l'hommage de mes sentiments respectueux et dévoués.

APPROBATIONS

S. E. le cardinal Van Rossum, préfet de la Propagande.

Monsieur l'abbé,

Le *Cours populaire de catéchisme* que vous venez de m'adresser m'a fait une excellente impression. Je n'en doute pas, la nouvelle période de l'histoire qui s'ouvre aura le besoin d'une instruction religieuse plus étendue, plus approfondie et plus solide, et j'ai l'espoir fondé qu'elle sentira ce besoin et que ce sentiment engendrera un désir efficace. Votre œuvre va au devant de ces exigences du moment. Elle corrige en même temps les fautes du passé. Trop de mémoire et trop peu d'intelligence dans l'acquisition de la science religieuse ont eu pour suite que l'enseignement de la plus importante et de la plus pratique des sciences a été loin de produire tous les fruits qu'il aurait pu et dû porter. Aussi la méthode que vous proposez dans votre préface et que vous appliquez ensuite dans l'élaboration de votre travail est tout à fait indiquée pour remédier à ce grave défaut.

Votre œuvre a le mérite de ne pas se borner à illuminer l'intelligence, à lui donner la connaissance des vérités surnaturelles, elle imprimera aussi dans l'esprit vierge et largement ouvert de la jeunesse les vrais principes surnaturels qui sont avant tout des principes d'action : ainsi vous formez le vrai caractère solide et inflexible ; vous fortifiez la volonté dans la poursuite de l'unique vrai idéal de la vie chrétienne. La conséquence heureuse, très heureuse, ce sera que la sainte Eglise et la France seront enrichies d'une nouvelle génération de vrais chrétiens, qui trouvent toutes les

raisons de leur activité dans les convictions de la foi, convictions profondément enracinées dans leur cœur par une excellente instruction religieuse. Par cela votre livre est aussi un guide très sûr dans l'éducation religieuse de la jeunesse.

Ce qui le distingue, en outre, c'est que vous avez su joindre à la clarté et à la simplicité de l'exposition la solidité de la doctrine. En vous lisant, on sent que rien ne manque, que vous donnez une doctrine complète. Ces qualités de votre œuvre font qu'on y trouve de la satisfaction et qu'on lit même avec intérêt des choses qu'on sait depuis longtemps et parfaitement. Le cœur se sent excité de même à l'amour par la contemplation de tant de beauté et on éprouve un bonheur intime de se sentir catholique, une profonde reconnaissance envers Dieu de ce bienfait immense. Tout ceci sera un des plus beaux fruits de votre livre et la meilleure récompense de vos fatigues.

Je vous remercie, M. l'abbé, du service signalé que vous venez de rendre à la Sainte Eglise et aux âmes ; je me réjouis du bien que votre travail va faire non seulement aux humbles et aux petits, mais à tous ceux qui voudront s'en servir, de quelques conditions qu'ils soient. Je prie le Bon Dieu de bénir votre œuvre et de la faire parvenir par sa grâce toute puissante au plus haut degré de fécondité divine.

S. E. le cardinal Dubois, archevêque de Rouen.

Monsieur l'abbé,

Les explications du catéchisme sont nombreuses. Beaucoup sont excellentes. Je ne sais s'il en est qui aient adopté votre méthode de « cours populaire ». J'ai trouvé cette méthode parfaitement appropriée à votre dessein. Et ceci n'est pas dans ma pensée un mince éloge. Je veux dire que votre « Manuel », où se succèdent suivant le plan traditionnel des instructions ou causeries adressées aux enfants, est bien adapté aux besoins du jeune auditoire pour lequel vous l'avez écrit. Je vous en félicite donc très vivement et vous en remercie. En écrivant pour les enfants, vous avez pensé aux prêtres et aux catéchistes. Votre livre leur sera un précieux

auxiliaire... Un enseignement comme le vôtre, substantiel et néanmoins très simple et très clair, est de nature à produire sur les âmes une impression profonde. Chacune de vos allocutions pourrait devenir, par une transposition facile de certains passages spécialement écrits pour des enfants, un sujet de prône accessible aux intelligences moins cultivées ou peu instruites des vérités religieuses. Ainsi s'étendrait l'influence d'un ouvrage appelé, j'en suis sûr, à faire beaucoup de bien. C'est votre désir, comme ce sera votre récompense. Que Dieu bénisse et le livre et l'auteur ! Veuillez agréer...

S. G. Mgr Ricard, archevêque d'Auch.

Monsieur l'Abbé,

J'ai lu avec l'attention qu'il mérite votre *Cours populaire de catéchisme*, et j'y ai trouvé autant de charme que d'édification. Je ne parle pas seulement de la rigueur théologique dont il s'inspire, mais du ton et de la forme que vous avez su donner à vos instructions. Il y a là toute la moelle de notre sainte religion, présentée avec un tel naturel qu'il n'y a pas un enfant qui ne puisse s'en nourrir facilement et la goûter, *tanquam si nutrix foveat filios suos*. Et cependant le prêtre catéchiste y trouvera des notions et une manière de les présenter qui ne seront pas sans profit pour son ministère d'enseignement. Ce que j'ai goûté surtout, c'est l'onction pieuse dont sont imprégnées ces leçons. Vous avez pensé avec raison — trop de catéchistes l'oublient — que notre tâche principale auprès des enfants, ce n'est pas d'ouvrir leur esprit, mais de former leur âme. On sent, en vous lisant, que vous restez toujours l'ancien directeur d'un de nos plus célèbres collèges, où vous avez formé tant de générations d'enfants qui sont aujourd'hui, pour la plupart, l'honneur de notre France. Je souhaite que nos prêtres, nos catéchistes volontaires, nos familles chrétiennes cherchent dans votre œuvre l'auxiliaire précieux qui les aidera à mieux remplir leur grande et sainte mission. Agréez, je vous prie, etc...

S. G. Mgr Humbrecht, archevêque de Besançon.

Cher Monsieur l'abbé,

Je termine la lecture de votre *Cours populaire de catéchisme*, et je tiens à vous offrir mes meilleurs compliments... J'ai trouvé dans votre ouvrage une doctrine toujours sûre, expliquée fort clairement par des traits et des exemples bien faits pour être compris par les jeunes gens de nos jours et fixer leur attention. On sent que l'exposé des motifs de notre foi recouvre une conviction robuste et un ardent amour de Dieu, qui se communiqueront certainement à l'âme du lecteur. Cette synthèse de la doctrine chrétienne rendra les plus précieux services aux catéchistes, aux prédicateurs, aux chrétiens désireux de s'instruire. Je suis donc heureux de vous féliciter chaleureusement du bien que fera votre livre, et je vous prie d'agréer, etc...

S. G. Mgr Campistron, évêque d'Annecy.

Monsieur l'abbé,

... Cette lecture m'a procuré une très vive satisfaction. Elle m'a laissé sous l'impression que le « Cours populaire » est appelé à rendre un grand service non seulement aux enfants auxquels il est spécialement destiné, mais encore aux prêtres, aux catéchistes si nombreux dans tous les diocèses de France, et à tous ceux qui ont à cœur de s'instruire sérieusement pour les enseignements et la pratique de la religion catholique... Sur toutes les questions et réponses, vous avez su projeter comme un faisceau d'éclatante lumière, grâce à la pure doctrine de la théologie dogmatique et morale possédée à fond, et mise à la portée de tous les esprits. En effet, dans les leçons qui précèdent les divers chapitres du catéchisme, vous ne négligez rien de ce qui peut en rendre l'intelligence prompte et facile : Les mots mêmes qui semblent offrir quelque difficulté sont signalés, serrés de près, définis et mis en

lumière dans le texte qui les contient. Ainsi, toutes les leçons du maître sont accompagnées d'explications claires et précises. Elles sont encore rendues agréables et instructives par des traits appropriés, par des exemples choisis dans les Saints-Livres, dans les fastes de l'Eglise, dans les sciences, dans l'histoire sacrée et profane, dans d'ingénieuses comparaisons, en un mot, dans tout ce qui est de nature à frapper l'esprit et à toucher le cœur. Avec cela la diction reste toujours simple et familière, comme il convient à un Cours populaire, sans préjudice, d'ailleurs, de certains aperçus d'une grande élévation de pensée. Faut-il ajouter que cette simplicité voulue n'exclut ni une parfaite correction, ni même une élégance de bon aloi ? En résumé, ce *Cours populaire de catéchisme* ne manquera pas de se trouver entre les mains de tous ceux qui auront le souci d'apprendre leur religion et de ceux qui ont la charge de l'enseigner. Les uns et les autres y puiseront la seule science nécessaire, ils en retireront agrément pour l'esprit, joie pour le cœur, profit pour l'âme en vue de leur salut. Veuillez agréer...

S. G. Mgr Gleure, évêque de Bayonne.

Monsieur l'abbé,

Je viens de parcourir les bonnes feuilles de votre *Cours populaire de catéchisme*. Laissez-moi vous dire tout mon contentement de cette lecture. Je veux y ajouter mes félicitations et mes remerciements. Tout dans ce Cours populaire est net, clair, vivant. Ce ne sont que des causeries, mais combien vivantes et instructives ! L'exposition de la doctrine n'affecte pas d'être savante, mais elle est toujours substantielle. Illustrée par des traits brefs, des comparaisons, elle devient intéressante, et saisit le cœur après avoir éclairé l'esprit. Je trouve que non seulement les catéchistes trouveront profit à lire votre ouvrage, mais encore les laïques qui cherchent à s'instruire de la religion, et qui ne peuvent aborder l'étude des grands théologiens. Veuillez agréer...

S. G. Mgr de Beauzéjour, évêque de Carcassonne.

Monsieur l'abbé,

Je vous remercie de l'envoi... Vous vous êtes proposé, en composant ce Cours, de rendre la doctrine chrétienne plus accessible et plus attrayante à l'enfant. Vous y avez réussi par la simplicité de votre style et la clarté de votre exposition. Vous avez eu aussi en vue de faciliter aux catéchistes leur tâche didactique, en leur donnant de salutaires conseils et des modèles de leçons pratiques. Dans cette seconde œuvre vous n'avez pas moins bien réussi que dans la première. Je ne doute pas que ceux qui se serviront de la méthode et de l'enseignement que vous preconisez n'obtiennent les résultats que nous souhaitons tous dans l'éducation chrétienne de l'enfant. Recevez...

S. G. Mgr Marty, évêque de Montauban.

Monsieur l'abbé,

... Vous avez écrit pour « simplifier la tâche des catéchistes, les aider à « s'emparer de l'esprit des enfants », « éclairer leur intelligence », mais aussi « toucher leur cœur. » Votre livre est bien fait pour assurer la réalisation de ce dessein, qui est d'autant plus louable que son objet est plus nécessaire. Par la sûreté de la doctrine, par la clarté de sa méthode, par la précision de son style et par une exposition des vérités chrétiennes qui, tout en demeurant dans la mesure possible à la portée des plus humbles intelligences, peut en élever quelques-unes à une compréhension plus haute de notre sainte religion, il offre aux catéchistes un très efficace moyen d'apprendre aux enfants, dès leur jeune âge, ce qu'ils doivent savoir pour être vraiment catholiques, et comment ils doivent le vouloir. C'est donc un excellent manuel de vrai catéchisme. Je souhaite plus pour tous nos chers enfants de France que pour vous, qu'il obtienne tout le succès qu'il mérite. Veuillez croire...

S. G. Mgr Penon, évêque de Moulins.

Monsieur l'abbé,

... Vos trois volumes, si parfaitement conçus sous tous les rapports, réalisent admirablement le titre que vous avez donné à ce Manuel populaire de la doctrine chrétienne. J'ai constaté, en parcourant chacun de ces trois volumes, qui forment le cycle très complet du dogme, de la morale, de la vie chrétienne intime et du culte catholique, avec quelle clarté de méthode, quelle justesse et quel bonheur d'expression, vous avez su mettre à la portée de tous nos enfants, et de manière à parler à leur imagination et à leur cœur, en même temps qu'à leur intelligence, toutes les vérités, toutes les pratiques de la foi et de la vie chrétienne. Les traits nombreux de l'Écriture sainte et surtout de l'Évangile, les détails pratiques, les effusions de piété insérés dans vos explications et faisant corps avec elles, rendent votre exposé de la doctrine aussi vivant qu'attrayant. Ce Manuel aidera puissamment nos prêtres, etc...

S. G. Mgr Chatelus, évêque de Nevers.

Monsieur l'abbé,

Je tiens à vous accuser réception sans retard... J'ai quelque peu feuilleté votre ouvrage, et il me paraît apte à atteindre le but que vous vous êtes proposé. La division du travail est logique et claire; les explications que vous donnez semblent suffisamment développées. Je suis sûr qu'un examen plus approfondi vous vaudra témoignage plus complet et plus autorisé que le mien. En vous priant d'agréer ..

S. G. Mgr Boutry, évêque du Puy.

Monsieur l'abbé,

... J'admire avec quel art vous résolvez la difficulté (exposée dans l'Avant-propos du Cours). Il est évident que vous avez une grande habitude de la psychologie de l'enfant, et que vous excellez à mettre à sa portée les doctrines les plus sublimes dans les termes les plus exacts et les plus simples. Au lieu de se creuser la tête pour arriver à se faire entendre de leur petit monde, le maître, la maîtresse, n'auront qu'à ouvrir le chapitre de votre livre qui correspond à celui de la leçon et l'expression qu'ils auraient peut-être laborieusement cherchée sera là sous leurs yeux, claire, précise, accessible à tous les aspects... Je vous prie, Monsieur l'abbé, de recevoir toutes mes félicitations pour ce travail, particulièrement opportun de nos jours, où la notion de choses divines est si obscurcie. Veuillez ajouter l'assurance...

S. G. Mgr Duparc, évêque de Quimper.

Monsieur l'Abbé,

J'ai parcouru avec un vif intérêt votre *Cours populaire de catéchisme*. C'est un livre d'enseignement apte à nourrir la piété. Je le crois à la portée des enfants et des adolescents auxquels vous l'adressez. L'exposé est assez complet et assez méthodique pour apporter une aide efficace aux catéchistes qui sauront s'en servir, et même pour les suppléer au besoin. Avec ma bénédiction, veuillez agréer...

S. G. Mgr Morelle, évêque de Saint-Brienc.

Monsieur l'abbé,

Dans votre *Cours populaire de catéchisme*, vous avez eu en vue « un modeste effort pour simplifier la tâche des catéchistes » ce que j'ai pu en lire, au milieu du surmenage de l'heure présente, me porte à croire que vous avez dépassé de beaucoup ce premier but et que vous avez atteint le second : « unir à une exposition limpide où tous les termes de la doctrine chrétienne et ses enseignements soient élucidés, les avis propres à faire goûter aux enfants sa beauté, à les faire s'affectionner à elle et aux devoirs qu'elle impose ». Pour ce double résultat obtenu, catéchistes et enfants vous seront reconnaissants ; ce sera votre première récompense. La seconde plus ambitionnée encore sera d'avoir été l'ouvrier de cette œuvre si chère au Cœur de N. S. : *pauperes evangelizantur*. Veuillez croire, etc...

S. G. Mgr Chesnelong, archevêque de Sens.

Cher Monsieur l'abbé,

Vous avez bien voulu me communiquer les bonnes feuilles de votre *Cours populaire de Catéchisme*. Je vous en remercie et m'empresse de vous dire toute la satisfaction que m'en a procurée la lecture. De votre ouvrage il faut louer à la fois la pensée directrice et l'heureuse exécution... La première et l'une des plus sérieuses difficultés qu'offre à l'enfant l'étude du texte ordinaire de nos catéchismes est, comme vous l'avez signalé dans votre préface, le vocabulaire... Vous vous êtes attaché et vous avez parfaitement réussi à parler d'abord à l'enfant le langage qui lui est familier, puis, par des rapprochements faciles à saisir, vous l'amenez progressivement à comprendre des termes qui, s'ils lui eussent été présentés d'abord, fussent restés pour lui lettre morte ou eussent prêté à confusion. Destiné aux catéchistes, votre livre s'offre

comme une méthode dont on pourra pousser plus loin l'application...

Une autre difficulté que présente l'étude du catéchisme provient de la fragmentation en questions et réponses. Précieuse à bien des égards, elle a cependant un désavantage, celui d'exiger de l'enfant un effort parfois supérieur à son développement intellectuel pour réaliser la synthèse des notions qui lui sont ainsi analytiquement présentées. Tel que vous l'avez conçu, un exposé d'ensemble de point de doctrine, préalablement à l'étude du texte, ne dispensera point l'enfant de cet effort, ce qui serait très dommageable, mais lui apprendra à le fournir. C'est dire que votre ouvrage et la méthode qu'il applique et suggère ont une haute valeur éducative, dont les élèves du catéchisme bénéficieront à tout point de vue. Que vous ayez non moins réussi à parsemer votre exposé théorique de fréquents appels au cœur et à la conscience religieuse des jeunes enfants, il suffit de parcourir votre œuvre pour s'en apercevoir aussitôt. A vrai dire, on ne pouvait moins attendre de l'éducateur remarquable que vous fûtes, cher Monsieur l'abbé, et de l'auteur qui dota nos maisons d'éducation chrétienne de si précieux directoires pédagogiques. Je souhaite à vos petits livres une très large diffusion. Utiles à vos confrères, ils seront extrêmement précieux aux catéchistes volontaires, dont la collaboration devient encore plus indispensable au lendemain d'une guerre qui a ouvert tant de brèches dans les rangs du clergé. Veuillez agréer...

S. G. Mgr Péchenard, évêque de Soissons.

Monsieur l'abbé,

J'ai reçu le *Cours populaire de Catéchisme* que vous avez bien voulu m'offrir, et je m'empresse de vous en remercier. Je l'ai parcouru avec le plus vif intérêt, et j'ai beaucoup goûté la façon simple et claire avec laquelle vous présentez aux enfants les vérités les plus élevées de notre sainte religion. J'ai vu aussi avec grande satisfaction que la formation

morale de l'enfant vous préoccupe autant que son instruction intellectuelle. Votre travail fera beaucoup de bien et je lui souhaite le plus grand succès. Agréer...

S. G. Mgr Monnier, évêque de Troyes.

Monsieur l'abbé,

Votre manuel est un vrai cours de théologie, mis à la portée de tous. La doctrine catholique y est exposée d'une manière exacte, précise, en termes tellement clairs qu'ils peuvent être compris sans efforts par les intelligences peu ouvertes aux idées abstraites. Il vient à son heure... Vous avez donc fait une œuvre utile et vraiment de circonstance : soyez-en félicité et remercié. Veuillez agréer...

S. G. Mgr Martin de Gibergues, évêque de Valence.

Monsieur l'abbé,

J'ai parcouru avec un vif intérêt votre *Cours populaire de Catéchisme*. Le but visé est atteint. Vous exposez la doctrine avec une grande clarté et vous savez la mettre à la portée des petits et des humbles. Ce Cours est appelé à rendre de grands services à nos chers curés et aux Dames catéchistes si nombreuses en France. Avec mes félicitations, veuillez agréer...

S. G. Mgr Bonnet, évêque de Viviers.

Monsieur l'abbé,

Je vous félicite et vous remercie d'avoir consacré à la tâche de rendre la religion plus accessible à l'esprit et au cœur de l'enfant votre talent, votre expérience et votre rare habileté dans l'art d'instruire la jeunesse. Je souhaite que votre *Cours populaire* soit dans les mains de tous les catéchistes : il leur procurera les moyens d'accomplir avec plus de facilité et d'utilité leur grande et parfois si ingrate mission. Veuillez agréer...

AVANT-PROPOS

On tient moins facilement un groupe d'enfants sous l'empire de sa parole qu'un auditoire de grandes personnes, et il est, en particulier, plus ardu d'exposer les vérités religieuses devant l'un que devant l'autre. Cela est vrai de toutes les réunions d'enfants, mais combien plus de celles des *enfants du peuple* !

C'est principalement en vue de ces derniers qu'est rédigé ce Cours, entrepris pour faciliter la tâche de leurs curés et catéchistes, encore qu'il pourrait peut-être servir aussi à d'autres fins.

Il se présente comme une explication ou paraphrase *précédant* chaque leçon, de telle sorte qu'après cette exposition du sujet faite en quelques minutes (1), il n'y aurait plus qu'à prendre successivement les questions et les réponses du catéchisme, en revenant sur cette paraphrase

(1) En certains cas, cette exposition pourrait se faire par la simple lecture du texte de ce Cours, mais alors une lecture *bien préparée*, afin qu'elle soit vivante et qu'elle donne aux mots les plus significatifs, aux idées à inculquer, le relief qui convient.

préliminaire, dans laquelle tous les termes de la leçon se trouveront préalablement éclaircis, et chaque idée rendue accessible.

Un catéchisme bien fait demande une préparation minutieuse. Plusieurs ne s'en rendent pas assez compte; d'autres manquent du loisir nécessaire pour la faire à tête reposée comme il le faudrait, et, en outre, il n'est pas donné à tous de bien connaître la psychologie de l'enfant, de savoir se mettre à sa portée réelle, s'emparer de son esprit et le retenir, surtout sur des objets aussi relevés que la doctrine chrétienne.

Faute de cette préparation ou de cette aptitude, ou des deux à la fois, on passe fréquemment sur nombre de choses qu'on croit à tort suffisamment claires, et, sur d'autres, on tombe dans une sorte de verbiage là où il faudrait une parole nette, on emploie de longues périphrases et on recourt à une redondance d'expressions, parfois péniblement cherchées, qui étendent le nuage au lieu de le percer. Maîtres et enfants se fatiguent, mais n'avancent pas.

Ce Cours est donc un modeste effort pour simplifier la tâche des catéchistes.

La difficulté qu'ils rencontrent tient principalement à ce que le vocabulaire connu et compris des enfants, surtout de ceux du peuple, est extrêmement restreint. La plupart des termes

nécessairement employés dans le catéchisme pour exprimer la doctrine avec exactitude et précision sont étrangers à ce vocabulaire. Ce ne sont pour l'enfant que des mots sans signification claire, sous lesquels sa faible intelligence ne saisit aucune idée, et il n'y a pas à attendre de lui l'effort d'en découvrir une.

C'est cette difficulté que ce Cours s'applique à résoudre.

D'autre part, le catéchisme ne s'enseigne pas à la façon de la grammaire ou du calcul. Il ne s'agit pas seulement d'éclairer l'intelligence de l'enfant, mais aussi, et non moins, de toucher son cœur, de lui inspirer un sincère attachement à Jésus-Christ et à son Église. Ce n'est pas assez de faire entrer le texte du catéchisme dans la mémoire, il faut en même temps pétrir et former ces jeunes âmes. Mais il est si laborieux de faire apprendre *la lettre* que, trop fréquemment, on néglige inconsciemment, en faisant le catéchisme, de donner à cette culture morale le soin qu'elle exigerait. Si tant d'enfants ne conservent du catéchisme que le souvenir de leçons ennuyeuses, à peu près comme celles de l'école, et s'ils n'en retiennent presque rien peu après leur première communion, n'est-ce pas parce que les germes de la vie de foi furent déposés trop à fleur de terre dans le sol de leur âme et insuffisamment arrosés ?

On se propose donc ici d'unir à une exposition limpide, où tous les termes de la doctrine chrétienne et ses enseignements soient élucidés, les avis propres à faire goûter aux enfants sa beauté, à les faire s'affectionner à elle et aux devoirs qu'elle impose (1).

Si l'auteur y est parvenu, il bénira le divin Maître d'avoir pu contribuer, pour une humble part, selon son unique ambition, à la réalisation de cette parole tombée de ses lèvres : *pau-peres evangelizantur.*

(1) On ne s'est même pas interdit d'entrer quelquefois dans des explications qui peuvent ne pas être également à la portée de tous. Au catéchiste d'apprécier, et, en ce cas, de choisir. Mais le catéchisme n'est pas une pure lettre qui s'impose d'une manière brutale, et il arrive aussi que certains enfants cherchent. Il y en a qui sont capables d'entrevoir quelques-unes des beautés de la religion, et par là de s'attacher davantage à elle. L'auteur sera peut-être excusable de parler pour ceux-ci une fois ou l'autre. Si Dieu lui accorde la grâce de le faire assez clairement, ce ne sera sans doute pas sans profit. Mais son ouvrage vise avant tout à être un *Cours populaire.*

COURS POPULAIRE DE CATÉCHISME

Manuel populaire de la Doctrine chrétienne

INSTRUCTIONS PRÉLIMINAIRES (1)

De la Religion et du Catéchisme.

Mes enfants,

Il y a dans le monde beaucoup de savants. Les uns étudient les montagnes, les fleuves, la nature du sol dans les différents pays et ses productions : c'est la science de la géographie dont vous apprenez les premières notions à l'école. Les autres s'appliquent à faire revivre les événements du passé : c'est la science de l'histoire. D'autres encore recherchent les causes des maladies et le moyen de

(1) L'ordre des leçons est généralement le même dans tous les catéchismes diocésains. Celui qu'on suivra dans ce Cours se trouve donc déterminé d'avance. Toutefois il a paru préférable de grouper ici en quatre leçons préliminaires quelques notions essentielles qui sont à la clef de tout renseignement catéchétique. Elles ont pour objet la *Religion* et le *Catéchisme*, la notion des *Mystères* et de la *Foi*, et ce que c'est qu'un *Chrétien*.

De même qu'on retrouve à peu près le même ordre de leçons dans tous les catéchismes, les variantes dans leur rédaction laissent subsister une uniformité d'expressions qui conservera à ce Cours son utilité universelle.

les guérir : c'est la science de la médecine. Et ainsi du reste. Les sciences sont diverses et nombreuses.

Toute science est pour les savants une source de grandes satisfactions, car l'esprit de l'homme se plaît à découvrir ce qu'il ne savait pas. Vous-mêmes, qui n'êtes pourtant que de tout petits savants, n'éprouvez-vous pas une vraie joie quand on vous a appris des choses que vous ignoriez, par exemple, sur l'électricité ou sur les aéroplanes, et quand vous avez bien compris l'explication qu'on vous en donnait ? Vous vous empressez même de le faire voir en racontant ce qu'on vous a dit. Il y eut, autrefois, dans un port de mer assiégé, un savant de ce temps-là qui s'efforçait de découvrir une invention pour incendier les vaisseaux ennemis. Il finit par la trouver tout d'un coup pendant qu'il était dans son bain. Sa joie fut si grande qu'il sortit précipitamment de l'eau, sans songer à prendre ses vêtements, et qu'il courait en cet état par la ville, en criant : j'ai trouvé ! j'ai trouvé !

Seulement, le savoir ne s'acquiert que par le travail. On n'apprend rien sans peine. Il faut s'appliquer, faire effort. Le travail est la loi universelle. L'enfant paresseux n'est pas béni de Dieu, et s'il reste paresseux plus tard, sa vie sera misérable.

Or, mes enfants, il y a une science plus importante, plus belle, et qui cause plus de jouissances que toutes les autres. C'est celle que vous venez apprendre ici, car elle est à votre portée et il dépendra de votre bonne volonté d'en goûter les joies bienfaisantes : c'est la science de la Religion.

Que signifie ce mot et qu'est-ce que *la Religion* ?

Vous allez le comprendre sans peine. Vous savez qu'entre vous et votre père, votre mère, vos frères ou sœurs et toutes les personnes de votre famille, il y a des rapports distincts de ceux que vous avez avec les autres gens de la commune. Ces rapports mettent entre vous un lien particulier qui vous rattache, vous *relie* les uns aux autres par des affections et aussi par des obligations spéciales. On n'a pas pour ses voisins le même amour, on n'a pas à leur égard les mêmes devoirs qu'envers ses parents. De même, en dehors des sentiments qui doivent unir tous les hommes, ceux d'une même patrie sont rattachés, *reliés* les uns aux autres par des rapports plus particuliers qui naissent d'une même origine, de traditions et d'intérêts communs. Eh bien, la religion, vous l'avez déjà deviné, c'est l'ensemble des rapports qui nous *relient* à Dieu ; rapports qui nous font éprouver de mille manières son infinie bonté et d'où naissent nos devoirs de reconnaissance, de soumission et d'amour envers lui.

Mais, direz-vous, nos parents sont près de nous ; Dieu, nous ne le voyons pas, il est invisible. Que peuvent être nos rapports avec lui ? — D'abord, vous avez peut-être des parents, oncles, tantes ou cousins, vivant loin de vous et que vous n'avez jamais vus ; vous savez pourtant que vous avez avec eux des liens de famille. Non, Dieu n'est pas visible, en effet, mais il nous voit, c'est-à-dire qu'il assiste à chacune de nos actions et qu'il connaît même nos pensées secrètes : il est donc, quoi qu'invisible, beaucoup plus présent que les personnes dont nous sommes entourés. L'enfant chrétien n'ou-

blie jamais que Dieu est là. Et puis, Dieu n'a cependant pas voulu rester insaisissable à nos regards et étranger à notre sort. Nous apprendrons comment il est descendu sur la terre et s'est fait homme tout en restant Dieu. Il l'a fait précisément pour nous révéler nos rapports avec lui, ce qu'il est pour nous et ce que nous devons être pour lui ; il l'a fait pour sauver les hommes qui sont tous ses enfants, mais des enfants qui se perdaient par l'ignorance ou le mépris de ces rapports divins, il l'a fait pour leur montrer le chemin du ciel où il leur a préparé un bonheur parfait et qui n'aura jamais de fin.

Comme Dieu est bon, et faut-il qu'il nous aime ! car il ne nous devait rien, et nous qui lui devons tout nous l'avons si souvent offensé !

La science de la Religion, c'est donc la science de nos rapports avec Dieu.

Cette science est renfermée dans le *Catéchisme*.

Le *Catéchisme* ne la donne pas tout entière, mais il contient ce qu'elle a de principal. C'est pour cela qu'on dit qu'il est un *abrégé*, c'est-à-dire un raccourci, un résumé de cette science divine. A l'école on vous apprend à lire, à écrire, à compter, on vous enseigne les commencements de la géographie, de l'histoire ; mais vos livres d'histoire, de géographie, d'arithmétique ou de grammaire ne sont que l'abrégé de livres beaucoup plus gros et plus savants. Il y a des ouvrages d'histoire qui comprennent à eux seuls dix ou quinze gros livres, ou même davantage. Votre petit manuel d'écolier ne vous donne que le principal. Quand vous serez grands, vous

aimerez à en savoir plus long. Il en est de même du *Catéchisme*, c'est un abrégé, un petit manuel de religion.

Mais, tout court qu'est cet abrégé, il vous donnera, si vous l'apprenez bien et si vous en écoutez bien l'explication, une science supérieure à toutes les autres. Vous serez même plus savants que beaucoup d'hommes qui se vantent de l'être. Oui, mes enfants, cela est vrai.

Les sciences humaines, voyez-vous, n'ont d'intérêt que pour la vie terrestre qui est passagère et périssable. La science de la religion, enseignée par le catéchisme, fait acquérir la vie éternelle, la vie du ciel, qui est notre vraie destinée. Là, non seulement nous connaissons sans effort toutes les merveilles de ce monde, mais nous jouirons de celles, plus belles infiniment, qui font le bonheur de Dieu lui-même.

La terre n'est qu'une habitation de passage ; c'est le ciel qui est la vraie patrie des enfants du bon Dieu. Que servirait à un homme de posséder toutes les sciences de la terre, s'il négligeait la science du salut, et si, pour en avoir violé les lois, il venait à tomber, après sa mort, sous les terribles châtimens réservés à ceux qui ont abandonné Dieu ! Il ne manque pas, hélas, ici-bas, d'hommes instruits, intelligents, travailleurs, qui en sont là, et dont la science ne dépasse pas l'horizon de la terre. L'enfant qui a bien appris son catéchisme est plus savant qu'eux. Ecoutez ce qu'écrivait, il n'y a pas très longtemps, un philosophe français, c'est-à-dire un de ces savants dont la spécialité est d'examiner à

· fond tout ce qui intéresse la conduite de l'homme.
Il disait :

« Il y a un petit livre qu'on fait apprendre aux enfants, et sur lequel on les interroge à l'église. Lisez ce petit livre, vous y trouverez une solution de toutes les questions que j'ai posées, de toutes sans exception. Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait; demandez à ce pauvre enfant qui, de sa vie n'y a songé, pourquoi il est ici-bas et ce qu'il deviendra après sa mort: il vous fera une réponse sublime qu'il ne comprendra pas, mais qui n'en est pas moins admirable. Demandez-lui pourquoi le monde a été créé et à quelle fin, pourquoi Dieu y a mis des animaux et des plantes; comment la terre a été peuplée; si c'est par une seule famille ou par plusieurs; pourquoi les hommes parlent plusieurs langues, pourquoi ils souffrent pourquoi ils se battent et comment tout cela finira; il le sait. Origine du monde, origine de l'espèce, questions de races, destinée de l'homme dans cette vie et dans l'autre, rapports de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme envers ses semblables, droits de l'homme sur la création; il n'ignore rien... Voilà ce que j'appelle une grande religion; je la reconnais à ce signe qu'elle ne laisse sans réponse aucune des questions qui intéressent l'humanité (1). » Voilà ce que le catéchisme vous apprendra. Cet abrégé de la religion vous instruira d'abord de tous nos rapports avec Dieu.

Il y en a de trois sortes : 1° Les *vérités* qu'elle enseigne et qu'il faut croire; elles sont renfermées

(1) Jouffroy. *Mélanges philosophiques*, p. 321.

dans le Symbole des apôtres qu'on récite dans la prière du matin et qui commence par ces mots : je crois en Dieu ; — 2^o les *devoirs* que nous devons pratiquer ; ce sont les Commandements de Dieu et de l'Eglise ; — 3^o enfin, les *moyens* nécessaires pour bien remplir ces devoirs et obtenir le salut éternel, qui sont la grâce, la prière et les sacrements.

Ces trois points embrassent toutes les leçons du catéchisme. Je vous les expliquerai une par une. Vous verrez comme elles sont belles. Et si vous écoutez attentivement ces explications, vous n'aurez pas de peine ensuite à apprendre vos leçons, parce que vous les aurez comprises. Que vous serez contents et que vos parents seront fiers, le jour où l'on pourra dire de vous : cet enfant sait bien son catéchisme ! Mais surtout, comme le bon Dieu se plaira à vous bénir, si vous pratiquez pieusement ce que vous aurez appris !

— Votre première récompense sera d'obtenir la grâce de faire une très bonne première communion, ce qui est déjà comme une promesse du ciel.

Des mystères.

Mes enfants,

Je vous ai dit qu'il y a beaucoup de savants, et pourtant il y a aussi, même dans les choses de ce monde, beaucoup de mystères qu'ils ne comprennent pas. On appelle, en général, *mystère* une chose qu'on se sent obligé d'admettre sans pouvoir se l'expliquer.

Ainsi, par exemple, comment le grain de blé, enfoui dans le sillon et qui pourrit là, fait-il sortir de terre cette belle tige vivante au sommet de laquelle se forme un bouquet de nouveaux grains ? Nous constatons bien *le fait*, nous sommes bien obligés de l'admettre ; et cependant nous ne savons rien de la manière dont s'accomplit ce passage de la mort à une vie féconde. Ce fait est pour nous un *mystère*.

Il y en a mille autres semblables dans la nature. L'Histoire Sainte raconte les infortunes du saint homme Job qui, après avoir été comblé de tous les bonheurs et de tous les biens, vit mourir presque en même temps tous ses enfants et tomba tout à coup dans une affreuse misère. Dieu l'avait permis ainsi pour éprouver sa fidélité ; car la vie est un temps d'épreuves, et c'est en acceptant les épreuves avec résignation qu'on expie ses péchés et qu'on gagne le plus sûrement le ciel. Pour empêcher Job

de raisonner sur les desseins de sa Providence, Dieu lui apparut et lui dit : « Où étais-tu quand j'ai posé les fondements de la terre ? Indique-moi comment je l'ai fait, si tu le sais. Qui a mesuré et réglé son poids ? Qui a fixé les limites de la mer, en lui disant : tu n'iras pas plus loin ? Est-ce toi qui peux prendre entre tes mains les deux pôles du monde et en secouer les impies ? Dis-moi, si tu le sais, ce que c'est que la lumière et d'où sort l'obscurité... »

Le monde est en effet plein de mystères, parce qu'il est l'œuvre de Dieu. Il y a une foule de choses que nous croyons comprendre, mais dont nous ne faisons que constater l'existence et les effets, et dont, en réalité, l'explication demeure pour nous une énigme. Le cas du grain de blé est un des plus simples. Nous voyons bien que la lumière vient du soleil, mais de quoi est faite la lumière ? Qu'est-ce que l'air ? Nous savons que le pain nourrit notre corps, mais comment se fait-il qu'il se transforme en notre sang ?

Vous croyez peut-être, mes enfants, que les savants, eux, comprennent tout, et qu'il n'y a de mystères dans la nature que pour les ignorants. Mais non. Sans doute, les savants pénètrent beaucoup de choses qui échappent au vulgaire ; ils font même des découvertes souvent très curieuses. Mais Dieu pourrait leur tenir à tous le même langage qu'au saint homme Job. Ils sont incapables de donner la vie même à une mouche. Ils ne trouveront pas le secret d'empêcher la mort. Ils ne vous expliqueront même pas comment la petite fleur du pommier devient un gros fruit.

C'est que la toute-puissance de Dieu enveloppe pour nous ce monde de mystères. L'auteur de la vie en possède seul les secrets merveilleux. Aussi, les vrais savants, plus ils travaillent, plus ils s'inclinent devant sa sagesse infinie. L'illustre Pasteur qui, entre autres découvertes de génie, a trouvé le remède contre la rage, disait : « J'ai beaucoup étudié, c'est pourquoi je me sens la foi du paysan breton ; si j'avais étudié davantage, j'aurais la foi de la paysanne bretonne. »

Prenons maintenant un autre exemple, non plus seulement celui d'un *fait*, mais aussi celui d'une *vérité*. Nous savons de la manière la plus certaine — je vous expliquerai comment, dans la prochaine leçon — que Dieu le Fils (car il y a trois personnes en Dieu : le Père, le Fils et le Saint-Esprit), que Dieu le Fils, dis-je, est descendu sur la terre et qu'il s'est fait homme par amour pour nous. Comment a-t-il pu se faire homme en restant Dieu, et comment a-t-il pu demeurer Dieu en se faisant homme ? C'est une vérité dont vous verrez que nous ne pouvons pas douter, mais que cependant aucun esprit humain ne peut comprendre. Cette vérité est un *mystère*.

Il y a donc des mystères dans la religion ? Mais oui. Comment cela pourrait-il nous étonner ? La terre en est remplie, et il n'y en aurait pas dans le ciel ? Il faudrait pour cela qu'il n'y ait rien de plus dans la nature et dans la vie de Dieu que dans celle de l'homme et du monde. Dieu est tout-puissant, nous sommes des êtres qui trouvent vite la limite de leurs forces ; sa science est infinie, la

nôtre est bornée de toutes parts. Certes, entre les savants de la terre et des enfants comme vous la distance est grande, mais, entre les hommes les plus savants et Dieu, elle ne peut plus se mesurer, elle est infinie. Comment l'homme, pour qui la vie terrestre garde des secrets inviolables, pourrait-il comprendre ceux de la vie divine ? Il faudrait, je le répète, qu'il n'y ait pas de différence entre Dieu et nous.

L'homme ne serait même pas capable de les soupçonner, ces mystères, si Dieu n'avait la bonté de les lui faire connaître. Ces secrets divins, ces sublimes vérités que Dieu nous a appris pour notre salut et dont nous avons connaissance pour lui sans en posséder l'explication complète tant que nous vivons sur la terre, c'est ce qu'on appelle proprement les *mystères* de la religion.

Un mystère, c'est donc une vérité sacrée, c'est-à-dire une vérité concernant Dieu, qui nous a été révélée par lui, et que nous devons croire fermement quoi qu'elle soit au dessus de notre intelligence.

Vous apprendrez un peu plus tard que, parmi les mystères de la religion, il y en a trois principaux : 1° le mystère d'un seul Dieu en trois personnes, qu'on appelle le mystère de la Très Sainte Trinité ; 2° le mystère d'un Dieu fait homme ou le mystère de l'Incarnation, mot qui signifie que le Fils de Dieu a pris une chair comme la nôtre (1) ; 3° le mystère de ce Dieu homme mort par l'affreux

(1) Dans le vieux français, on disait *carne* au lieu de *chair*. Ce mot était dérivé de la langue latine. De là, les mots *incarné*, *incarnation*.

supplice du crucifiement pour expier nos péchés et pour nous racheter de l'enfer : c'est le mystère de la Rédemption.

Ce que je vous ai dit plus haut vous fera comprendre aisément combien il est naturel que l'homme accepte humblement et avec reconnaissance les mystères que Dieu a bien voulu lui découvrir. Si nous sommes obligés d'en reconnaître partout en ce monde, comment pourrions-nous prétendre qu'il ne doit pas, qu'il ne peut pas y en avoir du côté de Dieu ? Mais l'homme est orgueilleux, il voudrait ne dépendre que de lui-même et tout mesurer à ses propres forces. Les mystères de la religion contraignent ses passions, sa soif des plaisirs, son amour de l'argent, son ambition. Alors il se réfugie dans ce qu'il appelle les droits de sa raison. On l'entend s'écrier qu'on ne saurait lui imposer d'admettre ce qui la dépasse ; et lui qui serait bien embarrassé d'expliquer une foule de faits naturels comme ceux que j'ai cités et dont il ne doute pourtant pas, il sommerait Dieu de lui dévoiler ses mystères avant de s'incliner devant eux !

Or, sachez-le bien, mes enfants, rien n'est plus faux et rien n'est plus sot que cette prétention. Un jour, dans un restaurant, à table d'hôte, un voyageur de commerce faisait ainsi l'esprit fort et déblatérerait contre les mystères de la religion : « Moi d'abord, répétait-il en enflant sa voix, je ne crois que ce que je comprends. » — On venait de servir une omelette. — « Monsieur, lui demanda son voisin, comprenez-vous comment le feu fait fondre le beurre tandis qu'il fait durcir les œufs ? — Ma foi, non,

répondit-il. — Eh bien, répliqua son interlocuteur malin, cela ne vous empêche pourtant pas de croire aux omelettes. » Tout le monde rit aux dépens du beau parleur qui resta bien attrapé. Voilà ce que valent ces impies fanfaronnades.

Si Dieu ne nous avait pas révélé les mystères qui doivent nous procurer le salut éternel et qui sont l'âme de ces rapports entre l'homme et lui dont la *religion* est faite, nous serions tous, les savants comme les ignorants, dans l'état d'un homme qui marche à travers la nuit noire dans un pays coupé à chaque pas de précipices, et sans connaître sa direction. C'est à peu près ainsi que le genre humain a vécu pendant de longs siècles, et c'est par pitié pour ses égarements que Dieu a envoyé son Fils sur la terre, afin qu'il nous montrât clairement le chemin du ciel. Notre-Seigneur-Jésus-Christ l'a fait en nous apprenant les mystères divins, les devoirs qui en résultent pour nous, la bonté infinie de Dieu qui veut sauver tous ses enfants, et dont le cœur plein d'une miséricorde inépuisable est toujours prêt à pardonner leurs offenses dès qu'ils s'en repentent sincèrement.

D'ailleurs, quoique tout homme ici-bas soit incapable de comprendre, de s'expliquer complètement ces mystères divins dont l'intelligence nous sera donnée au ciel, Dieu nous en fait sentir vivement au cœur la vérité, la beauté, et nous fait y trouver le plus grand charme de notre vie quand nous écoutons docilement sa voix. Mais, pour en tirer ce fruit, il faut écouter Dieu à la fois comme un Maître et comme un Père, comme un Maître et un

Père infiniment plus digne de respect, de confiance de soumission empressée, que le père le plus tendre de la terre ; en un mot, il faut l'écouter *humblement*. Ce n'est pas aux plus savants, c'est à ceux qui ont le plus de simplicité, que Dieu se plaît à donner davantage ce goût de la science divine. Un jour Notre-Seigneur Jésus-Christ, après avoir prêché le peuple et ses apôtres qui étaient de simples pêcheurs, leva les yeux et les mains vers son Père céleste, en disant : « Je vous bénis et vous rends grâce, ô mon Père, de ce qu'ayant caché le sens de ces grands mystères aux savants orgueilleux, vous le découvrez aux humbles et aux petits. »

C'est donc avec cette simplicité confiante, si naturelle à votre âge, mes enfants, que vous écouterez les leçons du catéchisme. Elles vous instruiront des mystères. Elles vous apprendront comment ils nous élèvent jusqu'à Dieu. Plus vous y apporterez cette simplicité confiante, cette humble docilité, et mieux vous sentirez les grandes choses qu'ils renferment. Ainsi vous deviendrez, comme je vous l'ai dit, plus savants dans la science de la religion, la plus belle et la plus nécessaire de toutes, que beaucoup d'hommes dont l'orgueil fait obstacle à la lumière divine.

De la notion de la foi.

Mes enfants,

Je vous ai promis de vous expliquer comment nous connaissons d'une manière très certaine, tout à fait indubitable, des faits et des vérités qui sont cependant pour nous des mystères, comme celui d'un Dieu fait homme.

Mais d'abord, dites-moi vous-mêmes comment vous savez que l'Amérique et le Japon existent. Les avez-vous vus ? Cependant c'est un fait dont vous êtes bien sûrs. Pourquoi cela ? Vous savez aussi avec certitude que le soleil et la lune sont beaucoup plus gros que la terre : les avez-vous mesurés ? Est-ce que votre regard ne vous dit pas plutôt le contraire ? Et pourtant vous traiteriez comme un sot le camarade qui en douterait. Pourquoi cela ?

C'est que vous avez le témoignage certain des voyageurs qui sont allés dans ces pays lointains, des savants dont les calculs ont permis de mesurer la grosseur des planètes ; et, sur ce témoignage certain, vous croyez avec raison aux faits qu'il affirme. La connaissance assurée que vous en avez acquise résulte d'un acte de *foi* dans les affirmations de ces voyageurs et de ces savants. C'est encore de cette manière que vous avez appris de

vos parents, que vous croyez, sans les avoir découvertes par vous-mêmes, une foule de choses concernant votre famille, les familles de la paroisse, l'histoire de votre coin de pays, celle de la France, et cent autres faits.

Vous n'êtes cependant pas assez naïfs pour croire tout ce qu'on vous dit. Quand un camarade vantard et vaniteux — car on rencontre quelquefois de ces enfants dont le bon Dieu déteste l'orgueil — essaie de vous étonner par ses récits, vous haussez les épaules. Pourquoi ? parce que vous n'avez pas confiance dans son témoignage ; tandis que si l'on accueille de la même façon le récit d'un fait que vous tenez de votre père, vous saurez très bien affirmer sans vous laisser ébranler : c'est papa qui me l'a dit.

D'où vient cette différence ? C'est que dans le premier cas, la sincérité de votre camarade est douteuse, et son intention suspecte ; mais vous savez bien que quand votre papa vous affirme quelque chose, c'est qu'il le sait, et que, lui, ne voudrait pas vous tromper.

En vrai enfant raisonnable, vous n'avez foi, vous ne croyez, que quand vous avez de sérieux motifs de penser que celui qui vous parle ne se trompe pas et ne vous trompe pas. Mais, quand ces deux conditions sont réunies, vous avez conscience que ce serait agir en enfant sot et borné, de refuser d'admettre ou de croire une chose parce que l'on ne l'a pas vue de ses yeux.

Ainsi, on appelle *foi*, dans un sens général, la croyance à un fait ou à une vérité sur le témoignage

certain d'autrui, c'est-à-dire sur le témoignage des autres.

Vous voyez donc, mes enfants, que la foi au témoignage d'autrui, sous les deux conditions que je viens d'indiquer, est la chose du monde la plus naturelle et la plus raisonnable.

Elle est même, pour tous les hommes sans exception, la source première de ce qu'ils savent. Sans elle, sans cette disposition à croire, sans cette foi, ils demeureraient toujours ignorants. Vous, petits enfants, qu'est-ce qui vous resterait si on supprimait de votre esprit tout ce que vous avez appris de la sorte à la maison ou à l'école? Vous ne seriez guère plus avancés qu'un enfant de dix-huit mois, et à vingt ans vous ne sauriez pas la dixième partie de ce que vous savez aujourd'hui. Il en est de même des grandes personnes. D'abord elles n'auraient rien appris non plus. Ensuite, même aujourd'hui, que sauraient-elles en géographie, en histoire, en politique, en fait d'inventions de la science, si la foi prudente au témoignage des autres n'était demeurée la source de leurs progrès. Et ne faut-il pas en dire autant des savants eux-mêmes? Où en seraient-ils, s'ils n'avaient pas commencé par s'en rapporter au témoignage des autres?

Il y a donc, dans les choses de ce monde, tout d'abord, une *foi naturelle* qui est instinctive, essentielle à l'esprit humain, et qui est la condition du développement de nos connaissances. C'est l'acte par lequel nous croyons sans hésitation une chose sur le témoignage de personnes que nous savons bien informées et sincères.

Mais, maintenant, si nous croyons aussi fermement sur le témoignage des hommes, pourrions-nous ne pas croire plus fermement encore sur le témoignage de Dieu ? Dieu sait tout, il est la vérité même, il ne peut donc pas se tromper. Non seulement il connaît tous les mystères de la nature ignorés des hommes, parce la nature est son œuvre ; mais il y a en lui-même d'autres mystères infiniment plus relevés, que les plus savants ne soupçonneraient même pas, je vous l'ai déjà dit, s'il n'avait pas daigné nous en donner connaissance. D'autre part, Dieu est notre Père, un Père aussi infiniment tendre et bon qu'il est infiniment savant de toutes choses ; il ne veut que notre bien et notre salut. Voilà pourquoi, sachant bien que Dieu ne peut pas se tromper comme les hommes, et qu'il ne veut pas nous tromper, nous croyons fermement les vérités qu'il nous enseigne, et nous les croyons à cause de la suprême autorité de ce témoignage infaillible. C'est la *foi surnaturelle*.

Voilà comment nous connaissons avec une certitude absolue les mystères de la religion.

Cette foi surnaturelle, vous le voyez, a la même racine dans notre esprit que la foi naturelle ; elle n'est pas moins raisonnable ; elle l'est même beaucoup plus, car l'affirmation de Dieu l'emporte souverainement en autorité sur tout témoignage qui émane des hommes. Et cela vous fait comprendre mieux encore, mes enfants, à quel point est ridicule et contradictoire la prétention des impies orgueilleux, qui doivent tout le progrès de leur intelligence

à la foi naturelle et qui repoussent la foi divine comme contraire à la raison.

Comment, en temps de guerre, les officiers découvrent-ils la position des ennemis, celle de ses batteries et de ses troupes ? Vous savez, qu'aujourd'hui surtout, elles sont dissimulées et que le regard ne peut pas les distinguer, même à une distance assez courte. Mais les officiers se servent de longues-vues ; ils ont des jumelles puissantes qui rapprochent considérablement les objets et qui leur permettent ainsi de reconnaître la présence de l'ennemi. Comment les savants qui ont calculé la distance de la terre à la lune et aux étoiles, la grosseur de ces planètes, les espaces immenses qui les séparent, ont-ils pu le faire ? Est-ce à l'œil nu ? Vous savez bien que non. Ils se servent eux aussi d'un instrument comme celui des officiers, mais plus perfectionné, encore plus puissant, qu'on appelle le *télescope*, mot qui signifie la vue à très grande distance. — Eh bien ! mes enfants, la raison naturelle de l'homme, c'est l'œil nu que la Providence lui a donné pour se conduire. L'horizon que cet œil est capable d'embrasser ne manque pas d'étendue, mais il est cependant borné par une couche épaisse de nuages au delà de laquelle l'œil de la raison ne peut pas pénétrer. La foi surnaturelle, c'est le *télescope* que Dieu nous met entre les mains. Adapté à l'œil de la raison, le télescope de la foi rapproche de la terre le ciel où règne la Majesté divine, et nous en fait découvrir les splendeurs. Quelle différence entre la puissance de la foi et celle de la raison ! Et combien sont heureux

ceux qui savent faire usage du télescope divin !

Et maintenant, j'ai à vous indiquer une différence entre la foi aux hommes et la foi en Dieu, entre la foi naturelle et la foi surnaturelle, sur laquelle nous aurons d'ailleurs à revenir plus tard.

La foi naturelle et la foi surnaturelle se ressemblent en ce que, des deux parts, notre foi demeure *libre*. Personne ne peut vous obliger, n'est-ce pas, à croire que la terre tourne autour du soleil et qu'il y a des pays où la nuit est à peu près inconnue. Même devant les témoignages les plus dignes de foi l'homme conserve la faculté de leur refuser son assentiment. Il peut avoir tort, mais aucune puissance ne le forcera à croire s'il ne le veut pas. Il en est de même à l'égard des mystères de la religion, appuyés sur le témoignage de Dieu. Nous avons beau savoir qu'il est éminemment raisonnable de croire à sa parole, nous avons beau constater qu'elle nous affirme telle ou telle vérité surnaturelle, comme l'existence de trois Personnes distinctes qui ne font qu'un seul Dieu, toute la conclusion à laquelle cela nous conduit est qu'il faut croire cette vérité. Mais entre cette conclusion : *je devrais croire* et cette affirmation : *je crois fermement*, il y a de la distance. Comment cette distance sera-t-elle comblée ? *je devrais croire*, c'est l'intelligence qui raisonne ; *je crois*, c'est la volonté qui entre en jeu et qui se détermine, et, vous le voyez, c'est d'elle que vient l'acte de croire. Elle embrasse *librement* le devoir que la raison lui propose, alors qu'elle sent encore en elle le pouvoir de s'y refuser.

La liberté est une faculté, à la fois précieuse et

redoutable. Dieu l'a donnée à l'homme afin que ses actions soient méritoires ; car il n'y a d'actions dignes de récompense ou de punition que celles qui sont volontaires. Si un barbare vous faisait mettre de force le pied sur l'image de Notre-Seigneur, il n'y aurait pas offense à sa divine Majesté de votre part ; de même aussi l'obéissance à vos parents, la docilité à vos maîtres n'est méritoire que quand elle n'est pas contrainte. Oui, la liberté est une faculté redoutable, car selon que l'homme en fait un bon ou un mauvais usage, il gagne le ciel ou tombe dans l'enfer pour toujours.

Or, — et c'est ici que commence la différence dont je parlais — tandis que la foi naturelle au témoignage d'autrui dans les choses humaines n'engage pas les intérêts de notre âme et la conduite de notre vie (1), la foi surnaturelle, au contraire, entraîne des obligations graves. Que vous croyiez ou que vous ne croyiez pas à l'existence de Clovis ou de Charlemagne, que vous croyiez ou que vous ne croyiez pas à la distance inouïe qui nous sépare des étoiles, vous sentez bien que cela ne vous rend ni plus ou moins vertueux, ni plus ni moins méchants ; la foi à ces vérités d'ordre naturel ne vous crée aucun devoir spécial. Mais la foi aux mystères que la religion enseigne a pour conséquences la soumission à Dieu et à son Eglise, l'observation de leurs lois, la fuite du péché et des occasions du péché, la résistance à nos passions mauvaises, la pratique de

(1) A moins que ce témoignage n'ait pour objet les vérités de la religion en s'appuyant sur le témoignage de Dieu, comme quand vos parents ou le prêtre vous enseignent ce qu'il y a dans le catéchisme.

la charité envers le prochain, et d'autres devoirs encore. Devant ces obligations, la volonté libre de l'homme trouve des prétextes pour discuter le consentement de la foi d'où ces devoirs découleront pour elle. Et les prétextes s'offrent d'autant plus à elle que, si, d'une part, le témoignage de Dieu a infiniment plus d'autorité que celui des hommes, de l'autre, les vérités qu'il propose sont plus obscures que les objets de la foi naturelle : croire le mystère de trois Personnes en un seul Dieu ou celui d'un Dieu fait homme n'est pas aussi simple que de croire à la distance de la terre à la lune. Ces mystères échappent au contrôle de la raison, et bien qu'ils ne lui soient pas contraires — car il n'y a rien de contraire à la raison dans les mystères de la foi — ces vérités la dépassent totalement, si bien que l'homme, même le plus savant, se trouve réduit devant Dieu à l'état du petit enfant qui croit simplement parce que son père a parlé.

L'acte de foi en Dieu est donc plus difficile que l'acte de foi aux hommes, il laisse à la liberté de l'homme plus de moyens de s'échapper. Aussi, sa volonté resterait hésitante, il serait même incapable de prononcer en toute vérité l'acte de foi, si Dieu lui-même ne lui venait en aide par un secours qu'on appelle sa *grâce*, parce qu'il est gratuit de sa part, car l'homme n'y a point droit. Le bon Dieu agit à notre égard, pour nous inspirer la foi, à peu près comme votre papa quand il vous explique comment ce qu'il vous demande est raisonnable, et qu'il vous suggère les motifs propres à vous le faire accomplir. Le bon Dieu exerce même

cette action sur notre âme d'une façon beaucoup plus intime et beaucoup plus efficace, seulement elle n'est pas sensible ; elle s'exerce même à notre insu. Le secours de Dieu agit sur l'esprit de l'homme pour l'éclairer, et sur sa volonté pour la fortifier, afin de la faire passer par dessus l'obstacle. A cause de cela, on dit, et c'est la pure vérité, que la foi surnaturelle, tout en étant un acte *libre* de notre part, est avant tout un *don de Dieu*.

C'est là que j'en voulais venir. La foi aux mystères de la religion est un *don de Dieu*. La volonté de l'homme y a nécessairement sa part, mais sa volonté serait trop faible sans la grâce divine. Or, Dieu n'accorde ses dons qu'à ceux qui le prient, et qui le prient humblement. Je vous expliquerai plus tard pourquoi.

Ce ne serait donc pas assez, mes enfants, — retenez bien cela — d'apprendre, même avec beaucoup d'application, la lettre de votre catéchisme. Cette application est louable, elle est nécessaire, mais ce n'est pas tout. Il faut en même temps prier le bon Dieu de tout votre cœur qu'il vous donne la grâce de bien croire, qu'il augmente en vous l'esprit de foi. C'est la raison pour laquelle chaque réunion du catéchisme s'ouvre par la prière.

Ce don de la foi divine, c'est-à-dire cette disposition de l'âme à croire les vérités surnaturelles de la religion sur le témoignage de Dieu, vous l'avez reçu de lui à votre baptême, de même qu'à sa naissance tout homme a reçu de Dieu la disposition à croire les vérités de l'ordre naturel sur le témoignage de ses semblables.

Mais, ici encore, la différence est grande. Tous n'ont pas été baptisés, tous n'ont pas été élevés chrétiennement, tous n'ont pas reçu dès leur enfance le don divin de la foi surnaturelle. Tous les hommes peuvent y parvenir, il est vrai, parce que Dieu donne à toutes les âmes de bonne volonté la grâce suffisante pour cela. Comme cette foi surnaturelle, qui ne peut exister en nous sans le secours de Dieu, est absolument indispensable pour obtenir le ciel, ce Père infiniment juste et bon, autant que saint et redoutable, offre à tous le moyen d'arriver à un degré de foi suffisant. Mais combien sont plus favorisés ceux qui en ont reçu le don dès leur berceau ! Ils marchent par une belle route unie et toute droite, bordée de haies en fleurs, tandis que le chemin des autres, quoiqu'il puisse les conduire au même terme, est escarpé, rocailleux, avec beaucoup de détours, et coupé de grands trous. Demandez-vous, par exemple, combien ont à faire, pour parvenir à la foi, les enfants que leurs parents n'ont pas fait baptiser, à qui leurs parents et leurs maîtres n'ont jamais parlé du bon Dieu si ce n'est peut-être pour insulter sa Majesté divine, et que de mauvaises lectures achèvent de corrompre.

Et moi, je vous demande : pourquoi n'êtes-vous pas nés trois mille ans avant la venue du Fils de Dieu sur la terre, alors que le genre humain était presque tout entier païen, plutôt qu'aujourd'hui ? Pourquoi n'êtes-vous pas nés au sein des peuplades barbares qu'on rencontre encore en certains pays, plutôt que dans notre France qui a toujours été un

pays de foi? Pourquoi êtes-vous nés dans une famille chrétienne, plutôt que dans une famille incrédule? — Ah! C'est que Dieu vous a privilégiés et qu'il a traité vos âmes comme celles d'enfants particulièrement aimés. Le bon Dieu, encore une fois, doit à tout le monde les moyens nécessaires pour gagner le ciel, et il les donne à tous. Mais il ne blesse pas la justice, en disposant d'un surplus de grâces en faveur de qui il lui plaît, pas plus qu'un patron qui convient avec ses ouvriers d'un salaire déterminé ne fait tort aux uns en ajoutant une gratification pour quelques autres. C'est Notre-Seigneur lui-même qui a employé cette comparaison.

Ce surplus de grâces, vous en avez été comblés, mes enfants, par le don de la foi reçu au saint baptême, vous l'êtes encore par l'instruction du catéchisme qui manque à tant d'autres. Que conclure de là? C'est d'abord que votre cœur doit être plein de reconnaissance envers Dieu pour ce don inestimable, à cause de l'amour tout spécial dont il découle. C'est encore que vous devez avoir une grande confiance dans la protection et le secours de votre Père du ciel, puisqu'il a tant fait pour vous. C'est aussi que cette faveur doit exciter en vous un grand désir de ne pas rendre stérile un don si précieux. Cette disposition surnaturelle, il faut la cultiver, en effet, car, sans cela, la foi dépérit, comme dépérissent les forces physiques d'un homme qui ne fait aucun exercice, ou comme s'affaiblit la mémoire de ceux qui ne se donnent pas la peine de s'en servir.

Par conséquent, vous aurez une grande application à bien apprendre votre catéchisme, à bien écouter l'explication qu'on vous en donne, à la graver dans votre cœur pour en faire la règle de toute votre vie.

Alors la foi se développera, se fortifiera dans votre âme, et vous deviendrez ce dont notre chère patrie a tant besoin pour réparer ses fautes et se relever de ses ruines, des hommes de foi.

Le Chrétien.

Mes enfants,

Maintenant que vous savez ce que c'est que la religion, ce que c'est qu'un mystère, ce que c'est que la foi, il me sera facile de vous expliquer ce que c'est qu'un *chrétien*.

La *religion*, c'est donc l'ensemble des rapports qui doivent exister entre nous et Dieu ; du côté de Dieu, un droit suprême à nos adorations, à notre culte, à notre reconnaissance et à notre amour, droit également fondé sur sa toute-puissance et sur sa bonté infinie à notre égard ; de notre part, la pratique de ces devoirs, avec les communications filiales de notre âme avec lui qui en résultent.

Les *mystères* de la religion, que le Fils de Dieu est venu révéler clairement aux hommes en descendant sur la terre et qui constituent le fond de la doctrine qu'il leur a enseignée, sont la clef de ces rapports. Ce sont eux qui nous font connaître d'abord ce qu'est Dieu, et aussi ce qu'il a fait pour nous et ce que nous lui devons.

La foi surnaturelle par laquelle, avec le secours ou la grâce de Dieu, nous croyons fermement à ces mystères et aux rapports qu'ils forment entre Dieu et nous, parce que c'est lui-même qui nous a révélé ces mystères, est la base de la religion ; elle est la

condition indispensable pour être traité par Dieu comme son vrai enfant et pour aller au ciel.

Eh bien, un *chrétien*, c'est l'homme baptisé qui a la foi surnaturelle, qui croit fermement aux mystères de la religion et qui observe les rapports d'obéissance, de fidélité et d'amour institués par elle entre nous et Dieu.

D'où vient ce nom de *chrétien*, dont vous devez être fiers et qu'il faudra porter toujours dignement ? Je vous ai dit que Dieu le Fils s'était fait homme pour nous sauver en nous enseignant le chemin du ciel et en nous réconciliant avec la Majesté divine. Comme Homme-Dieu, on l'appelle *Notre-Seigneur-Jésus-Christ*, ou encore et plus simplement, le *Christ*. Ce nom de *Christ* a quelque rapport avec ce qui se passait anciennement pour le sacre des rois, comme vous l'avez vu, sans remonter plus haut, dans votre Histoire de France. On les consacrait rois par une onction d'huile parfumée et sainte que le ministre de Dieu versait sur leur tête (1). Ils étaient ainsi *oints* de cette huile. Le verbe *oindre*, dont le mot *oint* est le participe, signifie faire une onction. Or, le *Christ*, comme l'appelait déjà le peuple juif qui attendait sa venue, est, comme Homme-Dieu, le prince, le chef souverain, le roi de tous les hommes et de toutes les créatures. A cause de cela, on dit aussi qu'il est par excellence l'*Oint du Seigneur*, pour marquer cette royauté suprême qui lui a été conférée par son père. Le nom de *Christ* signifie *oint*, et il indi-

(1) Dans les cérémonies du baptême, le prêtre fait sur l'enfant des onctions avec une huile de ce genre.

que que Notre-Seigneur a été constitué en dignité suprême par la Toute-Puissance divine.

Et comme le Fils de Dieu fait homme était appelé le *Christ*, on désigna les premiers qui embrassèrent ses enseignements sous le nom de *chrétiens*, car vous vous rendez bien compte que ce nom de *chrétiens* est formé de celui du *Christ*. Il était donc propre à désigner ceux qui avaient foi dans la prédication de Notre-Seigneur. Depuis cette époque lointaine, ce nom de *chrétiens* est toujours demeuré en usage.

Mais on n'est *chrétien*, on n'appartient à la religion de Notre-Seigneur-Jésus-Christ, qu'en ayant reçu le baptême institué par lui et qui nous fait enfants de Dieu, en croyant les mystères qu'il nous a révélés, et en déclarant qu'on accepte et qu'on veut pratiquer les devoirs de la religion. C'est votre cas, mes enfants, et tel est le sens de la réponse que votre catéchisme vous fait faire à ces questions : *Etes-vous chrétien ? — Oui, je suis chrétien par la grâce de Dieu. — Qu'est-ce qu'un chrétien ? — C'est celui qui, étant baptisé, appartient à la religion de Jésus-Christ, ou qui croit et professe la doctrine de Jésus-Christ.*

Vous avez répondu : Oui, je suis chrétien *par la grâce de Dieu*. C'est en effet une grâce, une grande grâce, c'est-à-dire une grande faveur gratuite, et en même temps un grand honneur, d'avoir reçu de Dieu le don de la foi qui fait les chrétiens. Je vous ai déjà montré ce qu'est cette faveur. C'est un grand honneur aussi, parce que ceux à qui Dieu fait ce don ont été choisis par lui pour former dès ici-

bas le cortège d'élite qui compose la cour du divin Roi, pour être ses chevaliers et pour lui rendre de plus près les hommages dûs à sa souveraine grandeur.

Mais les chevaliers, les troupes d'élite, portent des signes distinctifs, des insignes qui les font reconnaître. Nous avons, nous aussi, le nôtre qui distingue le chrétien. Cette marque extérieure, ce signe du chrétien, c'est le *signe de la croix*.

Le signe de la croix est un geste de la main accompagné de paroles qui résume à lui seul la foi chrétienne. Ce geste a été choisi comme l'insigne du chrétien, parce que la croix, sur laquelle Notre-Seigneur a subi une mort cruelle pour nous sauver de la mort éternelle de l'enfer, rappelle les principaux mystères de la religion. Les paroles dont on accompagne ce geste achèvent de les exprimer.

On trace sur soi-même le signe de la croix, de la main droite, en portant cette main de son front à sa poitrine, puis de l'épaule gauche à l'épaule droite. Comme vous le voyez, cela dessine exactement une croix. En même temps, on dit : *Au nom du Père*, quand la main touche le front ; *et du Fils*, quand elle touche la poitrine, *et du Saint Esprit*, pendant que la main va de l'épaule gauche à l'épaule droite. On finit en ajoutant : *Ainsi soit-il*, expression qui signifie : c'est ce que je crois ; j'en bénis Dieu, je l'adore et j'implore sa protection.

Vous le comprenez, mes enfants, le signe de la croix est un signe sacré, digne de tout respect, à cause des choses divines qu'il représente. Il faut-

donc toujours le faire posément, avec attention et recueillement. C'est une prière. Il y a des personnes dont le geste, en le faisant, est si rapide, si court et si mal formé, qu'on croirait qu'elles chassent simplement une mouche de leur figure ; et les paroles suivent comme elles peuvent ou peut-être on les oublie. Ne soyez jamais comme ces personnes ; faites toujours votre signe de la croix avec beaucoup de sérieux.

Le signe de la croix n'est pas seulement la marque qui fait reconnaître le chrétien, il est en même temps une arme puissante et comme un bouclier protecteur contre les attaques du démon, des mauvais anges, qui nous portent toujours à mal faire, et contre les instincts mauvais de notre nature. Le signe de la croix bien fait les met en fuite. Le démon le redoute beaucoup, parce qu'il rappelle et glorifie le triomphe de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur lui. Tout cela vous sera expliqué plus tard.

Donc, quand vous avez besoin de courage pour faire ce qu'on vous commande, pour vous appliquer à vos devoirs, quand vous êtes tenté par quelque mauvais désir, vite, un bon signe de croix. D'ailleurs, l'enfant, l'homme vraiment chrétien, sachant que toutes ses actions principales doivent être offertes à Dieu et qu'il a toujours besoin de son concours, les commence par le signe de la croix. On commence et on finit toujours ses prières en le faisant.

Vous êtes *chrétiens*, mes enfants. C'est un noble titre. Demandez au bon Dieu la grâce de le porter dignement. Il doit vous être aussi cher que la vie,

car la foi surnaturelle, la pratique de la religion dont il est le signe, vous fera entrer, après la vie sur cette terre qui est courte, pénible, souvent même misérable, dans la vie du ciel où nous jouirons, avec le bon Dieu, avec ses anges et avec tous les saints, d'un bonheur si grand que nous ne pouvons pas nous en faire une idée, d'un bonheur auquel ne se mêlera plus aucune peine, que rien ne troublera et qui durera toujours, toujours.

Il y a un beau cantique, devenu très populaire, qui exprime parfaitement cette noble fierté du chrétien et sa profession de foi en Dieu, en Jésus-Christ, en la grâce du Saint-Esprit, son attachement à l'Eglise et l'attente du ciel dans laquelle il vit. Son refrain est un cri de l'âme :

Je suis chrétien ! Voilà ma gloire,
 Mon espérance et mon soutien,
 Mon chant d'amour et de victoire.
 Je suis chrétien, je suis chrétien !

Et les couplets développent sa profession de foi :

Je suis chrétien ! Par mon *baptême*
 Le sceau du Christ est sur mon front.
 La grâce en ce moment suprême,
 De mon âme a lavé l'affront.

Je suis chrétien ! J'ai *Dieu* pour Père,
 A sa loi je veux obéir ;
 Avec sa grâce salutaire,
 Pour lui je veux vivre et mourir.

Je suis chrétien ! Je suis le frère
 De *Jésus-Christ*, mon rédempteur ;
 L'aimer, le servir et lui plaire
 Fera ma gloire et mon bonheur.

Je suis chrétien ! Je suis le temple
De l'*Esprit-Saint*, du Dieu d'amour ;
Celui que tout le ciel contemple
Possède mon cœur sans retour.

Je suis chrétien ! *O sainte Église*,
Je suis devenu votre enfant ;
Plein d'amour, d'une foi soumise,
Je suivrai votre enseignement.

Je suis chrétien ! J'ai pour bannière
La croix de mon divin Sauveur ;
Mes ennemis me font la guerre,
Mais je ris de leur fureur.

Je suis chrétien ! *O ma patrie*,
Beau ciel, j'irai te voir un jour.
En Dieu je trouverai la vie,
La paix, le bonheur et l'amour.

Tout ce que je vous ai dit jusqu'ici, mes enfants, aura servi à vous faire comprendre l'importance des leçons du catéchisme qui nous apprennent, sur la religion, sur les mystères, sur la foi, sur la vie chrétienne, une foule de choses dont je n'ai pas encore pu vous parler. C'était comme un premier coup d'œil sur un vaste horizon découvrant un pays d'une beauté merveilleuse, avec de grandes prairies, des lacs transparents, de hautes forêts, des montagnes couvertes de neige, mais sans que le regard se fixe à ce premier moment sur les différents points du paysage. Après avoir joui du coup d'œil général, on admire plus en détail. C'est ce que nous avons à faire maintenant, après avoir embrassé d'un coup d'œil rapide l'horizon de la religion, des mystères et de la foi ; et c'est le catéchisme qui doit être notre guide pour en découvrir, un à un, les divins aspects.

Nous commencerons donc la prochaine fois l'explication du catéchisme. Je vous ai dit, le premier jour, que la science de la religion comprenait trois parties : *les vérités qu'il faut croire, les devoirs qu'il faut pratiquer, les moyens nécessaires* pour bien accomplir ces devoirs et gagner le ciel. On ne serait pas obligé à ces devoirs si l'on ne connaissait pas clairement les vérités dont ils découlent ; si je ne savais pas que mes parents et mes maîtres ont le droit de me commander, pourquoi leur obéirais-je ? D'autre part, nous ne serions pas capables de bien pratiquer la religion et de gagner par cette fidélité le ciel où doit nous conduire l'accomplissement de nos devoirs de chrétiens, sans le secours de Dieu qui s'appelle la grâce, et sans l'emploi des moyens qu'il nous offre pour l'obtenir. Vous voyez que tout se tient. Les vérités qu'il faut croire sont donc la première chose à bien connaître. C'est par là que nous commencerons. Vous mettrez à les apprendre toute la bonne volonté de petits enfants qui veulent devenir de bons chrétiens et se préparer ainsi à faire une bonne première communion.

Ne manquez jamais aucune réunion du catéchisme. Quand votre maman fait un tricot, est-ce qu'elle se sert de bouts de laine qui ne se tiennent pas ? Non, parce qu'il se produirait des trous partout dans son ouvrage. Il en serait de même de votre instruction si vous manquiez une partie des leçons : votre connaissance des vérités religieuses, des devoirs du chrétien, des moyens de salut, serait pleine de trous, comme le devient vite un ouvrage mal tricoté.

PREMIÈRE PARTIE

LES VÉRITÉS QU'IL FAUT CROIRE

Le symbole des Apôtres

Mes enfants,

Les principales vérités que le chrétien doit croire sont renfermées dans le *Symbole des Apôtres*.

Qu'est-ce que les *Apôtres*? — Le mot *Apôtre* est un mot de langue très ancienne qui signifie *envoyé* pour répandre des idées. C'est en ce sens que l'on dit de la propagande des espions de l'Allemagne pendant la guerre, qu'ils ont été les apôtres d'une paix prématurée, ou même, que l'on dit, en parlant d'hommes qui s'attribuaient une mission sans en avoir une vraie : certains socialistes se sont faits, pendant la guerre, dans plusieurs pays, les apôtres d'une entente internationale des ouvriers pour régler les conditions d'une paix hâtive. Le mot *apôtre* signifie donc envoyé pour une propagande.

Voici maintenant l'origine de l'emploi qu'on fait du nom d'apôtres en parlant de la religion. Lorsque le Fils de Dieu vint sur la terre pour enseigner aux hommes la doctrine du ciel, il ne la prêcha pas dans tous les pays à la fois, vous le pensez bien, mais seulement dans le sien qui était la Palestine,

contrée de la Syrie. Il n'eut donc pas non plus, à cette époque, dans les divers pays, autant de *disciples*, c'est-à-dire d'adhérents ou d'hommes attachés à sa doctrine, qu'on en compte aujourd'hui. Cependant il fallait que cette doctrine fût prêchée partout, puisqu'elle apportait les moyens de salut nécessaires à tous les hommes également. Notre-Seigneur-Jésus-Christ choisit donc parmi ses *disciples* un petit nombre d'entre eux, qu'il instruisit avec un soin spécial, dans ce dessein. Ils étaient douze, l'histoire a conservé leurs noms. Notre-Seigneur les appela ses *apôtres*, et les chargea spécialement d'aller apprendre aux autres peuples les vérités de la religion. Pour cela, notre Dieu fait homme leur communiqua son autorité et leur promit son assistance divine : « Celui qui vous écoute m'écoute, leur dit-il, celui qui vous méprise me méprise. » Et, avant de quitter la terre pour monter au ciel, il les réunit une dernière fois et leur commanda : « *Allez, et enseignez toutes les nations.* »

Or, avant de se séparer et de se disperser pour accomplir leur mission lointaine, les apôtres de Jésus-Christ se réunirent tous ensemble à Jérusalem, la capitale de la Judée, afin de déterminer les points les plus essentiels des vérités religieuses que tout chrétien doit croire selon les enseignements du Fils de Dieu. Ils en fixèrent douze, douze points ou douze *articles de foi*. Vous pouvez remarquer que ce nombre de douze articles correspond exactement à celui des douze apôtres. L'un vous aidera à retenir l'autre.

Mais ces douze *articles* très courts et dont plu-

sieurs ne remplissent même pas une ligne entière dans votre catéchisme ne contenaient évidemment pas tout ce que Notre-Seigneur avait appris à ses apôtres. Ces articles eux-mêmes demandaient à être expliqués : il ne suffit pas, par exemple, de dire : je crois en Dieu, si on ne sait pas ce que c'est que Dieu, si l'on croit qu'il a un corps ou qu'il mourra un jour comme nous, quand ce serait dans cent mille ans. Les apôtres devaient expliquer chacun de ces articles en prêchant, de même qu'on vous les explique au catéchisme. De plus, ils savaient et ils avaient à apprendre aux hommes bien d'autres choses encore. Ces *douze articles* ne disaient donc que le plus nécessaire et ils l'exprimaient en des formules resserrées. C'était, si vous le voulez, pour la science de la religion, ce qu'est le lait condensé ou l'essence de café pour la nourriture et la boisson. On est parvenu à resserrer sous un très petit volume une forte quantité de lait ou le jus de beaucoup de grains de café, et les gouttes de cette liqueur condensée ne se boivent que délayées dans de l'eau. Toutes pures, elles seraient trop fortes et on n'en goûterait pas l'agrément. Il en est de même de nos douze articles, c'est de l'essence de religion ; il faut l'étendre par les explications. Et comme les apôtres ne nous ont ainsi donné dans ces articles que l'essentiel, comme ces articles ne sont qu'un résumé, un abrégé ou un raccourci de la doctrine de Jésus-Christ, on les appelle, à cause de cela, le *Symbole* des apôtres, mot qui vient de la même langue ancienne et qui signifie précisément un abrégé ou un résumé. Il y a, pour les tout-petits

enfants, un petit catéchisme encore plus court que le vôtre ; on dit qu'il en est l'abrégé ou le résumé. Le *Symbole* des apôtres est un abrégé de la religion. Voilà ce que ce mot de *Symbole* signifie. J'espère que vous l'aurez bien compris.

Ce mot *Symbole* a encore un autre sens. Il veut dire aussi *signe*, c'est-à-dire une chose qui en représente une autre. On dit, par exemple, que la croix de guerre est un signe, un symbole de valeur militaire, les galons du capitaine un signe ou un symbole de son grade, le costume du forçat condamné au bagne un signe de son déshonneur. Eh bien, le Symbole des Apôtres est le signe de la foi chrétienne, la marque à laquelle se fait reconnaître un chrétien ; et voilà pourquoi on le récite dans la prière du matin. Les candidats au conseil municipal ou général, les députés, ont chacun leur profession de foi sur les questions politiques ou locales ; pour nous, chrétiens, candidats au ciel, le Symbole des Apôtres est notre *profession de foi* religieuse qui, elle, ne varie pas, parce que le bon Dieu lui-même en est l'auteur. Si abrégé que soit le Symbole des Apôtres, vous avez déjà vu, mes enfants, que le chrétien a un autre *signe*, une autre *profession de foi* encore plus abrégée ; le *signe de la croix*. Je n'y reviens plus.

On appelle encore le Symbole des Apôtres d'un nom plus court, le *Credo*. Ce mot latin *Credo* veut dire : *je crois* ; c'est le premier mot du Symbole qui commence ainsi : Je crois en Dieu ; et comme ce mot *Credo*, *je crois*, devrait revenir au commencement de chaque article : Je crois en Dieu....

je crois en Jésus-Christ, son Fils unique...., je crois au Saint-Esprit, il sert très justement à désigner le Symbole.

Le *Credo* qu'on chante à la grand'messe n'est pas le Symbole des Apôtres. Il renferme bien tout ce que contient celui-ci et il exprime les mêmes vérités, mais il est moins abrégé et renferme plus de choses, de même que le catéchisme fait aux grandes personnes, tout en étant le même que celui fait aux enfants, et sans cesser d'être un abrégé de la religion, est cependant plus développé.

L'enfant chrétien doit apprendre et réciter de bonne heure sa profession de foi. Je vais la dire devant vous, vous la répéterez ensuite avec moi, lentement, en distinguant chaque article par une petite pause, et la prochaine fois, vous le répéterez de la sorte tout seuls par cœur. (*Récitation du Symbole.*)

Dans la prochaine leçon, je commencerai à vous expliquer le premier article. Vous apprendrez ce qu'est Dieu; vous comprendrez alors combien sa puissance et sa bonté sont immenses; aussi j'en suis sûr, vous prendrez une résolution désormais plus forte de l'aimer et de lui obéir de tout votre cœur.

De Dieu.

Son existence.

Mes enfants,

Nous avons déjà parlé souvent de Dieu, mais ce que vous savez de lui jusqu'ici est peut-être vague. Qu'est-ce que Dieu? Le premier article du Symbole me donne l'occasion de vous l'expliquer. Ecoutez bien. Je m'en tiendrai aujourd'hui aux premiers mots de cet article , *je crois en Dieu.*

Ces mots, *je crois en Dieu* ne signifient pas seulement : je crois en la parole de Dieu, mais, premièrement, je crois à son *existence*, je crois que Dieu existe, et je le crois fermement. D'ailleurs, sans cela, que pourrait être ma foi dans la parole de quelqu'un dont l'existence ne serait pas certaine pour moi ?

Pourquoi croyons-nous à l'existence de Dieu? — Ce n'est pas seulement parce que la religion nous l'enseigne: Il est vrai que Dieu lui-même a révélé plusieurs fois son existence aux hommes par des manifestations directes, mais notre *raison* elle-même, la raison de tout homme, de tout enfant, lui suffit pour être bien certain que Dieu existe. Il n'y a pour en douter, ou plutôt pour faire semblant d'en douter, que ceux qui s'efforcent d'aveugler la lumière de leur raison, comme le mauvais plaisant qui se bouche les yeux avec ses deux poings, en

disant : je ne peux pas y voir. On hausse les épaules devant lui, et l'on passe son chemin.

Et comment notre propre raison nous prouvera-t-elle l'existence de Dieu?

Dites-moi, mes enfants, quand vous voyez une montre, comment savez-vous qu'il y a des horlogers? Quand vous voyez un beau tableau de bataille, comment savez-vous qu'il y a des dessinateurs et des peintres? Quand vous lisez le récit d'une grande victoire à la guerre, comment savez-vous qu'il y avait là un général commandant en chef? C'est qu'il fallait un ouvrier habile et connaissant son métier, pour combiner les rouages de la montre; que les traits et couleurs n'ont pas pu être disposés de la sorte sur le tableau par un maçon; que les mouvements de l'armée, de l'artillerie, des fantassins, des avions, concourant tous au même but dans le combat avec un merveilleux accord, ne sont pas le fruit d'un hasard; c'est, en un mot, que toute œuvre suppose une intelligence et des moyens proportionnés à ce qu'est cette œuvre. L'enfant qui ne connaît pas les lettres de l'alphabet serait-il capable de composer une seule ligne d'imprimerie? Voilà bien, n'est-ce pas, ce que dit la raison la plus simple et la plus certaine.

Eh bien, la *simple raison* nous dit avec la même évidence qu'une machine aussi merveilleusement ajustée que le corps humain, que le corps des mille espèces d'animaux et même des petits insectes, machine mille fois plus compliquée et plus délicate que les rouages de la plus belle montre, et qui, de plus, n'est pas seulement une machine,

mais un être vivant, ne peut être que l'œuvre d'un être infiniment plus savant et plus puissant que l'homme. Car, comme je vous l'ai dit, quel savant pourrait faire un bœuf ou une chèvre? Rien que cette pensée vous fait sourire.

La simple raison nous dit avec la même évidence que le magnifique tableau de l'univers, avec ses mille variétés de fleurs, de fruits, de plantes, d'arbres, les uns frêles, les autres gigantesques, avec ses riches plaines, ses vallées, ses lacs, ses forêts, ses mers immenses et ses montagnes majestueuses, avec le soleil et la lune au-dessus de nos têtes, avec ces milliers et millions d'étoiles brillant dans le ciel, que ce monde, dis-je, offre un tableau d'une telle magnificence que, si tous les artistes qui ont jamais existé réunissaient tout leur génie pour en faire seulement une copie, ils mourraient de honte devant leur œuvre.

La simple raison nous dit encore avec la même évidence que, si les mouvements d'une grande armée supposent une intelligence supérieure qui y préside et qui règle les opérations dans leurs détails, la conduite d'une même armée comprenant, si vous le voulez, cinq millions d'hommes et tout le matériel qu'elle suppose, ne serait qu'un ridicule jeu d'enfant auprès de l'intelligence qu'il a fallu pour régler et pour maintenir les mouvements du soleil, de la lune et des étoiles, autant de mondes plus vastes que le nôtre, qui tous se meuvent, ainsi que notre globe, dans un ordre prodigieux, sans se heurter jamais, et qui, tous, demeurent suspendus dans l'espace sans qu'on sache comment.

Voilà, mes enfants, de quelle manière *la simple raison* nous fait connaître avec certitude l'existence de Dieu, c'est-à-dire d'un être dont la puissance et la sagesse sont tellement élevées au-dessus de la puissance et de la sagesse de l'homme que celui-ci n'arrive même pas à le concevoir.

Aussi tous les peuples, depuis l'origine du monde, ont cru à l'existence de Dieu. Ils ont pu se tromper, faute de lumières, principalement avant la venue de Notre-Seigneur, sur ce qu'est Dieu, sur sa vraie nature et ses perfections; il est même arrivé qu'ils ont adoré de faux dieux, qu'ils en ont inventé, faute de connaître le véritable; mais cette erreur elle-même prouve combien l'existence de Dieu s'impose à notre raison.

Et ce n'est pas la seule manière dont nous le connaissons. Au lieu de regarder le monde, regardez maintenant en vous-même, dans votre conscience. Quand vous êtes sage, obéissant, appliqué à vos devoirs, votre conscience vous dit, même si personne ne vous avertit, que vous faites bien; si vous mentez, si vous manquez de respect à vos parents, si vous faites de vilaines actions, votre conscience vous dit que c'est mal. Il y a donc quelqu'un qui nous commande le bien et qui nous défend le mal. Qui est-ce? La police, la justice des tribunaux? Mais il y a une foule d'actes intérieurs coupables, comme les désirs de vengeance, les mauvaises pensées, l'envie de prendre ce qui est aux autres, dont ils ne s'occupent point et qu'ils ne peuvent d'ailleurs même pas connaître. Ce sont vos parents, direz-vous, qui vous ont appris ce

qui est bien et ce qui est mal. Cela est vrai, mais ce n'est pas toute la vérité. Vos parents vous ont plutôt dressés par leurs avis et leurs exemples à faire ce qui est bien et à ne pas faire ce qui est mal. Mais pourquoi est-ce bien et pourquoi est-ce mal? Est-ce parce qu'il plaît ainsi à votre papa ou à votre maman? Non, c'est parce qu'au dessus d'eux, au-dessus de tous les hommes, au-dessus de tous les chefs d'Etat, il y a un être souverain qui, seul, a le droit de commander à la raison, à la conscience de tous, qui a gravé dans leur conscience à tous la notion du bien et du mal, c'est-à-dire de ce qui est conforme ou contraire à sa très sainte volonté. Et cet être c'est Dieu. Croyez-vous qu'il dépende d'un homme, fût-il le maître d'un peuple qui comprendrait le monde entier, de décider que telle action est bonne et que telle autre est mauvaise? Ce serait un éclat de rire d'un bout à l'autre de ses Etats.

Cependant, je vous l'ai dit, mes enfants, quoique la simple raison suffise à nous prouver l'existence de Dieu, il n'a pas voulu, par bonté pour nous, que ce témoignage naturel fut notre unique motif de croire cette vérité, d'adorer et servir humblement sa Majesté divine. Il a daigné faire connaître lui-même cette vérité aux hommes par de nombreuses manifestations directes de son existence et de son infinie grandeur.

Il l'a fait une première fois, dès l'origine de la race humaine, en parlant à nos premiers parents, Adam et Ève. Il le fit plusieurs autres fois de la même manière, plus tard, à l'égard de quelques-

uns des chefs de famille ou de tribu les plus fidèles des premiers temps, comme Noé, Abraham, Jacob, qu'on appelle les *Patriarches*, à cause de ce rôle de chefs. Il l'a fait dans la suite avec un éclat bien plus grand, quand il apparut sur la montagne du Sinaï à Moïse, le chef du peuple qu'il avait choisi, pour lui dicter sa loi, ces *dix commandements de Dieu* qui crient tout haut, et avec une autorité impossible à méconnaître, ce que la conscience dit tout bas, à savoir ce qui est bien et ce qui est mal.

Dieu l'a fait surtout en envoyant son Fils sur la terre. Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a vécu parmi les hommes que pour leur faire connaître Dieu, la vérité de son existence, la grandeur infinie de ses perfections et son amour infini pour eux. Il venait leur rendre Dieu sensible en sa personne, en leur disant : vous voyez bien que je ne suis pas simplement un homme, puisque j'accomplis une foule de choses que tous les hommes qui ont vécu jusqu'ici ou qui vivront jusqu'à la fin du monde ne pourraient faire en réunissant tout leur savoir et toutes leurs forces : par une seule parole de ma bouche, je rends la vue aux aveugles de naissance; avec quatre ou cinq pains je nourris sous vos yeux quatre ou cinq mille personnes; je ressuscite d'un mot les morts que vous portez en terre ou qui sont enterrés depuis quatre jours, comme Lazare; bien plus, quand vous m'aurez mis à mort par jalousie et par haine, je me ressusciterai moi-même après être resté trois jours dans le tombeau. Et Notre-Seigneur l'a fait comme il l'avait dit. Tous ces miracles, Jésus-Christ les accomplissait pour prou-

ver qu'il était Dieu lui-même sous l'apparence humaine. S'il n'avait pas dit vrai, il y aurait eu de quoi faire perdre la raison au monde entier. Mais non, la raison, à moins de s'aveugler volontairement, ne peut que croire au témoignage du Sauveur des hommes, que croire à cette parole de Dieu, à ce qu'elle enseigne; et alors, le télescope de la foi surnaturelle s'adaptant à l'œil de la raison naturelle, comme on adapte une lunette à l'œil de son corps, notre regard pénètre encore bien plus loin dans les profondeurs divines.

De Dieu

Sa nature, ses perfections.

Mes enfants,

Nous savons donc d'une manière certaine, sans pouvoir en douter, que Dieu existe. Mais cela ne nous a pas encore fait connaître au juste ce qu'il est. Voici maintenant ce que la raison et la foi nous enseignent à ce sujet.

En premier lieu, Dieu est un *pur esprit*. Qu'est-ce que cela veut dire ? me demandez-vous. Répondez-moi vous mêmes : pourquoi dit-on que les chiens, les chevaux, les bœufs et tous les animaux sont des *bêtes* ? C'est, n'est-ce pas, pour indiquer qu'ils sont privés de la raison, de l'intelligence. L'intelligence est le privilège de l'homme seul, parmi tous les êtres vivants sur la terre. Mais l'homme n'est pas seulement doué de l'intelligence qui est une faculté, une propriété de son âme, et qui agit sans qu'on puisse la voir de ses yeux ou la toucher de ses mains, car avez-vous jamais vu ou touché votre propre raison, votre propre intelligence ? Vous n'êtes cependant pas comme les bêtes. L'homme a aussi un *corps matériel*, composé de chairs, d'os, de muscles, de nerfs et de veines, comme celui des animaux, et qui lui sert comme à eux, à voir, à se mouvoir et à déployer sa force ou son agilité. Certaine partie de son corps,

le cerveau, lui sert même à penser ; il en a besoin pour excercer son intelligence. C'est, en effet, en recueillant les impressions transmises à son cerveau par les nerfs se rattachant aux yeux, aux oreilles, aux mains, et en raisonnant sur ces impressions, qu'il commence à développer son *esprit* — car *intelligence* et *esprit* sont deux mots qui expriment la même chose. L'homme n'est donc pas *un pur esprit*, une pure intelligence, puisqu'il a aussi un corps matériel. Eh bien, Dieu, lui, n'a pas besoin d'yeux pour voir ce qui existe, de mains pour agir, de cerveau pour connaître. Dieu n'a rien de *matériel* ; c'est une intelligence, un esprit qui connaît par lui-même, sans le secours des sens, tout ce que les hommes peuvent connaître, et infiniment de choses qu'ils ne connaissent pas ; qui accomplit à lui seul et par sa seule volonté, sans aucun moyen matériel, des œuvres dépassant toute puissance humaine, en un mot, Dieu est *un pur esprit*.

En second lieu, Dieu est *éternel*. Où étiez-vous, il y a quinze ans, mes enfants ? Vous n'existiez pas encore. Où serez-vous dans soixante ou quatre-vingt ans, et, pour le plus grand nombre d'entre vous, beaucoup plus tôt ? Vous serez morts. Votre vie a eu un commencement, elle aura une fin. La vie de tous les hommes, de tous les animaux, a un commencement et elle a une fin. Il en est de même des plantes et des arbres. Il en est de même du monde entier. Le monde n'a pas toujours existé (je vous expliquerai bientôt comment il a commencé), et il finira un jour par tomber en pous-

sière et en cendres. Tout ce qui est matériel commence et finit d'exister, c'est une loi de la nature. Dieu, lui, est *éternel*, c'est-à-dire qu'il n'a jamais eu de commencement et qu'il n'aura jamais de fin. Et Dieu *seul* est éternel.

Dieu est *infiniment parfait*. Une *perfection*, c'est une qualité bonne et heureuse, arrivée à un certain degré. Pour exprimer qu'une crème est très bien faite et très bonne, on dit qu'elle est *parfaite*. Pour exprimer que la conduite d'un enfant est irréprochable, on dit qu'il est d'une *sagesse parfaite*. Mais, sur la terre et chez l'homme, ce degré de perfection n'est jamais si élevé qu'il ne puisse y en avoir un peu plus haut. Ses perfections sont toujours bornées, comme sa nature. La force est une perfection, mais vous savez que celle de l'homme est limitée, et vous n'avez pas de peine à en concevoir une qui serait plus grande. Aussi, ce mot de perfection ne peut-il pas s'appliquer à nos qualités heureuses dans toute son étendue. La bonté, la sagesse, la puissance, la miséricorde et la charité envers les autres, sont autant de perfections. Il y a des hommes chez qui l'une ou l'autre d'entre elles atteint un degré très élevé. Il y a eu des saints, on voit encore aujourd'hui et on verra toujours dans l'Eglise des enfants, des hommes et des femmes donnant d'admirables exemples de ces perfections. Cependant, chez tous, par suite de la faiblesse humaine, il y a aussi des imperfections ou des défauts, et, dans tous les cas, ces perfections ne sont jamais si grandes qu'on ne puisse les supposer plus grandes encore. Une

perfection est comme une mer immense dont l'œil ne peut pas apercevoir les limites. Dieu, lui, possède toutes les perfections dans toute leur étendue, dans une étendue si immense que l'esprit de l'homme ne peut pas la concevoir, parce qu'elle est *infinie*. Dieu est infiniment saint, infiniment puissant, infiniment juste, infiniment bon, infiniment miséricordieux, infiniment plein d'amour envers les hommes, et cela, sans aucun mélange d'imperfection, sans aucune restriction ou limite. Voilà pourquoi on dit que Dieu est *infiniment parfait*.

Jugez, mes enfants, quel respect, quelle obéissance, quel amour nous devons à Dieu ! C'est à cela que vous devez penser quand vous faites vos prières. C'est cela dont vous devez vous souvenir dans toutes les actions de votre vie.

Je n'ai pas encore tout dit. *Où est Dieu ? — Dieu est partout*, quoiqu'invisible. Cela ne veut pas dire, en effet, vous le comprenez bien, qu'il est présent en tout lieu à la manière dont nous le sommes dans cette salle ou dans cette chapelle. Dieu n'a pas un corps immense qui soit partout à la fois, puisqu'il n'a pas de corps du tout, et qu'il est une pure intelligence, un pur esprit. Mais ce pur esprit remplit le monde de son activité : c'est elle qui crée la vie de tous les êtres et qui la soutient ; c'est par le concours de cette divine activité que la plante naît et grandit, que l'oiseau vole dans l'air et que le poisson nage dans les eaux ; c'est grâce à ce concours que l'homme agit. Sans cette présence et ce concours de Dieu, je ne pourrais

même pas lever le bras, et si, à ce moment, Dieu me retirait son assistance, ce bras retomberait paralysé. Or, songez que cette activité divine s'exerce en même temps dans le monde entier, sur le nombre indescriptible d'êtres de toute sorte qui peuplent la terre et les mers, sur les astres innombrables du firmament ; et voyez si l'on a raison de dire que *Dieu est partout*.

Il y a encore une autre raison de dire que *Dieu est présent partout* : c'est que *Dieu voit tout*. Encore une fois, cela ne veut pas dire que Dieu voit tout, comme nous voyons par les yeux de notre corps. Cela veut dire quelque chose de beaucoup plus parfait, à savoir que Dieu connaît tout. L'intelligence divine ne sait pas seulement tout ce qui se passe extérieurement dans le monde, les actions que d'autres pourraient voir eux aussi s'ils étaient présents, par exemple, ce que vous faites à la maison, à l'école, à l'église ou dans la rue. Elle ne connaît même pas seulement les actions que nous cachons aux yeux de tout le monde, elle voit jusque dans le cœur de l'homme, elle lit dans sa pensée même, et il n'y a pas un de ses désirs les plus secrets qui ne soit connu d'elle.

Dieu est présent partout, Dieu voit tout. Oh ! mes enfants, comme cela doit nous faire réfléchir ! Comme cela doit nous inspirer un saint respect, une sainte crainte, en sa présence ! Dieu est là ; Dieu me voit, il connaît tout ce que je fais, tout ce que je pense ; rien n'échappe à son regard, c'est-à-dire à sa connaissance. Ecoutez et appliquez-vous à vous-mêmes ce que disait autrefois le saint roi David,

dans un psaume comme ceux qu'on chante aux vêpres, le dimanche. « Seigneur, vous avez sondé mon âme et vous me connaissez... Vous avez discerné de loin mes pensées et toutes mes démarches. Avant qu'une parole soit sur mes lèvres, vous la savez... Où pourrais-je aller pour me dérober à votre esprit ? Où m'enfuirais-je de devant votre face ? Si je monte au ciel, vous y êtes ; si je me plonge dans les entrailles de la terre, je vous y trouve présent. Si je prenais des ailes, dès l'aurore, pour me réfugier aux extrémités de la mer, c'est votre main qui m'y conduirait et qui soutiendrait mon vol. Je me suis dit : peut-être les ténèbres me couvriront ; mais, par l'effet de votre présence, la nuit fait briller la lumière sur mes plaisirs. »

Sainte et redoutable, mes enfants, cette pensée que Dieu est présent partout, qu'il sait tout, qu'il voit tout.

Enfin cette activité infinie, exercée par un esprit infiniment sage, infiniment prévoyant, infiniment juste et bon, vous explique ce qu'on appelle la *Providence* de Dieu. Le mot *Providence* signifie pourvoir à quelque besoin, c'est-à-dire prévoir ce qui pourra le satisfaire et procurer ce qu'il faut pour cela. On dit de certaines personnes charitables, toujours appliquées à deviner ce qui manque aux malheureux et à le leur fournir, qu'elles sont la *Providence* des pauvres. Dieu est la *Providence* universelle. Il a prévu tous nos besoins et il y pourvoit. Pourquoi le blé pousse-t-il dans les champs ? Parce que Dieu savait que le pain serait nécessaire à la nourriture de notre corps. Pourquoi le raisin

pend-il au cep de la vigne? Parce que Dieu savait que son jus fortifiant ranimerait la vigueur de nos membres. Pourquoi le jour éclaire-t-il? Parce que nous avons besoin de lumière pour travailler. Pourquoi l'univers étale-t-il sous nos yeux tant de magnifiques beautés, sur la terre et dans le firmament? Parce que la vue de ces merveilles devait nous porter à admirer la puissance, la sagesse, la bonté de Dieu, leurs ressources infinies, et ainsi nous faire reconnaître son existence, nous exciter à louer ses divines perfections, à l'adorer et à le servir fidèlement, ce qui est la fin pour laquelle il nous a donné la vie.

La Providence de Dieu n'a pas seulement pourvu aux besoins *universels* de l'humanité, elle s'étend sur chacun de nous *en particulier*. C'est elle qui dirige invisiblement tout ce qui arrive dans la vie, qui veille à nos nécessités en conduisant toutes choses, non pas seulement pour notre satisfaction ici-bas, mais, avant tout, de manière à nous offrir de bons moyens de gagner le ciel. Un jour, Notre-Seigneur Jésus-Christ prêchant au peuple disait à ses auditeurs : « Ne soyez donc pas si préoccupés de ce que vous mangerez et de ce que vous boirez », c'est-à-dire ne mettez pas toute votre pensée et toute votre sollicitude dans les choses matérielles, dans les satisfactions du corps ; occupez-vous avant tout de bien servir Dieu, sa *Providence* s'occupera du reste. « Votre Père du Ciel connaît tous vos besoins ».

Le chrétien, mes enfants, doit avoir une grande confiance dans la Providence divine. Elle s'est mani-

festée souvent d'une manière imprévue, et même miraculeuse, en faveur de ceux qui se reposent sur elle avec foi, sans négliger ce que la loi du travail commande, car, comme dit le proverbe, aide-toi, et le ciel t'aidera. Le chrétien sait d'ailleurs que si Dieu permet les épreuves et le laisse sous le coup du besoin, c'est pour détacher son cœur de la terre, pour l'attirer davantage à lui et pour lui réserver un plus grand bonheur dans le ciel, s'il reste persuadé que sa Providence agit toujours pour notre plus grand bien.

Voilà pourquoi l'on voit des pauvres qui supportent leur misère sans se plaindre et qui ne cessent pas d'avoir le cœur content. Ils ont foi dans la Providence. Voilà pourquoi le saint homme Job, tombé tout d'un coup de tous les biens et de tous les bonheurs de la terre dans l'état le plus misérable, disait : « Dieu me les avait donnés, Dieu me les a ôtés ; que son saint nom, que sa sainte volonté soient bénis ! » — Heureux ceux qui ont foi dans la *Providence*.

Du mystère de la Sainte Trinité.

Mes enfants,

Si je vous demandais : y a-t-il plusieurs Dieux ? vous me répondriez tous sans hésiter : non, *il n'y a qu'un seul Dieu*. Pourquoi ? Hé ! parce qu'il ne peut y en avoir plusieurs. Quand on emploie dans son sens strict cette expression : *tout le monde*, est-ce qu'il reste quelqu'un en dehors de tout le monde ? Est-ce qu'on peut ajouter quelque chose à ce qui est *tout* ? Voilà pourquoi il n'y a qu'un seul Dieu. Dieu est infini ; toutes ses perfections sont infinies, sa puissance est infinie, sa sagesse est infinie, sa bonté est infinie, et ainsi du reste ; il ne peut pas y avoir plusieurs infinis, comme il ne peut pas y avoir plusieurs tous du même genre. S'il y avait plusieurs Dieux, ou bien ils seraient égaux, et alors ils seraient tous infinis, ce qui est absurde, ou bien ils ne seraient pas égaux, et tous ceux qui ne seraient pas égaux à celui qui est infini ne seraient pas vraiment Dieux. *Il n'y a donc qu'un seul Dieu*.

Tout ce que nous savons jusqu'ici de Dieu : Dieu existe, Dieu est éternel, Dieu est infiniment parfait, il n'y a qu'un seul Dieu ; ce sont des choses que notre raison nous découvre, sans parler de la connaissance que Dieu lui-même nous en a donnée par des manifestations directes de son existence et de

ses perfections. Mais nous savons encore bien d'autres choses.

Ici, mes enfants, nous entrons dans la région des *mystères*. Vous vous rappelez ce que c'est qu'un mystère de la foi : c'est un fait ou une vérité qui dépasse l'intelligence humaine, qu'aucun homme n'est capable de comprendre, et que, cependant, nous croyons fermement, parce qu'ils nous sont révélés par Dieu qui ne peut pas se tromper. Vous vous rappelez aussi que, s'il y a dans la vie de la terre beaucoup de choses qui restent pour tous les hommes des mystères, en ce sens que les plus savants sont aussi incapables que les plus ignorants de les comprendre et de les expliquer, il est tout naturel que, dans la vie de Dieu, il y ait aussi des mystères. Et cela est d'autant plus naturel que la vie humaine et toutes ses connaissances, comparées à la vie et à la science de Dieu, sont infiniment moins que la vie et les connaissances d'une mouche comparées à celles de l'homme.

Eh bien, mes enfants, la vie intérieure de Dieu renferme un premier mystère, le plus grand de tous, qui est *le mystère de la Sainte Trinité*. Et qu'est-ce que le mystère de la Sainte Trinité ? C'est *le mystère d'un seul Dieu en trois personnes*. Tout à l'heure nous disions : il n'y a qu'un seul Dieu, et maintenant nous ajoutons : mais en Dieu il y a trois Personnes, et *ces trois Personnes ne font qu'un seul Dieu*. Voilà bien un mystère, une chose que nous ne pouvons pas comprendre : comment ces trois Personnes ne font-elles qu'un seul Dieu ? Et cependant nous croyons cette vérité, nous croyons le

mystère de la Sainte-Trinité, parce que Dieu lui-même nous l'a révélé. Comment l'a-t-il fait? Je vous le dirai dans un instant, mais, d'abord, il faut que je vous explique ce qu'on entend par ce mystère. Je ne vous expliquerai pas le mystère lui-même, puisque personne ne peut le comprendre, mais il faut bien savoir ce qu'il signifie. Il faut savoir ce que Dieu nous commande de croire.

Le mystère de la Sainte Trinité nous enseigne qu'il y a en Dieu trois Personnes *distinctes*, qui sont *le Père, le Fils et le Saint-Esprit*. Ce sont ces trois Personnes divines que nous honorons et que nous invoquons en faisant le signe de la croix. Ces trois Personnes sont *distinctes*, car le Fils n'est pas le Père, le Saint-Esprit n'est ni le Père ni le Fils. Chacun d'eux est lui-même, sans se confondre avec les autres, et chacun des trois est Dieu. Ils ne font qu'un seul Dieu.

Les trois Personnes distinctes de la Sainte-Trinité sont *égales entre elles* en toutes choses. Le Fils n'est pas moins ancien que le Père, il est éternel comme lui, il n'est pas moins puissant que lui.

Il en est de même du Saint-Esprit par rapport au Père et au Fils.

Ces trois Personnes sont infiniment parfaites également, parce qu'elles subsistent *dans une même nature*. On appelle *nature* ce qui fait qu'un être est ce qu'il est. On dit la nature des plantes, la nature des animaux, la nature de l'homme, pour exprimer ce qui fait que l'animal n'est pas une plante, ni l'homme un animal. Tous les êtres d'une même espèce ont *la même nature* en ce sens qu'ils ont tous

une nature *semblable*. Mais, dans les trois Personnes divines, il n'y a pas seulement *ressemblance* de nature, elles possèdent toutes trois *une même* nature. Si, par impossible, trois hommes distincts avaient *la même* âme, l'intelligence et la volonté seraient les mêmes dans tous les trois sans différence aucune, puisqu'ils auraient la même âme, quoique leurs personnalités soient distinctes. Dans les trois Personnes divines, la nature est comme une même âme en trois personnes distinctes. Les trois Personnes de la Sainte Trinité sont égales entre elles parce qu'elles ont toutes les trois *une même nature*, et, par conséquent, les mêmes perfections infinies qui constituent la divinité, qui font que Dieu est Dieu. C'est pourquoi ces trois Personnes sont à la fois *distinctes* et *égales entre elles*. Ce qu'il faut retenir, c'est donc que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont *un* comme nature, et *trois* comme Personnes.

Assurément, cela est un *mystère*, car nous ne pouvons pas comprendre comment se forme et comment existe cette trinité dans l'unité, comment le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont qu'un comme nature et sont trois comme personnes.

Remarquez cependant, mes enfants, qu'il n'y a pas de contradiction dans l'objet de notre foi, et que, si le mystère dépasse notre intelligence, notre raison, il n'exprime rien qu'elle puisse se refuser à admettre comme impossible. C'est que la foi n'affirme pas l'unité et la trinité en Dieu *sous le même rapport*. Vous allez vite comprendre. Si je disais : trois poires ne font qu'une poire, ce serait une

absurdité, parce que trois et un appliqués au même objet sous le même rapport se contredisent. Mais si je dis : ces trois poires sont le même *fruit*, vous n'avez plus rien à objecter, parce que trois et un ne se prennent pas ici sous le même rapport : trois poires désignent trois objets distincts, et un même fruit s'applique à la nature qui leur est commune. Les trois *Personnes* divines sont comme trois fruits d'une *nature* unique, mais, en prenant cette expression *la même nature* dans le sens rigoureux où nous supposions tout à l'heure la même âme dans trois hommes, la même âme les animant tous trois. La *nature* divine, qui est *unique*, anime les trois *Personnes* de la Sainte Trinité. La foi ne nous dit pas de croire que trois *Personnes* sont une seule *Personne*, ce qui serait absurde ; elle dit le contraire, mais elle nous enseigne que ces trois *Personnes* sont *un* comme *nature*. Comment cela est-il ? Encore une fois, c'est là qu'est le mystère, la vérité que nous ne sommes pas capables de comprendre ; mais ce mystère n'a rien de contraire à la raison.

Or, mes enfants, ce mystère d'un *seul Dieu en trois personnes*, le mystère de la *Sainte Trinité* (le Père, le Fils et le Saint-Esprit) est, comme je vous l'ai dit, le premier de tous les mystères, et il est impossible de sauver son âme, d'aller au ciel, si on ne le croit pas de tout son cœur. Quand vous avez été portés au baptême, comme vous n'aviez pas encore l'usage de la raison, vos parrain et marraine ont répondu pour vous, parce qu'ils acceptaient d'aider vos parents à vous faire élever dans la foi chrétienne. Avant de vous admettre au nom-

bre des enfants de Dieu et de l'Eglise, le prêtre vous a demandé en leur personne : croyez-vous en Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit ? Et c'est au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit que vous avez été baptisés. La foi à ce mystère a été le premier engagement de votre baptême.

La raison pour laquelle nous croyons à ce mystère est que Dieu nous l'a révélé en plusieurs circonstances, et principalement pendant la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la terre. Durant le temps qu'il y resta, ce fut tantôt le Père qui se révéla lui-même et qui reconnut Notre-Seigneur pour son Fils ; tantôt le Saint-Esprit qui se manifesta à son tour et fit reconnaître la divinité du Fils de Dieu fait homme en même temps que la sienne propre ; tantôt le Fils lui-même qui rendit témoignage à son Père et fit connaître le Saint-Esprit. Vous verrez tout cela dans les évangiles qui racontent la vie de Notre-Seigneur. Enfin, quand il fut au moment de remonter au ciel et qu'il réunit tous ses apôtres une dernière fois, en leur disant : *allez et enseignez toutes les nations*, il ajouta de la manière la plus claire, pour marquer le fondement de la foi et la condition la plus indispensable du salut : *Allez... baptisant les hommes au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.*

O Très Sainte Trinité, Dieu unique en trois Personnes, Père, Fils et Saint-Esprit, je crois fermement ce mystère que vous nous cachez ici-bas, mais dont vous nous donnerez le secret dans le ciel. J'adore votre Majesté infinie, je la bénis de ses

bienfaits, j'invoque son assistance, je déplore mes offenses envers elle, je me confie à sa bonté. Mon Dieu, mon Dieu, vous êtes mon Père, je suis votre enfant, je me jette dans vos bras, que mon cœur soit toujours tout à vous.

De Dieu créateur.

Mes enfants,

Nous n'avons pas encore vu tout ce que renferme le premier article du Symbole des Apôtres. Il dit : Je crois en Dieu le Père tout-puissant, *créateur du ciel et de la terre*. Que signifient ces derniers mots ?

En disant *du ciel et de la terre*, on veut désigner tout ce qui existe en dehors de Dieu. En dehors de Dieu, il y a d'abord, sous nos yeux, *la terre* qui nous porte, avec tout ce qu'elle renferme : les hommes, les animaux, les plantes, la mer qui contient aussi des milliards et des milliards d'êtres, en un mot, tout ce qui existe en ce monde, et chacun des êtres qui le composent. En dehors de Dieu il y a aussi tout ce qui existe dans le *ciel* que nous appelons le *firmament* : le soleil, la lune et les étoiles innombrables qui sont autant de *mondes* différents du nôtre. Mais le mot *ciel* ne se prend pas seulement dans ce sens matériel d'objets visibles. Le mot *ciel* désigne encore un monde invisible, peuplé, comme je vous le dirai tout à l'heure, d'êtres bien supérieurs à l'homme quoiqu'infiniment inférieurs à Dieu, et qu'on appelle les *anges*. Ce monde invisible est également compris dans ce qui existe en dehors de Dieu, dans ce qu'on appelle *le ciel et la terre*; et nous disons que tous les êtres

ainsi désignés sont des *créatures* de Dieu, parce que Dieu en est le *créateur*, comme on appelle horloger l'auteur d'une horloge.

Dites-moi, mes enfants, est-ce que vous avez vu quelquefois un homme faire quelque chose avec rien du tout, mais rien du tout : un maçon bâtir une maison sans moëllons, ni pierres, ni mortier, ni ciment, ni fer, ni bois, ni quoi que ce soit? Vous trouvez que j'ai l'air de me moquer de vous en vous demandant cela. Non, c'est pour vous faire remarquer que l'homme ne fabrique rien, ni le forgeron un fer à cheval, ni le menuisier un bâton de chaise, qui sont cependant bien peu de chose, sans employer une matière qu'ils n'ont pas faite et sans laquelle ils ne feraient rien. L'homme ne peut rien *créer*, car créer, au vrai sens du mot, c'est faire qu'une chose qui n'existait pas devienne existante. L'homme emploie, utilise ce qui existait déjà, il en compose même des choses très belles, comme de riches vêtements, des statues admirables, des monuments magnifiques; il déploie dans ces œuvres un talent qui lui est personnel, parfois du génie, mais il n'est l'auteur de son œuvre que pour cette part. Et quand on dit, en ce cas, pour rendre hommage à son mérite, qu'il a *créé* une œuvre splendide, comme on dit d'un grand savant qu'il a créé la télégraphie sans fil, ce n'est là qu'une de ces manières exagérées de parler dont on se sert fréquemment, par exemple, quand on dit qu'une personne *adore* la musique, parce qu'elle a pour elle un goût passionné. Au sens propre du mot, *adorer*, c'est rendre un hommage suprême qui

n'est dû qu'à Dieu; et *créer*, c'est faire exister ce qui n'existait pas. Le pouvoir de créer, comme le mérite d'être adoré, n'appartient qu'à Dieu.

L'homme n'a fait ni la terre, ni les plantes, ni les animaux, ni les astres du ciel. On exprime que c'est Dieu qui les a créés en disant qu'il les a *tirés du néant*. Cela ne veut pas dire que Dieu les a *tirés* du néant comme le voyageur *tire* un bâton d'une branche d'arbre, c'est-à-dire en se servant d'une chose pour en faire une autre. Le *néant* n'est pas une matière que Dieu aurait employée; il signifie au contraire le *rien*, ce qui n'existe pas. Un sous-officier, dans son rapport sur l'état de sa compagnie, écrira, comme réponse en face de cette question : Combien d'hommes malades? — *Néant*, pour indiquer qu'il n'en existe pas. On dit que le monde, que tous les genres de *créatures*, ont été *tirés par Dieu du néant*, pour signifier que, par un simple acte de sa volonté toute-puissante, il les a fait exister alors qu'elles n'existaient pas auparavant; et c'est pourquoi on l'appelle *le créateur du ciel et de la terre*.

Si Dieu n'avait pas créé le monde en le tirant ou en le faisant sortir du néant, le monde n'aurait jamais pu exister. Un jour, devant une petite fille du catéchisme, un impie niait cette vérité de *Dieu créateur du monde*, que la raison elle-même suffit à démontrer. Cette petite fille sortit un instant et rentra portant un œuf dans sa main. — Monsieur, demanda-t-elle, qui a fait cette œuf? — Quelle question? C'est une poule. — Mais d'où est sortie cette poule? — D'un autre œuf. — Et cet autre œuf?

— D'une autre poule. — Et le premier œuf? De la première poule. — Mais cette première poule?...

En effet, mes enfants, il n'y a pas d'effet sans cause, pas de jour sans lumière, pas de fumée sans feu, pas de mouvement sans point de départ. Si interminable qu'on suppose la chaîne des êtres se produisant les uns les autres, elle a un premier bout. Qu'y avait-il à ce bout? S'il y avait quelque chose, alors il faut remonter encore plus haut, mais on trouvera ce bout, car, pour reprendre notre exemple, si le premier œuf est sorti de la première poule; la première poule n'est pas sortie du premier œuf : on n'est pas effet et cause à la fois sous le même rapport. De deux choses l'une : ou bien le monde a toujours existé, en ce cas il est éternel, car ce qui n'a pas de commencement n'a pas non plus de fin, et il est le même être que Dieu ce qui est une absurdité impie et monstrueuse; ou bien il a commencé d'exister alors qu'il n'existait pas auparavant et qu'il était dans le néant; en ce cas il n'en pouvait être tiré que par un être éternel et infini, par la toute-puissance divine, seule capable de faire que ce qui n'existait pas commençât d'exister.

Ce que la raison nous dit ainsi clairement, la foi en la parole révélée par Dieu nous le confirme. La Sainte Écriture, la Bible, qui est le recueil des manifestations directes de sa divinité, est pleine de cette vérité; et le premier mot par lequel elle commence est celui-ci : « *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre.* » Voilà pourquoi le Symbole des Apôtres s'ouvre par cette profession de

foi : « Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre. »

Et savez-vous *pourquoi Dieu a créé le monde ?* Pour le service de l'homme, afin que le monde fut pour lui une habitation magnifique, ornée de tout ce qui peut être utile et agréable. Dieu n'a rien voulu ménager, non seulement pour que l'homme eut ainsi à sa disposition tout ce qui pouvait alimenter et charmer sa vie, mais aussi afin que la vue d'une œuvre aussi divine lui en fît reconnaître l'auteur, et qu'en faisant un bon usage de toutes ces créatures il méritât d'entrer un jour dans le Paradis du ciel, où le Créateur lui découvrira des merveilles encore bien plus grandes.

De la création des Anges.

Mes enfants, .

Nous avons maintenant à parler des principales créatures de Dieu, des plus parfaites, qui sont les *anges* et les *hommes*. Et d'abord des *anges*. Vous verrez tout à l'heure qu'il y a de *bons* et de *mauvais* anges, mais commençons par voir ce qu'ils sont tous.

Quand on monte les degrés qui conduisent jusqu'au haut d'un monument très élevé, comme la tour Eiffel ou certains grands clochers, plus on monte, plus le regard découvre des horizons étendus qu'on ne soupçonnait pas d'en bas, plus on se rapproche du ciel quoiqu'on en reste encore bien loin. Le monde créé est comme un de ces monuments, mais avec des proportions gigantesques. Il est comme une immense échelle, dont chaque degré fait franchir un espace considérable, agrandit l'horizon et rapproche de Dieu.

Tout en bas, il y a les êtres inanimés, qui ne sont pas *vivants* : le sol de la terre, les pierres, les sables, ce qu'on appelle le règne *minéral*. A un étage au dessus, il y a les plantes de toute espèce, depuis le brin d'herbe jusqu'au grand chêne, qui sont vivantes, parce qu'elles croissent et se développent d'elles-mêmes. C'est le règne *végétal*, bien supérieur au règne minéral, parce qu'il ne possède pas seulement

l'existence, mais encore la vie. Vous savez que Dieu est le principe de toute existence et de toute vie. Les créatures sont plus ou moins parfaites, plus ou moins rapprochées de lui, selon qu'elles lui ressemblent. Le règne minéral a cette première ressemblance avec lui, la plus lointaine, que Dieu lui a donné l'existence, l'être. Le règne végétal en ajoute à celle-là une autre déjà plus marquée ; il est vivant. Le règne *animal* fait franchir à la créature un pas encore bien plus considérable. La plante *vit* mais elle ne *connaît* rien du tout, elle ne sait même pas qu'elle vit. Le règne animal, lui, est doué de la propriété de connaître, et, certes, c'est là un degré beaucoup plus considérable que les précédents, puisque connaître fait la vie même de Dieu.

Mais, dans la manière même de connaître, il y a des différences incalculables.

Le règne animal comprend les bêtes et les hommes. Les bêtes connaissent quelque chose ; elles connaissent ce qui leur est bon et ce qui leur est mauvais ; elles connaissent leurs ennemis et elles connaissent leur maître. Elles sont douées d'organes pour voir, pour marcher, pour fuir ou pour attaquer comme nous. La différence est que les bêtes sont privées d'intelligence, de raison, et qu'elles se conduisent seulement par l'*instinct*, c'est-à-dire par un sentiment intime dont elles n'ont pas conscience. L'oiseau construit son nid, l'abeille sa ruche, non pas parce qu'ils savent à *quelle fin*, mais parce que l'instinct invariable de leur nature les y pousse. Avec l'homme, la créature prend un nouvel élan vers Dieu, comme si elle avait cette fois des ailes.

L'homme est intelligent, c'est un être raisonnable, il a une conscience, une volonté libre. Intelligent et libre, comme il se rapproche davantage de Dieu ! Il est capable de le connaître, ce qui manquait à tous les degrés inférieurs des créatures ; il est capable d'honorer Dieu, de rendre hommage à son infinie grandeur et bonté ; il est en rapports directs avec lui par la religion ; entre eux c'est un échange constant de bienfaits et de reconnaissance ; enfin l'homme est destiné par Dieu à partager son bonheur éternel.

Que de degrés la créature a franchis ! Il semblerait même que Dieu, en faisant l'homme, ait épuisé les moyens de la faire monter vers lui. Eh bien, non. Au dessus des hommes, il y a *les anges*.

L'homme est tout ensemble *corps* et *esprit*. Son esprit, c'est-à-dire l'intelligence, le met au dessus de toutes les créatures inférieures, mais par son corps matériel il se rattache à elles. Chez lui, l'esprit a même besoin du corps pour s'exercer, comme vous l'avez vu ; et le corps, avec ses nécessités, ses exigences, ses caprices, est souvent un poids qui ralentit l'élan de l'esprit vers Dieu. Dieu, lui, n'a rien de matériel, *Dieu est un pur esprit*. La Toute-Puissance divine va cette fois faire accomplir à la créature un bond énorme. Elle crée les anges.

Les anges sont aussi de *purs esprits*. Ils n'ont pas de corps comme nous, et par conséquent ils sont invisibles. Leur intelligence, dégagée des conditions matérielles, est beaucoup plus prompte et plus vaste que celle de l'homme, leur volonté est beaucoup plus forte. Ils sont donc aussi beaucoup

plus rapprochés de Dieu, beaucoup plus capables de l'honorer dignement, de le servir plus honorablement et de lui offrir un amour plus pur.

Cela n'empêche pas que les anges, tout en étant de *purs esprits*, sont des *créatures* comme nous, car ils n'existent, comme nous et comme tous les autres êtres de l'univers, que parce que Dieu les a fait sortir du néant, les a créés. Leur intelligence, si supérieure qu'elle soit à la nôtre, a comme elle ses limites ; elle est *finie*, c'est-à-dire que ses connaissances ont des bornes ; Dieu seul est *l'intelligence infinie*. Les anges sont placés au sommet de l'échelle, de la tour ou du clocher, mais de ce sommet de la tour on est encore bien loin, bien loin du ciel où brillent les étoiles ; et cette distance prodigieuse n'est cependant rien en comparaison de celle qui sépare les créatures les plus parfaites de Dieu leur créateur.

Puisque nous parlons d'abord des anges, vous me demanderez d'abord sans doute *pourquoi Dieu les a créés*. Je vous répondrai : voyez ce dont ils sont capables, car les qualités dont Dieu a doué une créature sont un indice de ce qu'il attend d'elle, et il proportionne ces qualités à son attente, comme votre maman fait vos vêtements à la mesure de votre taille. Or, ce que Dieu attend de toutes les créatures, la fin pour laquelle il les a faites, c'est que, chacune à leur manière, elles servent à sa gloire.

Les unes y servent directement, les autres indirectement, mais toutes y concourent. Les êtres privés de raison ne peuvent rien directement, mais,

comme nous l'avons vu, tout ce que le monde renferme nous sert pour connaître l'existence de Dieu, admirer ses perfections, l'adorer, lui rendre gloire ; et ainsi, la création, même inanimée, y est employée comme dans un concert donné pour fêter un grand personnage, le violon, la flûte et les autres instruments, ignorant ce qu'ils sont et ce qu'ils font, contribuent, entre les mains de l'homme, à produire la musique qui doit charmer l'oreille de ce personnage. La multitude innombrable des créatures inférieures, ce sont autant d'instruments dont l'homme, s'il sait en faire bon usage, compose la musique des louanges divines, si agréable à Dieu.

Ecoutez bien ce que je vais vous dire. Quand nous regardons un beau coucher de soleil et que nous voyons les nuages derrière lesquels il va se cacher resplendissants de sa lumière, tout brillants de ses feux comme des masses d'or éclatantes, cela nous fait admirer cet astre, n'est-il pas vrai ? et nous écrire : que le soleil est beau ! que sa lumière est merveilleuse et puissante ! Cependant cette admiration n'ajoute rien à sa splendeur ; avec ou sans nos louanges cette splendeur est ce qu'elle est, elle ne varie pas pour cela ; mais notre admiration est un hommage à la gloire du roi des astres. Eh bien, de même, l'admiration, l'adoration des créatures n'ajoutent rien à la splendeur divine, à la gloire intérieure de Dieu qui est le soleil de toute beauté et de toute perfection, qui est la perfection *infinie*, mais elles lui rendent hommage, et quand nous disons : que Dieu est grand ! qu'il est bon ! qu'il est parfait ! nous contribuons à sa gloire extérieure.

Et c'est la fin pour laquelle Dieu a créé le monde : afin qu'il lui rende cette gloire.

Vous vous dites peut-être, mes enfants, que c'est là une fin bien personnelle, et vous seriez même tentés de l'appeler, si vous l'osiez, égoïste. C'est tout le contraire. C'est le contraire de la nature de Dieu, qui est infiniment bienfaisant, et c'est le contraire de ce qu'il a fait. Ce n'est pas en vain que Dieu est infiniment sage. Sa divine sagesse et sa divine bienfaisance ont lié entre elles, de manière à ce qu'elles ne puissent pas être séparées l'une de l'autre, ces deux choses, sa gloire et notre bonheur.

Sa gloire, non pas sa splendeur intime, mais cette gloire extérieure dont il était question quand nous parlions de l'effet produit sur nous par l'éclat que le soleil répand sur les nuages, cette gloire, c'est que nous admirions et bénissions sa puissance et sa bonté, c'est l'hommage extérieur rendu par les créatures aux bienfaits par lesquels il se fait connaître. C'est ainsi que, dans le *Gloria in excelsis*, pour célébrer le plus grand de tous ces bienfaits, qui est d'avoir envoyé son Fils sur la terre pour nous sauver, nous chantons : nous vous rendons grâce *pour votre grande gloire*. Quelle est cette gloire ? C'est la manifestation de son incompréhensible amour pour les hommes et l'hommage que nous lui rendons. Mais, en reconnaissant cette infinie bonté, en réglant sa vie sur cette connaissance, l'homme est attiré par Dieu jusqu'à lui, et ces hommages à cette infinie bonté lui font obtenir son entrée au ciel. Voilà comment notre

propre bonheur est lié à la gloire de Dieu, c'est-à-dire à la manifestation de sa toute puissance et de ses bienfaits reconnue par ses créatures.

Revenons aux anges. Ils ont donc été créés eux aussi pour le service et la gloire de Dieu. Plus parfaits que nous, ils sont aussi plus capables de lui rendre gloire. Leur destinée était d'admirer de plus près que nous les perfections divines, de les mieux célébrer et d'offrir à Dieu un amour plus ardent.

Les anges sont peut-être aussi nombreux ou plus nombreux que tous les hommes qui ont vécu sur la terre. De même que les hommes sont inégaux en capacité d'intelligence et en force de volonté, une inégalité de ce genre se retrouve parmi les anges. Elle les partage en neuf classes ou *neuf chœurs des anges*. Ce sont autant de degrés nouveaux par lesquels se continue et s'allonge l'échelle qui rapproche les créatures de leur Créateur. On donne à ces diverses classes ou catégories le nom de *chœurs*, pour indiquer que chacune comprend un nombre déterminé d'anges et forme une catégorie particulière.

Les anges n'étaient pas seulement destinés à voir et à glorifier Dieu de plus près. Dieu les a aussi créés pour en faire ses messagers auprès des hommes ; et c'est même là le sens propre du mot *ange* qui signifie *envoyé, annonciateur*. Un souverain ne parle pas toujours directement à son peuple, il lui envoie ses ministres, ses représentants. Ainsi agit le bon Dieu. Ce fut un ange qui apparut à Adam et Eve pour leur interdire l'entrée du

paradis terrestre après leur désobéissance; ce fut un ange qui apparut à Abraham quand il était sur le point d'immoler son fils Isaac; ce fut un ange, l'ange Raphaël, qui servit de compagnon de voyage au jeune Tobie. Il y a bien d'autres apparitions des anges dans l'histoire sainte. La plus célèbre est celle de l'ange Gabriel à la Sainte Vierge Marie, quand il vint lui annoncer qu'elle serait Mère de Dieu.

Telle était donc la destinée des anges. Dieu les avait créés dans un état de sainteté, c'est-à-dire purs de toute tache, doués par lui d'un tel secours, de telles grâces, qu'il leur était facile de bien remplir cette destinée si haute. Mais cela devait dépendre de l'usage qu'ils feraient de leur *liberté*. Dieu veut que toutes ses créatures raisonnables méritent leur bonheur, afin qu'elles en jouissent mieux. N'êtes-vous pas plus contents de recevoir un beau livre parce que vous l'avez mérité par votre application, que si vous le trouviez dans la rue? L'ouvrier ou le laboureur qui est parvenu à gagner une modeste aisance par vingt-cinq années de bon travail n'en est-il pas justement plus fier que celui auquel elle arrive par héritage?

Or, les anges ne firent pas tous un bon usage de leur liberté quand elle fut mise à l'épreuve. Ils avaient à reconnaître librement que, malgré leurs perfections, ils étaient infiniment moins devant Dieu qu'une puce devant un éléphant, si l'on peut se permettre de telles comparaisons, d'ailleurs si insuffisantes; ils avaient à le reconnaître pour leur Créateur, à consacrer librement à sa gloire leur

intelligence et leur volonté. C'est ce qu'un grand nombre eurent la sagesse et l'humilité de faire. Ce sont les *bons anges*, qui, depuis ce moment, jouissent de tout le bonheur que Dieu leur avait préparé, en récompense de cet hommage rendu à sa gloire. Mais d'autres, en grand nombre aussi, agirent tout autrement. Inspirés par le plus beau de tous les anges, nommé *Lucifer*, dont le nom exprime son extrême beauté (car il signifie : qui porte la lumière), refusèrent leurs hommages à Dieu, et, pleins d'orgueil, de complaisance en eux-mêmes, comme s'ils ne tenaient pas tout de sa bonté, se mirent en révolte contre lui.

Il y eut alors une grande lutte entre les esprits célestes, de même que, dans un pays travaillé par la révolution, les bons citoyens et les mauvais s'opposent de toutes leurs forces les uns aux autres. La victoire resta aux *bons anges*, secourus par la grâce de Dieu. Les *mauvais anges* furent chassés par lui du ciel et, en punition de leur révolte, d'autant plus folle, plus criminelle, plus monstrueuse, qu'ils connaissaient mieux les perfections infiniment adorables de Dieu, ils furent précipités dans ce lieu de tourments qui est l'enfer, et dont ils ne sortiront jamais. Les *mauvais anges* sont devenus *les démons* ou *les diables*. Lucifer, qui est resté leur chef, s'appelle aussi *Satan*, et quand on dit *le diable*, c'est lui qu'on veut désigner, comme s'il avait à lui seul la méchanceté de tous les autres.

Toutes les œuvres du bon Dieu se rattachent les unes aux autres. Il y a des rapports continuels

entre les anges et nous. Dieu leur a confié la mission de veiller sur les hommes et de les protéger. Il en a même chargé un spécialement de ce rôle bienfaisant auprès de chacun de nous. Chacun de nous a un ange qui prie pour lui, qui lui donne de bonnes inspirations, qui réveille sa conscience quand il a envie de faire le mal, qui le protège dans les dangers. On l'appelle *l'ange gardien*. Notre ange gardien n'est pas visible, puisque c'est un pur esprit, mais il est présent à nos côtés par son action (1). Invoquez souvent son aide, mes enfants, vous en avez tant besoin ! Il faudrait répéter souvent, surtout dans les moments difficiles, ce que nous disons dans la prière du matin : « Ange de Dieu, à qui j'ai été confié par la bonté divine, éclairez-moi pendant cette journée, guidez-moi et priez pour moi. » Et puis, souvenez-vous bien qu'un chrétien doit avoir un grand *respect* pour la présence de son ange gardien et le respect de soi-même à cause d'elle ; une grande *dévotion* envers lui, à cause de sa protection céleste ; une vive *reconnaissance* pour ses bienfaits.

Mais, si les *bons anges* s'occupent ainsi des hommes et de leur salut, les *mauvais anges*, les *démons*, le font aussi, et dans un sens tout contraire, pour le porter à offenser Dieu, pour les empêcher d'aller au ciel et pour les faire tomber avec eux dans l'enfer.

Les démons agissent ainsi par haine à l'égard de Dieu et par jalousie envers les hommes. Ils sont

(1) Voir dans le Bréviaire l'office de sainte Cécile (29 novembre) et celui de sainte Françoise Romaine (9 mars).

devenus pour toujours les ennemis de Dieu. Incapables désormais de l'aimer, ce qui est leur plus grand tourment, ils ne savent plus que le maudire ; ils voudraient le détruire s'ils le pouvaient. D'autre part, ils sont furieux, ils enragent de ce que nous sommes appelés à jouir du bonheur qu'ils ont perdu. Et puis, ils détestent dans l'âme du chrétien la présence et l'image de Dieu qu'ils y retrouvent. Quand un peuple révolté ne peut envahir le palais du souverain et s'attaquer à sa personne, que fait-il ? Il s'en prend à ses images, à ses statues ; il les couvre de souillures, il les abat et les traîne dans la boue. On a vu aussi des hommes percer et déchirer le portrait de personnes qu'ils haïssaient, parce que la seule vue de ce portrait leur était odieuse. C'est ainsi que les démons agissent envers Dieu et envers nous. Priver Dieu de sa gloire en empêchant les hommes de reconnaître sa bienfaisance infinie et d'y répondre par leur fidélité ; perdre les hommes eux-mêmes en qui ils voient l'image de Dieu, et dont la destinée bienheureuse excite en eux une jalousie furieuse : voilà le but de tous leurs efforts.

La manière dont ils s'y prennent s'appelle *la tentation*, c'est-à-dire l'inspiration, le conseil qu'ils soufflent aux hommes de faire ce qui est mal, en cherchant à endormir leur conscience, à leur persuader qu'ils ont bien le droit de faire ce qu'ils veulent, que ce qu'ils leur conseillent n'est peut-être pas si mal, et mille autres raisons trompeuses : tentation de paresse, tentation de nuire aux autres, tentation de prendre ce qui leur appartient, tentation des plaisirs défendus. Il y a des tentations de

toutes sortes, si bien que ce mot a fini par s'employer pour exprimer quelquefois un simple désir, même quand il s'agit d'une chose qui n'est ni bien ni mal, comme quand on dit : je suis tenté d'aller me promener.

Les tentations du démon, qui nous assaillent sans cesse, sont donc un piège, un grand danger, d'autant qu'elles trouvent dans nos mauvais penchants un terrain tout préparé. Mais le chrétien n'est pas réduit à ses propres forces dans ce combat quotidien entre le démon et lui, dont dépend son salut éternel. Il a pour en sortir vainqueur deux armes puissantes : la *prière* et la *vigilance*. « Priez et veillez, disait Notre-Seigneur à ses apôtres, au Jardin des oliviers, de peur d'entrer en tentation. » La prière obtient le secours tout-puissant de Dieu, qui ne permet pas au démon de tenter au-dessus de ses forces l'âme fidèle à invoquer ce secours. En veillant sur moi-même, en évitant les choses extérieures qui portent à mal faire, comme les lectures, les regards et les spectacles déshonnêtes ou les mauvaises compagnies, on ferme la porte aux tentations, car c'est souvent de ces choses que le démon se sert pour les faire naître. Les hommes qui perdent leur âme pour y avoir cédé ne peuvent s'en prendre qu'à un mauvais usage de leur liberté, à leur négligence ou à leur mépris des moyens qui les auraient sauvés, comme le malade qui refuse les remèdes propres à le guérir meurt par sa faute.

De la création de l'homme.

Mes enfants,

Des anges, créatures les plus parfaites de Dieu, descendons à l'homme, qui vient immédiatement au-dessous. Qu'est-ce que l'homme? Comment Dieu l'a-t-il créé, et dans quel état? Quelle est son histoire?

Dieu ne créa d'abord qu'un seul homme, de qui devaient naître successivement tous les autres. Ce fut *Adam*, qu'on appelle à cause de cela *notre premier père*. En créant l'homme, Dieu le traita comme un prince. Pour recevoir un prince, on lui prépare une belle demeure, on la meuble avec richesse, on l'orne le mieux possible, on fait de grands jardins autour. C'est ainsi que le bon Dieu a agi pour l'homme. Avant de le créer, il avait fait sortir le monde du néant, il avait créé la terre, mis dans le ciel le soleil pour illuminer le jour, la lune pour éclairer la nuit; il avait fait naître les fleurs et les arbres qui devaient embellir la terre, puis il avait créé les animaux pour l'utilité et l'agrément du prince attendu. De plus, au milieu de cet immense domaine, il lui avait préparé une demeure spéciale, un séjour délicieux et ravissant, comme un jardin d'une beauté incomparable, où tout était fait pour le charmer et lui procurer la vie la plus heureuse. Ce séjour était si beau que, pour exprimer sa beauté

et le bonheur dont l'homme devait y jouir, on lui a donné un nom qui fait songer au bonheur céleste, au *paradis* des élus. On l'appelle le *paradis terrestre*.

C'est alors que Dieu créa le premier homme. Il le fit naître d'un peu de terre. Comment cela? Par un effet de sa volonté qui peut tout, ce peu de terre prit tout-à-coup la forme d'un *corps* humain, avec des yeux, des mains, des pieds et tous les membres dont nous sommes faits. Mais si Dieu n'avait pas fait davantage, ce corps n'eut été qu'un être inanimé. En même temps, il donna à ce corps une *âme*. L'âme de l'homme n'a pas été formée avec de la terre comme son corps, car l'âme est un être spirituel, un *esprit*. Dieu la fit sortir du néant par un acte de sa volonté, comme il en avait fait sortir le monde et les anges, c'est-à-dire que l'âme du premier homme commença d'exister simplement parce que Dieu le voulut. Il en est ainsi de l'âme de tous les hommes ; leur corps vient de leurs parents, mais leur âme est directement créée par Dieu lui-même quand ce corps commence d'exister. L'origine de notre âme est donc bien plus noble que celle de notre corps, et cette différence doit vous faire comprendre, mes enfants, combien, en nous, l'esprit, l'âme doit l'emporter sur le corps. Vous le verrez encore mieux tout à l'heure.

C'est donc ainsi que Dieu a créé *Adam*, le premier homme. Peu après il créa la première femme avec une côte d'Adam pendant son sommeil, et il voulut qu'elle s'appelât *Ève*. Ève devait être la première mère de tous les hommes, comme Adam, leur

premier père. En effet, ils eurent des enfants qui, eux-mêmes, devinrent parents d'autres enfants, et, en peu de temps, le nombre des hommes devint considérable, comme celui des membres d'une famille où le père et la mère voient leurs enfants se marier et leur donner des petits-enfants.

Je viens de vous parler de la différence entre le *corps* et l'*âme*. Elle est bien plus grande que je ne l'ai dit. Ce n'est pas seulement que le corps tire son origine d'un peu de boue, et que l'âme est sortie toute pure des mains de Dieu, c'est-à-dire qu'elle est créée comme les anges. Mais, de plus, le corps de l'homme est *mortel*, cela veut dire qu'il se dissout au bout d'un certain nombre d'années comme un tison éteint qui tombe en cendres (vous saurez dans un instant pourquoi cela lui arrive) (1), tandis que son âme est *immortelle* ; elle vivra toujours et ne mourra jamais.

Comprenez bien ce que c'est que l'*âme*. C'est cette partie de notre être qui fait que nous pensons, que nous sommes capables de raisonner et d'agir librement. Sans l'âme que Dieu nous a donnée, nous ne pourrions faire aucun de ces actes. L'âme n'est pas visible comme le corps, puisque c'est un *esprit*, mais précisément parce que c'est un esprit, elle occupe tout le corps, elle est présente dans toutes ses parties, un peu à la manière dont Dieu, pur esprit, est, lui, présent et agissant partout. Dans l'homme ce n'est pas le pied qui raisonne, ce n'est pas la main qui veut, ce n'est pas le cerveau

(1) Il ne se dissout que pour un temps, car Dieu le fera ressusciter à la fin du monde.

qui aime, ce n'est pas son dos qui jouit de la liberté : tout cela, ce sont des propriétés de l'âme.

Avoir, même dans un bas degré, l'être, l'existence, comme Dieu qui est l'existence infinie; une âme douée d'intelligence, capable d'aimer ce qui est beau et ce qui est bon, comme Dieu qui est l'intelligence, l'amour, la beauté et la bonté infinies, sont autant de traits communs entre nous et lui; et ces traits font dire que nous avons une ressemblance avec Dieu, ressemblance lointaine, bien plus lointaine que celle de l'enfant nouveau-né dans lequel on croit voir une ressemblance avec son père, mais enfin ressemblance réelle. C'est pourquoi on dit que l'homme a été créé à *l'image et à la ressemblance de Dieu*. Et c'est dans l'âme que cette ressemblance se trouve. Ce que je vous dis là, c'est Dieu lui-même qui nous l'a enseigné, révélé, comme le reste, même en dehors de ce que la simple raison est capable de voir par elle-même. La Sainte-Ecriture, la Bible rapporte, qu'au moment de créer Adam, Dieu dit : « *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.* »

Pourquoi Dieu nous a-t-il créés? Je n'ai plus à vous l'expliquer après ce que nous avons dit de la raison pour laquelle il a tiré du néant toutes les créatures, et même les anges. L'homme a été créé par Dieu pour le connaître, le servir, l'aimer, et, par ce moyen, gagner la vie éternelle. Voilà, mes enfants, le vrai, l'unique but de la vie humaine. Tout le reste est illusion. Les hommes qui s'attachent à poursuivre les biens de ce monde, la richesse, les plaisirs, les honneurs, comme s'ils

devaient y trouver de quoi satisfaire tous les désirs et les besoins de leur âme, ressemblent à ces voyageurs dévorés par la soif dans le désert, qui se précipitent vers l'endroit où un effet de soleil leur fait apparaître une eau transparente. Ils y arrivent, c'est toujours le sable brûlant. La vie de ces hommes n'est que la poursuite d'un *mirage*.

Pourquoi Dieu nous a-t-il créés, et ne crée-t-il pas beaucoup d'autres qui n'existeront jamais, quoique sa Toute-Puissance soit capable de centupler le nombre des hommes qui ont vécu ou qui vivront ? C'est qu'il a pris une complaisance spéciale à nous donner l'existence. Il dit à chacun de nous dans la Sainte-Ecriture : « Je t'ai aimé depuis toujours. » - O mon Dieu, vous avez pensé à moi de toute éternité ! Quel amour de votre part ! Quelle reconnaissance, quelle confiance et quelle fidélité je vous dois !

De la Chute de l'homme.

Mes enfants,

Dieu avait donc placé Adam et Ève dans le *Paradis terrestre*. L'état dans lequel il les avait créés ressemblait à celui dans lequel il avait créé les anges; c'était un état d'innocence, de grâce et de bonheur. Nos premiers parents étaient les amis de Dieu; leur vie devait s'écouler sans peines, sans souffrance; le paradis terrestre produisait de lui-même tout ce qu'il fallait pour leur nourriture et pour leur agrément; tous les animaux leur étaient soumis; ils n'étaient pas sujets à la maladie, et, après avoir vécu un certain temps dans ce paradis de la terre, ils devaient être transportés, corps et âme, sans mourir, dans le vrai paradis, celui du ciel.

Mais il fallait qu'eux aussi, comme les anges, méritent ce bonheur du ciel par un bon usage de leur liberté, en montrant qu'ils reconnaissaient Dieu pour leur Créateur et Souverain Maître, à qui on doit toute obéissance et un amour qui fasse préférer sa volonté à tout le reste.

La fidélité de nos premiers parents allait donc être soumise, elle aussi, à une épreuve. Cette épreuve n'était pas bien grosse. Dieu leur avait dit : Tout ce qui est dans le paradis terrestre est à vous, c'est pour vous que je l'ai fait, mais, ajouta-t-il,

en leur désignant un certain arbre, un seul, « vous ne toucherez pas aux fruits de cet arbre, je vous le défends; et si vous le faites, vous mourrez ».

La défense était donc aussi claire que facile à observer. C'était à ce signe que Dieu reconnaîtrait leur obéissance et leur amour. Il n'en demandait pas davantage pour leur assurer les joies de son Paradis.

Mais nos premiers parents désobéirent. Ce fut l'effet de la *tentation* du démon qui fit éclater dès le premier jour sa haine de Dieu et sa jalousie envers les hommes. Le démon, Satan, apparut à Eve sous la forme d'un serpent et lui dit : « Pourquoi ne mangez-vous pas des fruits de cet arbre (1) ? » Elle répondit que Dieu l'avait défendu en leur annonçant que cela causerait leur mort. « Pas du tout, reprit le démon avec perfidie, vous ne mourrez pas, et, au contraire, vous serez comme des Dieux, vous connaîtrez le bien et le mal. » Eve, encore innocente, ne soupçonnait pas la triste chose que c'est de connaître le mal, comme nous le connaissons, nous, maintenant. Que d'enfants auxquels on a dit aussi : si tu viens voir telle chose, si tu fais telle chose, tu verras tout ce que cela t'apprendra. Hélas ! ils ont connu, appris le mal. Eve eut le grand tort de ne pas fermer tout de suite l'oreille aux paroles du démon qui la tentait ; elle hésita d'abord devant son conseil, puis, poussée par la curiosité et peut-être aussi par la gourmandise, elle cueillit le fruit et en

(1) On dit communément que ce fruit était une *pomme* à cause du mot latin *pomum* dont le mot français a été formé. Mais ce mot latin signifie plus généralement un *fruit*.

mangea. Elle en offrit ensuite à Adam, que les mêmes désirs et la faiblesse envers sa femme portèrent à en manger comme elle. La grande désobéissance était accomplie.

Elle allait être punie sévèrement. Adam, interrogé par Dieu sur ce qu'il avait fait, rejeta la faute sur Eve; Eve la rejeta sur le serpent qui l'avait trompée : Dieu maudit le serpent ; il chassa Adam et Eve du paradis terrestre, en leur annonçant que désormais il leur faudrait travailler péniblement, suer pour soutenir leur vie et la finir par la mort.

Mais ce ne fut pas là ce qu'il y eut de plus grave pour eux dans les conséquences et la punition de leur péché. Les voilà donc chassés du paradis de délices, condamnés à gagner leur pain à la sueur de leur front, à souffrir les maladies et les misères, et à mourir un jour après avoir mené cette existence si différente de la première. Mais il y a bien autre chose. Le péché qu'ils ont commis, et qui est une folie d'ingratitude, leur a fait perdre *l'état de grâce et d'innocence* dans lequel ils avaient été créés. Quand on commet le péché, on cesse d'être l'enfant et l'ami de Dieu, on devient son ennemi. Dieu rompit ses liens d'amitié avec nos premiers parents, il leur ôta cet état de grâce qui fait que le cœur de l'homme lui est intimement uni. La connaissance des perfections de Dieu qu'ils avaient se voila d'un nuage. En place de cela, nos premiers parents connaissaient désormais le mal, comme le démon le leur avait promis, c'est-à-dire qu'ils commencèrent à éprouver en eux des inclinations mau-

vaises, des penchants dangereux qu'ils n'avaient pas sentis dans l'état d'innocence.

Ce n'est pas tout encore, et voici même ce qu'il y a de plus malheureux, non pas pour eux seulement, mais pour le genre humain tout entier. Tous les hommes qui descendraient d'Adam et d'Eve seraient, en naissant, non seulement dans les mêmes conditions d'existence que leurs premiers parents, privés comme eux de tous les biens du paradis terrestre, mais ils naîtraient aussi tous privés comme eux de l'amitié de Dieu; ils naîtraient tous héritiers de leur faute, de leur péché et de ses effets. Nous sommes tous nés dans cet état, et cette tache, ce péché qui se trouve ainsi au point de départ, à l'origine de toute vie humaine, s'appelle le *péché originel* (1).

La punition était donc bien sévère, et peut-être nos petits raisonnements humains nous la font paraître excessive, injuste envers ceux qui, eux, n'ont point mangé le fruit défendu. D'abord, mes enfants, toute les fois que l'homme veut juger la conduite de Dieu, il déraisonne, comme déraisonne le petit enfant qui veut juger ce qu'il n'est pas capable de comprendre. Est-ce que vous pouvez juger si, pendant la guerre, nos généraux ont eu raison ou tort d'engager telle ou telle bataille?

(1) Parmi toutes les créatures humaines, une seule est née sans la tache originelle, par une faveur extraordinaire de Dieu. C'est la Sainte Vierge Marie, parce qu'elle devait être la Mère du Fils de Dieu fait homme. Dieu n'a pas voulu que l'origine humaine de son propre Fils portât la trace d'aucune souillure. C'est ce privilège extraordinaire qu'on honore par cette belle invocation : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! » Dites la souvent.

Devant Dieu, l'homme doit toujours se taire. Il y a une seule chose bien claire pour nous dans cette histoire, c'est que le péché est un très grand mal et la cause de tous les malheurs.

Cependant ce que nous voyons même entre les hommes peut servir à rendre notre jugement moins audacieux. Est-ce que, dans une même famille, la gloire ou l'infamie du père ne passe pas comme un héritage à ses enfants? Le fils d'un assassin n'est pas celui qui a assassiné, le fils d'un forçat n'a point été envoyé au bagne, et cependant ils portent la tache du crime, du déshonneur. Le fils du maréchal Joffre, s'il en avait un, n'aurait pas sauvé la France en gagnant la bataille de la Marne, et cependant on se dirait avec respect les uns aux autres en le montrant : c'est le fils du maréchal Joffre. Dans une même famille la conduite du père rejailit sur ses enfants. Eh bien, les hommes ne forment-ils pas tous une grande famille, puisque, de père en fils, ils sont tous nés de nos premiers parents?

Dieu a agi à l'égard d'Adam et d'Eve comme ferait le souverain d'un Etat qui appellerait près de lui un des principaux du pays et qui lui dirait : « Je vous confie le gouvernement de telle province éloignée. Si vous me servez fidèlement, vous serez comblé de biens et d'honneur, je vous donnerai la partie la plus belle de cette région; mais, de plus, tous vos enfants et descendants la recevront après vous en héritage et ils feront partie de ma cour. Mais si vous me trahissez, vous n'aurez rien de tout cela; non seulement vos enfants en seront privés aussi, mais ils seront réduits à la pauvreté. »

Ce que je vous dis là, mes enfants, n'explique pas la grandeur du châtement infligé par Dieu au péché de nos premiers parents, mais cela vous montre qu'il n'est pas si contraire à la nature. Pour comprendre le reste, il faudrait deux choses : comprendre la malice incalculable du péché (je vous en parlerai plus tard), et connaître les desseins qui font agir Dieu, ce qui est pour nous comme la nuit.

Cependant, mes enfants, cette nuit n'est pas sans étoiles. Dieu fait briller sa miséricorde à travers les obscurités de sa justice. Dans ses desseins, la miséricorde divine est toujours là à côté de la justice, prête à relever le coupable, et dans sa sagesse et sa bonté, infinies elles aussi, il peut toujours faire sortir d'un grand mal un bien plus grand encore. C'est ce qu'il fit voir au moment même où il venait de châtier avec tant de sévérité le péché d'Adam et d'Eve.

Touché de pitié à la vue du sort malheureux qui allait peser sur le genre humain, il les consola en leur promettant de lui envoyer un *Sauveur*. Dieu ne s'expliqua pas alors davantage sur cette promesse. Le *Sauveur* qu'il devait envoyer aux hommes, c'était son propre Fils. Un jour, le Fils de Dieu viendrait sur la terre. Comme un *nouvel Adam*, il viendrait en chef de toute la famille humaine, il la relèverait de sa chute, il lui rendrait l'amitié de Dieu par ses mérites, il la comblerait même de tant de faveurs nouvelles, qu'aujourd'hui l'Eglise, détournant son regard de la honte de nos

premiers parents, pour ne voir que le bienfait inouï dont elle a été l'occasion, s'écrie, pleine de joie : « O heureuse faute d'Adam, qui nous a valu un tel Sauveur ! »

Maintenant que nous avons achevé d'expliquer le premier article du Symbole des Apôtres, je vous parlerai dans les prochaines leçons de l'accomplissement de cette promesse divine.

Du mystère de l'Incarnation.

Mes enfants,

Voici le second des trois grands mystères de la religion, celui de l'*Incarnation*. Vous connaissez déjà le sens de ce mot : il signifie que le Fils de Dieu a pris notre propre *chair*, qu'il s'est fait homme comme nous. Après avoir dit dans le premier article du Symbole des Apôtres : Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, nous ajoutons dans le second et le troisième : *Et en Jésus-Christ son Fils unique, Notre-Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie...*

Le Fils de Dieu s'est fait homme semblable à nous : cela veut dire qu'il a pris, qu'il avait sur la terre un corps comme le nôtre, une âme comme la nôtre, *de même nature que les nôtres*, et qu'il était donc un homme, puisqu'il avait la *nature* humaine. Je vous ai déjà dit, mes enfants, qu'on appelle *nature* ce qui fait qu'un être est ce qu'il est, un être de telle espèce et pas de telle autre, ce qui fait qu'une pierre est une pierre et pas un cheval, qu'un cheval est un cheval et pas un homme. Le Fils de Dieu a pris la *nature humaine*.

Mais, quand on parle des êtres doués d'intelligence, les hommes, les anges et Dieu, qui sont des *personnes* (car on ne dit pas la personne d'un rat

ou d'un âne, puisque c'est l'âme *intelligente* qui fait la personne), ce mot *personne* désigne autre chose que le mot *nature*. La *nature* fait qu'un être est ce qu'il est, et par conséquent, elle est la même dans tous les êtres d'une même espèce. Tous les hommes ont une nature semblable. Est-ce qu'ils sont tous les mêmes ? Non, ce sont autant d'*individus* distincts les uns des autres quoique de même nature. Pierre n'est pas le même que Paul, et Paul n'est pas le même que Jacques. Ce qui fait que l'un n'est pas l'autre, c'est ce qui lui donne son *individualité*, sa *personnalité*, ce qui fait sa *personne*.

Nous avons déjà vu cette différence entre la *nature* et la *personne* dans le mystère de la Sainte-Trinité qui consiste, comme mystère, en ce qu'il y a trois *Personnes* existant dans une nature ou substance divine *unique* (1) et le mystère vient de ce que nous ne pouvons pas concevoir une personne distincte sans une nature, sans une substance distincte, comme si deux âmes pouvaient animer le même corps.

Dans le mystère de l'*Incarnation*, c'est l'opposé du mystère de la Sainte-Trinité. Il y a bien en Jésus-Christ *deux natures*, la *nature humaine* parce qu'il est homme, et la *nature divine*, parce qu'il ne cesse pas d'être Dieu ; mais c'est la *personne divine* qui anime à elle seule ces *deux natures*. En Jésus-Christ la nature divine et la nature humaine ne font qu'un seul *individu* ; en Jésus-

(1) Dans la Sainte-Trinité, les trois Personnes distinctes ont une nature qui n'est pas seulement *semblable* dans les trois, mais qui est *une seule* nature, une nature identiquement la même dans les trois. Encore une fois, c'est là qu'est le mystère.

Christ il y a *deux natures* et une *seule personne*, la *personne du Fils de Dieu*. C'est en cela que consiste le mystère de l'Incarnation. Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble. C'est un *homme-Dieu*. Il est vraiment homme et vraiment Dieu. Ses actions, telles que ses prières, ses travaux, ses souffrances, ne sont pas des actions simplement humaines, puisque Jésus-Christ est *vraiment Dieu* ; elles ne sont pas des actions purement divines, puisqu'il est *vraiment homme* ; ce sont les actions d'une *personne* qui est *Homme-Dieu*. Et comme cette personne est la *personne même du Fils de Dieu*, sa divinité donne au mérite de ses actions une valeur pour ainsi dire infinie.

Voilà ce qu'il faut bien retenir : *deux natures en une seule personne*. Et cela va vous faire comprendre, mes enfants, ce que le Fils de Dieu est venu faire sur la terre. Je suppose que, pendant la guerre, le roi d'Angleterre, le roi d'Italie et le Président de la République des États-Unis, nos puissants et généreux alliés, sont venus ensemble pour visiter la France. Ils passent même par notre commune, où ils doivent s'arrêter une heure. Or, il n'y a personne pour les recevoir, mais il y a sur la place des enfants malappris, grossiers, indignes, qui se moquent d'eux, qui les insultent, et même jettent de la boue sur eux. Quelle abominable offense ! On aura beau punir ces enfants comme ils le méritent et leur faire demander pardon à genoux, cela suffira-t-il pour réparer l'honneur outragé de ces souverains, qui devaient s'attendre à recevoir

les plus grands hommages ? Suffira-t-il que le maire de la commune ou le préfet du département leur présentent des excuses ? Non. Et pourquoi ? parce que ce sont de trop petites gens, comparés à ces illustres princes. *On n'est honoré dignement que par ses égaux.* Il faudra que le Chef de l'Etat lui-même, qui est du même rang que ces grands personnages, répare à la place de ces enfants, qu'il présente lui-même des excuses, en s'efforçant ensuite de faire oublier l'insulte par les plus grandes marques d'honneur. Alors seulement l'affront sera effacé.

Or, Dieu est le souverain du ciel et de la terre. Nous sommes infiniment plus au dessous de lui que des enfants du peuple ne sont au dessous des plus grands Chefs d'Etat. Que pouvaient faire ces malheureux enfants pour rendre l'honneur à ceux-ci ? Rien, absolument rien. Que peuvent faire les hommes pour réparer la gloire de Dieu outragée par leurs péchés innombrables, qui sont autant de boue lancée vers lui ? Rien. Ils peuvent pleurer, faire pénitence, cela ne changera rien ; l'offense est venue de trop bas, elle a porté trop haut : qui rendra à Dieu son honneur et sa gloire ? Ah ! S'il y avait un homme qui fût égal à lui, qui fût Dieu comme lui tout en étant un homme comme nous, celui-là pourrait, par ses excuses et ses hommages, faire oublier les crimes des hommes à leur place ; il pourrait même, s'il poussait le dévouement jusque là, les expier largement, offrir à la Majesté divine une pénitence qui lui permettrait de lever en leur faveur les châtimens exigés par sa justice. Alors, en

voyant son Fils pleurer nos péchés, lui demander grâce pour nous, Dieu, attendri comme père, honoré comme souverain, d'une manière qui dépasse prodigieusement nos basses offenses, consentirait sans doute à nous rendre son amitié par égard pour son Fils, et à nous rouvrir le ciel.

Voilà, mes enfants, pourquoi Dieu a envoyé son Fils sur la terre. Quelle bonté infinie de sa part ! Voilà pourquoi le Fils de Dieu s'est fait homme. Quelle incompréhensible générosité de la sienne ! Aurons-nous jamais assez d'amour pour le reconnaître ?

Nous appelons le Fils de Dieu fait homme *Notre-Seigneur-Jésus-Christ*. Les mots dont ce nom adorable est composé ont chacun leur sens. Vous connaissez déjà celui du mot *Christ*. Il signifie *oint* ou *sacré*. Le Fils de Dieu fait homme porte le nom de *Christ*, parce que son Père l'a constitué, l'a sacré prêtre souverain et chef de tous les hommes. Le nom de *Jésus* signifie *Sauveur* : il rappelle pourquoi le Fils de Dieu est venu sur la terre, comme je viens de vous l'expliquer. Il y est venu pour offrir à son Père, au nom des hommes incapables d'honorer Dieu dignement, les louanges, l'adoration, les réparations d'un *homme* dont la *personne* est égale à lui, d'un homme qui est Dieu lui-même, et, par là, nous faire rendre l'amitié de Dieu, nous faire échapper aux supplices de l'enfer, nous ouvrir le chemin du ciel, en un mot, pour nous *sauver*. Voilà ce que rappelle cet adorable nom de *Jésus*. Aussi, mes enfants, le chrétien met-il son bonheur à le prononcer dévotement, à l'im-

voquer avec confiance dans ses peines et quand il est tenté par le démon (1). Enfin nous appelons Jésus-Christ *Notre-Seigneur*, pour reconnaître, pour proclamer qu'il est, comme Homme-Dieu, le chef, le souverain, le *Seigneur* de toutes les créatures, et que, comme Dieu, il est notre Créateur, le Souverain Seigneur et Maître de tout ce qui existe.

Quand et comment le Fils de Dieu est-il venu sur la terre ?

Il n'y est venu que très longtemps après la chute de nos premiers parents. Il s'écoula plusieurs milliers de siècles. Pourquoi ? Ce sont toujours les secrets desseins de Dieu qu'il faut adorer humblement. D'ailleurs Dieu savait combien de siècles durera le monde ; nous l'ignorons absolument. Durant cette longue attente, presque tous les peuples qui s'étaient formés peu à peu de la race d'Adam s'éloignèrent de plus en plus de la connaissance du vrai Dieu, et tombèrent à cause de cela dans un abîme de désordres et de crimes. Mais l'excès même de ces désordres finirait par leur faire sentir à la fin leur dégoûtante misère, et, par là, les disposerait à reconnaître le besoin qu'ils avaient d'un *Sauveur*, à l'accueillir avec foi et reconnaissance quand ils le connaîtraient.

Dieu avait cependant pris soin de ne pas laisser tomber dans l'oubli la promesse qu'il en avait faite, et il voulait ainsi consoler les hommes et soutenir leur espérance. Cette promesse, il la renouvela plu-

(1) Le nom de *Messie* servait à désigner le Sauveur inconnu que Dieu devait envoyer au monde. Jésus-Christ fut le *Messie*.

sieurs fois durant ce long espace de temps ; c'étaient autant d'éclairs dans les ténèbres du monde.

Il la renouvela au *patriarche* Abraham et à plusieurs autres ; il la renouvela par la voix de ses prophètes, c'est-à-dire d'hommes fidèles auxquels il révélait ce que lui seul peut connaître, en levant devant leurs yeux un coin du voile qui cache l'avenir. Dieu s'était même choisi un peuple parmi tous les autres, *le peuple juif*, pour demeurer le dépositaire ou le gardien de cette promesse et pour conserver sa loi. Le peuple juif était appelé pour cette raison *le peuple de Dieu*. Plus le temps avançait, plus la voix des prophètes devenait claire ; elle annonçait l'approche du grand événement. Le bruit s'en était même répandu dans les autres peuples, si bien qu'au moment où le fils de Dieu allait descendre sur la terre, le monde était dans l'attente d'un *Sauveur*. Enfin le grand jour arriva.

Ce jour-là — il y a maintenant près de deux mille ans — Dieu envoya l'ange Gabriel à la Vierge Marie, avec la mission de lui apprendre qu'elle avait été choisie pour être la Mère du Fils de Dieu qui allait naître parmi les hommes. Ce fut pour la Très Sainte Vierge une très grande surprise, et elle reçut cette nouvelle avec autant d'humilité que de joie. L'ange avait commencé par la saluer avec ces paroles pleines de respect, qui expriment la divine complaisance de Dieu dans la pureté parfaite de l'âme de l'humble vierge, et l'immense bonheur que c'était pour elle d'avoir été choisie : *Je vous salue, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous*. Puis il lui fit

connaître l'objet de sa mission. Il ajouta que le Fils de Dieu, qui allait devenir aussi son Fils à à elle, n'aurait pas de vrai père sur la terre (1), mais que sa naissance toute miraculeuse serait un pur effet de la toute-puissance divine. C'est ce que le Symbole des Apôtres exprime en disant que Notre-Seigneur-Jésus-Christ *a été conçu du Saint-Esprit*.

Les chrétiens célèbrent ce grand événement par une fête qui rappelle le souvenir de ce mystère. C'est la fête de l'*Annonciation* (25 mars). L'Eglise rappelle ainsi par des fêtes spéciales chacun des principaux faits de la vie de Notre-Seigneur et de celle de sa Sainte Mère, comme dans une famille on fait les anniversaires de naissance, de mariage, de la mort et des autres dates qui marquent un événement important. Il n'y a que les ingrats et les égoïstes qui n'ont pas le culte du souvenir. Comment l'Eglise, qui vit d'amour et qui est la grande famille des chrétiens, ne serait-elle pas empressée à rappeler, à célébrer celui de tant de bienfaits divins, d'événements sacrés qui l'ont faite ce qu'elle est ? Ce souvenir ranime ses forces et l'excite à suivre les exemples qui lui ont été donnés. C'est la raison pour laquelle elle fête également le souvenir des saints.

(1) Cependant la Sainte Vierge était mariée. Elle avait épousé un homme de très haute vertu, nommé *Joseph*. Dieu lui avait fait prendre cet époux afin qu'il fut son protecteur, qu'il la fit vivre par son travail et qu'il remplît tous les devoirs d'un père à l'égard de son divin Fils pendant son enfance et sa jeunesse. Quoique saint Joseph ne soit pas le vrai père de Notre-Seigneur-Jésus-Christ, mais seulement son père par adoption, il portait et on lui donne cependant le nom de *père* de Jésus, parce qu'il en a admirablement accompli le rôle à son égard.

L'ange Gabriel avait aussi annoncé à la Vierge Marie que sa cousine Elisabeth était sur le point d'avoir un fils dont la naissance serait miraculeuse, et qui aurait pour mission d'avertir les hommes que le Sauveur était arrivé, pendant les années où Notre-Seigneur ne se manifesterait pas encore à eux (1). La Sainte Vierge voulut alors se rendre près de sa cousine pour lui faire visite, pour la féliciter et l'assister. Quand elle y arriva, sainte Elisabeth, éclairée par Dieu, s'écria : *vous êtes bénie entre toutes les femmes !* Ce sont les paroles qui s'ajoutent à celles de l'ange dans le *Je vous salue, Marie*. Alors, la Très Sainte Vierge laissa éclater sa reconnaissance envers Dieu, son humilité profonde et son ineffable bonheur, dans ce cantique, le plus beau de tous, le *Magnificat*, qu'on chante aux Vêpres et dans les cérémonies où on honore la sainte Mère de Dieu. De là, la fête de la *Visitation* (2 juillet).

Quelques mois après, dans les derniers jours de l'année, le Sauveur promis et si longtemps attendu vint au monde. C'est la grande fête de *Noël* (25 décembre). Mais ce jour, si joyeux pour nous à cause de notre délivrance qu'il rappelle, fut pour la Sainte Vierge et pour saint Joseph un jour aussi sombre du côté de la terre que radieux du côté du ciel.

Ils avaient dû quitter la jolie ville de *Nazareth*, qu'ils habitaient, pour se rendre, loin de là, au

(1) Ce fut *Saint-Jean-Baptiste* qui prêcha en effet cette grande nouvelle au peuple juif et institua, pour purifier les cœurs, une première forme de baptême d'où vient son nom de *Baptiste*.

bourg de *Bethléem*, parce qu'on faisait le recensement de la population. Chaque famille devait se faire inscrire au chef-lieu de sa résidence. Cette opération avait rempli Bethléem de gens de toute condition. Marie et Joseph, qui n'avaient qu'un âne comme équipage — car, extérieurement, c'étaient de simples gens du peuple — se virent fermer la porte de toutes les hôtelleries et auberges, déjà remplies de monde capable de mieux payer. N'obtenant de place nulle part, ils furent obligés de se réfugier, à quelque distance de la ville, dans une sorte de caverne arrangée en cabane, qui avait servi de réduit aux bergers gardant leurs troupeaux dans la montagne et d'abri pour les animaux. C'est là, *dans cette étable*, dans ce réduit misérable, que le Fils de Dieu naquit au milieu de la nuit froide. La Sainte Vierge se hâta d'envelopper l'enfant nouveau-né avec quelques langes dont elle s'était munie par précaution, mais elle ne trouva pas d'autre berceau pour le déposer qu'une mangeoire pour les animaux, qu'on avait abandonnée là, ce qu'on appelle *une crèche*. Voilà dans quel appareil notre divin Sauveur a fait son entrée en ce monde.

Croyez-vous, mes enfants, que si le bien-être, ce qu'on appelle le confortable, et toutes les aises qu'il donne, étaient le vrai bien dans la vie, le Souverain Maître de toutes choses ne serait pas né dans un magnifique palais, entouré du luxe le plus brillant ? Non, il a voulu nous montrer, en naissant de parents pauvres et dans un dénuement complet, que richesse ou misère ne sont pas la grande

affaire, qu'elles se valent aux yeux de Dieu, et que le vrai bonheur n'est pas là. Et comme il venait en même temps pour que sa vie servît d'exemple aux hommes; comme il voulait, dans sa compassion infinie, partager toutes les peines de leur existence, afin de les leur faire accepter par la vue de cet exemple; et comme les pauvres, les malheureux sont les plus nombreux sur cette terre, le Fils de Dieu a choisi de naître dans la même condition qu'eux, plus misérablement que la plupart d'entre eux, il a choisi de naître *dans l'étable et la crèche de Bethléem*. Après cela, qui pourrait se révolter d'être pauvre?

Ce furent aussi les pauvres que la voix de Dieu appela avant tous les autres à voir et à saluer le *Messie* attendu — Dieu a des préférences pour eux. Dans cette même *nuit de Noël*, il y avait d'humbles bergers, demeurés avec leurs troupeaux dans la campagne des environs. Tout à coup le ciel s'illumina au-dessus de leurs têtes; un ange d'une beauté resplendissante leur apparut et leur dit : « Je vous annonce une grande joie : il vous est né un Sauveur; allez à *Bethléem*, vous trouverez un enfant couché dans une crèche, c'est à ce signe que vous le reconnaîtrez. » En même temps une multitude d'anges, dans le ciel, firent éclater à leurs oreilles un concert céleste en chantant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux! Les bergers se mirent en chemin. Ils trouvèrent l'étable, adorèrent l'Enfant-Jésus de tout leur cœur, et revinrent pleins de joie.

Après eux seulement, et un peu plus tard, arri-

vèrent, guidés par une étoile mystérieuse, des princes venus des pays d'Orient. Dans leurs pays, ces princes ou rois étaient appelés des *Mages*. Ils venaient en grand cortège et avec de magnifiques présents. Cette fois, le Roi des Rois, caché sous la forme d'un tout petit enfant, né comme les plus pauvres, avait voulu que les puissants de la terre vinssent lui offrir l'hommage de leur foi. On fait la fête des *trois rois mages* le 6 janvier. Elle se nomme la fête de l'*Épiphanie*, mot formé d'une langue étrangère et qui signifie *manifestation*, parce que ce fut la première manifestation solennelle que le Sauveur promis, le Messie, fit de sa présence parmi les hommes.

Les trois rois mages avaient suivi l'étoile sans savoir où elle les conduirait. Au moment où ils étaient près de toucher au terme de leur voyage et où ils allaient entrer dans la ville de Jérusalem, capitale de la Judée, qui était sur leur chemin, cette étoile disparut un moment à leurs yeux. Alors, incertains, ils s'adressèrent au roi de la contrée et aux principaux du peuple qui connaissaient le mieux les *prophéties* concernant la venue du Messie, et ils leur demandèrent où était né le roi des Juifs. Celui de Jérusalem, nommé Hérode, était un prince très cruel et féroce jaloux de son pouvoir. En entendant parler d'un roi qui venait de naître, il fut pris de trouble et de crainte. Il laissa cependant les rois mages prendre le chemin de Bethléem, ville indiquée par les prophéties, mais il roulait de sinistres projets dans sa tête. Hérode voulait faire périr l'Enfant-Jésus. Il attendit le re-

tour des rois mages, pour savoir où ils l'avaient trouvé et depuis quand il était né. Mais, avertis par un ange, les mages étaient retournés dans leur pays par une autre route. Alors, le cruel Hérode, pour être sûr que sa victime ne lui échapperait pas, fit tuer tous les enfants de Bethléem qui n'avaient pas plus de deux ans. Ce fut un massacre horrible. La fête des *Saints Innocents*, qui se célèbre deux jours après Noël, rappelle le souvenir de leur mort.

Mais Dieu est plus fort que les hommes. Il veillait sur son Fils. Certes, il lui aurait été bien facile de frapper l'odieux Hérode de la foudre, mais Dieu n'arrête pas toujours la malice des hommes, et d'autre part, notre divin Sauveur, ses parents avec lui, devaient nous donner l'exemple de la soumission à la Providence et de la résignation confiante, même dans les épreuves les plus pénibles de la vie. Au lieu d'un grand coup d'éclat pour sauver l'Enfant-Jésus, Dieu envoya, au milieu de la nuit un ange à saint Joseph, pour l'avertir du danger, lui commander de se lever aussitôt, de prendre l'enfant et sa mère, et de fuir, sans attendre le jour, vers le pays d'Égypte, qui était bien loin. Voilà donc la *Sainte Famille*, Joseph, Marie et le petit Jésus, obligés de s'enfuir pour échapper et de faire un voyage très long, très fatigant. C'est ainsi que souvent la Providence divine laisse les bons exposés pour un temps aux mauvais desseins des méchants et permet qu'ils soient persécutés par eux. Ils se rappellent alors que le Père céleste n'a pas traité autrement son propre Fils et ils savent bien qu'en tout Dieu aura le dernier mot. Le séjour

de la *Sainte Famille* en Egypte dura sept années, jusqu'après la mort du roi Hérode. Elle revint alors à Nazareth, qui était son lieu d'origine, et s'y fixa.

C'est là, dans cette bourgade, coquette mais ignorée, de *Nazareth*, que s'écoula, dans une vie tout-à-fait commune et obscure, la plus grande partie de la vie de Notre-Seigneur. Il devait mourir à peu près dans sa trente-troisième année, et il demeura dans cette vie obscure jusqu'à l'âge de vingt-neuf ans. C'est ce qu'on appelle le temps de sa *vie cachée*.

Une seule fois, durant ce temps de sa *vie cachée*, Notre-Seigneur fit entrevoir en dehors ce qu'il était. Il n'avait alors que douze ans. La Sainte Vierge et saint Joseph s'étaient rendus avec lui au *Temple de Jérusalem* pour une cérémonie solennelle. Là, pendant trois jours, Jésus resta mêlé à ceux qui écoutaient et interrogeaient les prêtres et les docteurs juifs expliquant la loi de Dieu et les promesses qui concernaient la venue du *Messie*; et ces savants demeuraient saisis d'admiration devant la science de cet enfant de douze ans qui dépassait de beaucoup la leur.

Mais, excepté ce cas, la vie de Notre Seigneur à Nazareth fut ce que je vous ai dit.

Ce fut une *vie obscure et pauvre*. En effet, vous savez déjà que sa mère et son père adoptif étaient d'humble condition. Saint Joseph exerçait la profession de charpentier. La Sainte Vierge avait à s'occuper de tous les soins du ménage, comme la

femme d'un ouvrier dans un intérieur pauvre. Notre-Seigneur grandit entre eux, en vivant des mêmes occupations.

Ce fut pour lui une vie d'*obéissance*. Le Fils de Dieu, voilant extérieurement son autorité et sa sagesse souveraines, remplissait à l'égard de ses parents tous les devoirs de la soumission la plus filiale.

Ce fut une vie *laborieuse*. Quand il était enfant de huit à dix ans, Notre-Seigneur-Jésus-Christ aidait la Sainte Vierge à entretenir l'ordre et la propreté dans la maison; il allait puiser l'eau à la fontaine, il faisait avec empressement les commissions qu'on lui donnait. Devenu un peu plus grand, il aidait saint Joseph dans son atelier, il apprenait de lui à tenir un outil et à s'en servir, et bientôt il devint le compagnon de son rude travail.

En choisissant ce genre de vie humble et pénible le Fils de Dieu pensait aux classes populaires et laborieuses dont la plus grande partie de l'humanité est composée; il voulait les soutenir par son exemple et rendre leur sort plus honorable. Il est le Dieu de tous, mais il a une sollicitude particulière pour les faibles et les petits.

Cependant, gardez-vous, mes enfants, de croire que ce genre de vie fût du temps perdu pour la grande mission que Jésus-Christ avait à remplir sur la terre. Cette mission consistait en premier lieu à honorer la gloire de son Père, au nom des hommes mais d'une manière digne de lui, en lui offrant l'amour, l'adoration, les actions de grâces d'un homme égal à lui, Dieu comme lui. Or, toute la vie

cachée de Notre-Seigneur à Nazareth fut cela avant tout, une vie de *prière* où chaque pensée, chaque intention s'élevait vers la Majesté divine comme une flamme brûlante et un encens d'un parfum délicieux. S'il y avait eu mieux à faire pour ouvrir aux hommes la voie du salut, Notre-Seigneur ne se serait pas attardé ainsi jusqu'à près de trente ans. Non, il a voulu nous apprendre qu'aux yeux de son Père, pour qui la vie de foi compte seule, l'existence la plus commune, quand elle est sanctifiée par l'esprit chrétien, l'honore plus et qu'elle est plus noble qu'une vie pleine de gloire humaine, mais vide de cet esprit.

D'ailleurs, le moment allait venir où Jésus-Christ commencerait sa *vie publique*, c'est-à-dire où il se révélerait manifestement comme le *Sauveur* promis, comme le *Messie* attendu, bien plus, comme le propre *Fils de Dieu* fait homme. Il ne consacra que trois années à ce grand ouvrage parce qu'il venait seulement mettre debout l'édifice de la religion. Après lui, les apôtres et leurs successeurs, instruits par lui, achèveraient son œuvre et la feraient connaître au reste du monde.

La *vie publique* de Notre-Seigneur devait consister à prêcher l'*Évangile*. Ce mot d'*Évangile* veut dire *bonne nouvelle*. Cette bonne et grande nouvelle, c'était celle que l'ange avait annoncée aux bergers dans la nuit de Noël : il vous est né un Sauveur. Prêcher l'*Évangile*, c'était instruire les hommes de la vraie religion, leur faire connaître Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, et les principaux

mystères de la foi ; c'était aussi les instruire de leurs devoirs envers Dieu et des moyens nécessaires à prendre pour obtenir le ciel. Mais les enseignements que Notre-Seigneur apportait aux hommes ne seraient admis par eux que s'il prouvait sa mission. Il fallait donc aussi que l'Évangile les obligât à reconnaître dans cet homme semblable à eux le *Messie* qui accomplirait la promesse de Dieu, le Sauveur dont il avait annoncé la venue. Mais, de plus, ils allaient apprendre ce qu'ils ne savaient pas encore, que ce Sauveur était le *propre Fils de Dieu*, Dieu lui-même descendu sur la terre par amour pour eux (1).

Or, les Juifs, ce peuple de Dieu, avait fréquemment lassé sa patience, et, dans les derniers temps surtout, s'était montré beaucoup plus orgueilleux du choix dont il avait été l'objet qu'intelligent du sens de la promesse divine.

Les chefs des Juifs, surtout, se flattaient alors que le Messie, dont les prophéties annonçaient la *royauté*, viendrait comme un prince puissant, qu'il relèverait leur nation souvent persécutée, aujourd'hui asservie au peuple romain, et qu'il leur constituerait un grand royaume. Quelle désillusion et quelle déception pour eux, en présence d'un Messie

(1) La vie, les enseignements, les miracles de Jésus-Christ, enfin tout ce qui se rapporte à la prédication de la *bonne nouvelle*, tout cela a été raconté par écrit, très peu de temps après sa mort, par quatre auteurs différents, dont les livres ont toujours été conservés. Deux de ces auteurs, qui faisaient partie des douze apôtres, racontaient ce qu'ils avaient vu de leurs yeux. Les deux autres étaient disciples des apôtres saint Pierre et saint Paul qui furent les plus favorisés par Jésus ; ces deux auteurs puisèrent donc à la même source. Ces quatre écrits racontant la bonne nouvelle sont appelés *les évangiles*, et leurs auteurs sont nommés *les évangélistes*.

né de parents pauvres, homme du peuple, qui prêchait l'humilité, la pénitence, le détachement des choses de la terre, et qui ne parlait que du *royaume du ciel* ! De là vinrent l'opposition des Juifs à sa doctrine, leur extrême jalousie du succès prodigieux qu'elle obtenait, la haine qu'ils conçurent bientôt contre lui et leur résolution cruelle de le faire mourir.

Avant de prêcher l'Évangile, Notre-Seigneur voulut s'y préparer par des prières et une pénitence spéciale. Saint-Jean-Baptiste qui, depuis plusieurs années, attirait la foule par ses prédications sur l'arrivée du Messie, s'était établi sur les bords du fleuve le Jourdain, et, comme je vous l'ai dit, il donnait une sorte de baptême dans les eaux de ce fleuve à tous ceux qui voulaient se convertir et se préparer à recevoir la bonne nouvelle. Par humilité, Notre-Seigneur fit comme eux. Saint Jean-Baptiste qui, lui, savait déjà qui il était, protesta d'abord en le voyant s'avancer, mais Jésus lui ordonna de le laisser faire. Après avoir reçu ce baptême, il s'enfonça dans le désert, et, là, pendant quarante jours il jeûna, c'est-à-dire qu'il se priva de nourriture, et il ne cessa d'adresser à son Père des prières ardentes pour le salut des hommes qu'il allait évangéliser. C'est l'origine du *carême*, pénitence de quarante jours, instituée en souvenir et en imitation du jeûne de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il se mit alors à prêcher *le royaume de Dieu*, c'est-à-dire son règne sur les âmes durant cette vie, et le bonheur immortel dont seraient récompensés dans l'autre ceux qui s'y soumettraient de bon

cœur. Notre-Seigneur entrait fréquemment dans les lieux de réunion où les Juifs avaient coutume de se rassembler pour causer des promesses divines, et il prenait la parole afin de les expliquer et d'exposer sa doctrine. Souvent aussi il prêchait en plein air à la foule qui s'attachait à ses pas. Les hommes accouraient en masse pour l'entendre. Pendant ces trois années, il parcourut ainsi les provinces de la Palestine, semant partout la bonne nouvelle, sans se laisser arrêter par l'opposition de plus en plus vive de ses ennemis. Sa doctrine, c'était celle qui est contenue dans le catéchisme, et dont vous connaissez déjà les principaux traits.

Mais, pour la faire accepter, pour s'attribuer le droit de l'imposer, il fallait, comme je vous l'ai dit, prouver sa mission, prouver qu'il était le Messie, le Sauveur promis au monde; et je vous ai dit que Notre-Seigneur allait aller encore beaucoup plus loin que les hommes ne s'y seraient attendus et n'auraient pu le soupçonner, en leur révélant, en leur démontrant que ce Sauveur, homme comme eux, n'était autre que le *Fils de Dieu* lui-même, Dieu descendu parmi eux.

Vous comprenez, mes enfants, que cette question de la *divinité de Jésus-Christ* est la clef de voûte du christianisme, c'est-à-dire qu'elle est comme la pierre qui, posée au sommet d'une construction, maintient toutes les autres dans leur position. En effet, si Jésus-Christ est vraiment Dieu, tout se tient, il n'y a plus qu'à faire un acte de foi à sa parole, à accepter humblement et à pratiquer avec fidélité, avec amour, ses enseignements sacrés. Si,

au contraire, il n'a pas prouvé sa divinité, tout le reste chancelle et se disloque. Il faut donc que je vous raconte comment notre divin Sauveur a fait cette preuve.

Faire connaître Dieu tel qu'il est, affirmer qu'il était Dieu lui-même et convaincre les hommes de cette vérité, c'était le principal de sa mission. Notre-Seigneur ne négligea rien pour cela. Sans cesse il parlait du Souverain Maître qui règne dans les cieux, de sa toute-puissance et de son infinie bonté, de sa justice, de sa miséricorde et de sa Providence. Il nommait à ses auditeurs étonnés les Trois Personnes de la Sainte-Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. En même temps, il déclarait que lui-même, homme comme nous, était la Personne même du Fils. « Moi et mon Père, disait-il par exemple, nous ne faisons qu'un. » Il fallait amener les hommes à confesser ce que saint Pierre reconnut un jour devant lui. « Qu'est-ce qu'on pense de moi, et vous, qu'en pensez-vous vous-mêmes », demandait Jésus ce jour-là à ses apôtres ? Saint Pierre prit la parole au nom de tous et répondit, plein de foi : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant (1). » La Sainte Trinité intervenait elle-même du haut du ciel, afin d'aider la foi des hommes, en rendant témoignage à la divinité de Jésus par des manifestations directes et prodigieuses. Le jour où Notre-Seigneur vint recevoir le baptême de saint Jean

(1) En récompense de cet acte, Notre-Seigneur fit de Saint Pierre le chef de l'Église qui allait naître, son *Vicaire* ou remplaçant, pour le gouverner quand il ne serait plus là. Saint Pierre fut le premier de tous les *papes*.

Baptiste, le Saint-Ésprit descendit sur lui, au moment de la cérémonie, sous la forme d'une colombe planant sur sa tête, et une voix d'en haut se fit entendre avec un grand éclat, qui disait : « Celui-ci est *mon Fils bien-aimé* en qui j'ai mis toutes mes complaisances (1). » Un autre jour, plus tard, Notre-Seigneur avait amené trois de ses Apôtres sur la montagne du Thabor, et là, pour leur faire voir qu'il n'était pas simplement un homme comme nous, il se transfigura devant eux et leur apparut brillant comme le soleil. A ce moment la voix du Père céleste retentit de nouveau du haut du ciel. Elle disait : « Celui-ci est *mon Fils bien-aimé*, en qui j'ai mis toutes mes complaisances; écoutez-le bien. » Les trois apôtres, frappés de stupeur et d'un saint effroi, tombèrent le front contre la terre. Une autre fois encore — c'était vers la fin de sa mission, — Notre-Seigneur venait de prendre son Père à témoin, devant ses auditeurs, qu'il avait tout fait pour le faire connaître aux yeux des hommes et le glorifier, et il le priait de lui rendre témoignage à son tour; avec un bruit de tonnerre, la voix d'en haut répondit : « J'ai déjà glorifié mon Fils et le glorifierai davantage (2). »

Mais ces faits ne se passaient que sous les yeux

(1) Ce qui se passa en cette circonstance ne manifesta pas seulement la divinité de Notre-Seigneur, mais aussi l'existence de la Sainte-Trinité. On y entend Dieu le Père qui parle, car la voix qui se fait entendre dit : Celui-ci est *mon Fils* (si c'est son Fils, celui qui parle est donc son Père); on y voit Dieu le Fils reconnu et proclamé tel par son Père, sous la forme humaine qu'il avait prise, et le Saint-Esprit qui apparaît sous la forme d'une colombe, symbole de l'amour, symbole très expressif puisque, dans la nature divine, la *Personne* du Saint-Esprit procède de l'*amour mutuel du Père et du Fils*.

(2) C'était l'annonce de sa résurrection.

des hommes vivant alors, et même s'ils encourageaient la foi, ils n'apportaient cependant pas, surtout aux contemporains de Notre-Seigneur, si peu préparés à ce mystère, ce qu'on appellerait une preuve palpable, sensible de sa divinité. Cette preuve palpable et sensible, il la fournit lui-même, de la façon la plus éclatante et de manière non seulement à éclairer tout le peuple juif vivant autour de lui, mais encore, dans l'avenir, tous les hommes et tous les peuples qui connaîtraient sa vie.

Cette preuve avait un double objet. Notre-Seigneur avait d'abord à convaincre qu'il était le *Messie*, le *Sauveur* promis. Il la donna sur ce point en faisant voir que les prophéties concernant ce *Messie*, ce *Sauveur*, trouvaient en lui leur parfait accomplissement. Les prophéties allaient d'ailleurs plus loin ; il n'était pas difficile de voir, si on était attentif à leur texte, que ce Sauveur serait le *propre Fils de Dieu*. Mais, afin d'enlever toute hésitation aux hommes, plus faciles à convaincre par ce qui se voit et se touche, Jésus-Christ voulut donner, même aux plus ignorants, une autre preuve de sa *divinité*, absolument décisive, *par ses miracles*.

Parlons donc un peu des *prophéties* sur le Sauveur et des *miracles* de Notre-Seigneur-Jésus-Christ.

Une prophétie, vous savez déjà, mes enfants, que c'est la révélation faite d'avance par Dieu, longtemps avant l'événement, de choses qui doivent se passer plus tard et que lui seul peut connaître à l'époque où la prophétie est faite. Qui

pouvait savoir, il y a cinq cents ans, qu'une guerre effroyable mettrait l'Allemagne aux prises avec la Belgique, la France, la Russie, l'Angleterre, l'Italie, l'Amérique, au commencement du vingtième siècle, et que cette guerre éclaterait, non pas dans l'année 1905 ou l'année 1920, mais en 1914 et au mois d'août ? Dieu seul le savait, et si quelque saint, inspiré par lui, avait annoncé cette catastrophe il y a cinq cent ans, en précisant l'année et le mois où elle arriverait, ç'aurait été une prophétie. Eh bien, il y avait, au sein du peuple juif, des prophéties concernant le Messie, faites plusieurs centaines d'années avant sa venue, et dont on possède le texte très certain dans des livres qui datent de l'époque où elles ont été faites.

« Examinez, examinez à fond les prophéties, disait Notre-Seigneur aux Juifs en affirmant qu'il était le Messie, et voyez ce qu'elles annoncent de lui ; vous verrez avec évidence que cela s'accomplit en ma personne. » En effet, rien que par rapport à son enfance, un des plus grands prophètes avait d'abord prédit que le Messie naîtrait d'une vierge. On put ignorer quelque temps que Notre-Seigneur avait été *conçu du Saint Esprit*, mais la prophétie annonçait qu'il serait Fils ou descendant du saint roi David : Jésus était de la tribu de David par sa mère et par son père adoptif. Elle désignait par son nom la ville où il naîtrait : ce sera Bethléem ; elle disait qu'une étoile se lèverait en Orient et que des mages accourus de cette région avec des présents de grande valeur viendraient l'adorer. Le passage des trois rois mages à travers Jérusalem,

qui disaient venir l'adorer, puis l'affreux massacre des petits enfants de Bethléem qui suivit, ne laissaient ignorer à personne l'apparition de l'étoile et le lieu de naissance de Jésus, pas plus qu'on n'ignorait sa descendance royale. Dieu avait dit encore par la bouche de son prophète : « Je rappellerai *mon Fils* de l'Égypte » : c'était sur l'avis d'un ange que la Sainte-Famille avait quitté cette terre d'exil, après un séjour de sept années.

Les prophéties contenaient aussi de nombreux détails sur la mission, les exemples et la vie du Messie, qui trouvaient tous en Jésus leur application. Et quand les docteurs juifs cherchaient à se dérober, Jésus se servait encore des prophéties pour leur montrer que le Messie était un prince tout autre que celui qu'ils attendaient, un prince d'origine bien plus royale, d'origine divine. « De qui le Christ doit-il être le descendant ou le fils ? » leur demandait-il un jour. — « D'après les prophètes, répondirent-ils, il doit être fils de David. » — « Alors, reprit Jésus, en citant le commencement d'un psaume, le premier qu'on chante aux vêpres et qui prophétise la *divinité* du Messie, si le Messie est *fils* de David, pourquoi David, en parlant de son futur descendant, peut-il l'appeler *son Seigneur* ? *Dixit Dominus Domino meo, sede a dextris meis*, le Seigneur a dit à *mon Seigneur* : prenez place à ma droite ? » Et les Juifs ne savaient que dire.

Les ennemis de Jésus allaient se charger eux-mêmes, à leur insu, d'achever en sa personne l'accomplissement des divines prophéties dans ce

qu'elles ont de plus frappant comme précision de détails. Ce sont celles relatives aux tourments et au genre de mort atroce qu'ils lui infligèrent, et que je vous raconterai tout à l'heure. Elles disaient que le Sauveur serait trahi par un des siens et elles fixaient le prix de la trahison, qu'il serait abreuvé de mépris et d'outrages, tellement maltraité qu'il n'aurait plus forme humaine ; qu'on lui percerait les mains et les pieds, qu'on lui présenterait une boisson mêlée de fiel ; tout se passa ainsi à la lettre. Mais les prophéties ajoutaient cette autre prédiction, non moins extraordinaire, que la résurrection de Notre-Seigneur vérifia aussi exactement ; elles disaient : « Mais son tombeau sera glorieux. »

Les prophéties ainsi accomplies dans la personne de Jésus-Christ sont donc une preuve de sa mission comme Messie et aussi de sa divinité.

Les *miracles* opérés par lui sont une preuve directe de sa divinité, capable d'ouvrir les yeux des hommes même les moins instruits, au point de les éblouir par sa lumière.

Mais d'abord qu'est-ce qu'un *miracle* ? Un miracle, mes enfants, c'est une chose que Dieu seul peut faire, une chose qui dépasse toute la puissance de l'homme, toutes les forces de la nature. Par exemple, y-a-t-il un homme, existe-t-il dans la nature des remèdes qui puissent permettre de rendre instantanément la vue à un aveugle de naissance par l'effet de ce seul mot : ouvre les yeux et regarde ? Non, Dieu seul peut faire cela, parce qu'il est tout-puissant ; c'est un miracle. Est-il au

pouvoir de l'homme, la nature possède-t-elle quelque force qui permette de faire qu'un cadavre revienne à la vie, et qu'un mort ressuscite, et cela sur un simple commandement? Non, c'est un miracle, Dieu seul peut faire cela, c'est bien clair.

Eh bien, Notre-Seigneur a opéré une foule de miracles plus éclatants les uns que les autres ; il les a multipliés sous les yeux des foules qui venaient l'entendre et qui se pressaient sous ses pas pour en recueillir le bienfait. Sa vie publique n'est qu'un tissu de miracles. Or, remarquez le bien, mes enfants, Notre-Seigneur, en les faisant, les donnait justement comme une preuve de sa divinité. « Si vous ne croyez pas à ma doctrine à cause d'elle, disait-il un jour aux Juifs, croyez du moins à cause des miracles que j'accomplis. » En effet, si la toute-puissance divine n'avait pas été en lui, aurait-il pu en opérer un seul? S'il n'avait pas été le Fils de Dieu comme il l'affirmait, la toute-puissance divine se serait donc mise au service d'un imposteur? Dieu lui-même ne serait plus Dieu. Un jour on vint lui demander : « Etes-vous le Messie attendu? » Avant de répondre, Jésus fit plusieurs miracles, puis il dit à ces envoyés : « Allez et dites ce que vous avez vu : les aveugles voient, les boiteux marchent droit, les sourds entendent, les morts ressuscitent. »

On ne pourrait pas compter les miracles de guérisons qui remplissent la vie de Jésus, écrite à l'époque où de nombreux témoins existaient encore. Les aveugles, les paralytiques, les infirmes de tout genre se trouvaient délivrés à sa voix. Bien

plus, il rendait la vie aux morts. Un jour, en arrivant aux portes d'une petite ville appelé Naïm, il rencontre un nombreux cortège funèbre qui conduisait en terre le fils unique d'une pauvre veuve, et celle-ci suivait en sanglotant. Touché de compassion en faveur de cette malheureuse femme, Notre-Seigneur s'approche du cercueil et dit à haute voix : « Jeune homme, levez-vous, je vous l'ordonne. » Le mort se lève, se met à parler, et Jésus le rend vivant à sa mère. Dans une circonstance semblable, il ressuscita la fille d'un officier nommé Jaïre. Et Lazare ! Lazare était depuis quatre jours dans son tombeau, et, comme ses amis le disaient à Jésus, son corps était déjà en décomposition. De nombreux Juifs étaient là. « O mon Dieu, s'écria Jésus d'une voix forte, afin que ce peuple croie que vous m'avez envoyé, vous allez m'exaucer. » Puis, de la même voix, il commanda : « Lazare, sortez du tombeau ! » Et Lazare se redressa plein de vie. Notre-Seigneur fit un miracle plus grand encore, comme vous le verrez dans la prochaine leçon, et qu'il prédit plusieurs fois. Ce fut de se ressusciter lui-même, trois jours après que ses ennemis l'eussent fait périr cruellement.

Avant de quitter la terre, il donna à ses apôtres le pouvoir d'accomplir *en son nom* les mêmes miracles que lui, afin de renouveler aux yeux des hommes cette preuve de sa divinité. Le premier que saint Pierre, le chef de l'Eglise naissante, opéra après que son divin Maître fût remonté au ciel, se passa ainsi. Saint Pierre, accompagné d'un autre

apôtre, entra dans le temple de Jérusalem. Il y avait sous le porche un paralytique de naissance, qui se tenait là pour recueillir des aumônes. Il leur tendit la main. « Je n'ai point d'argent ni d'or, lui dit saint Pierre, mais ce que je puis faire pour toi, je vais le faire : *au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche!* » Le paralytique se dressa sur ses deux pieds et les suivit dans le Temple, montrant son agilité au peuple qui le connaissait bien. Beaucoup d'hommes crurent en Jésus-Christ à la vue de ce miracle. Des faits semblables se renouvelaient souvent.

Quel homme de bon sens et de raison droite pourrait après cela ne pas reconnaître et proclamer que Jésus-Christ est vraiment Dieu?

Notre-Seigneur ne s'est même pas contenté des preuves de sa divinité données pendant sa vie. La vraie religion, sur laquelle il était venu faire la lumière et dont l'Église catholique fondée par lui devait être la gardienne, allait demeurer, dans tout l'avenir de l'humanité, une preuve nouvelle et permanente que les hommes de chaque siècle pourraient constater de leur yeux. Il y a un proverbe bien connu qui dit : *à l'œuvre on connaît l'artisan*. Par exemple, en voyant un magnifique palais comme celui de Versailles, ou une cathédrale grandiose comme celle de Paris, on sait que ces monuments ne peuvent être que l'œuvre d'architectes de génie. Un autre proverbe dit : *qu'on connaît l'arbre à ses fruits* : un pommier ne donne pas des figues, des poires dures et sans goût ne poussent pas sur un poirier de bonne espèce, un raisin bien

sucré ne vient que sur un bon plant de vigne. Eh bien, il est impossible de nier que le christianisme est une œuvre *divine*; Jésus-Christ, son fondateur, est donc *Dieu*.

Cette origine et ce caractère nécessairement *divins* du christianisme apparaissent de plusieurs manières également frappantes.

Je ne parle pas seulement de sa doctrine si sublime, si pure et si sainte, que celle des philosophes les plus célèbres, livrés à leur seule raison humaine, est auprès d'elle comme une chandelle de suif ou de résine comparée à la lumière du soleil.

Quand le Sauveur est venu sur la terre, les peuples étaient plongés dans les erreurs du paganisme: au lieu d'adorer Dieu, ils adoraient des démons, de fausses divinités auxquelles ils attribuaient tous les vices, de prétendus grands hommes qui étaient parfois des monstres, et même des animaux. Ces peuples étaient livrés à des désordres de vie abominables. Et ce sont douze hommes du peuple, douze pauvres pêcheurs, les Apôtres, ce sont, après eux, leurs successeurs, souvent de condition aussi basse, qui ramenèrent les nations au culte du vrai Dieu; qui parvinrent, en dépit de persécutions cruelles et prolongées, malgré l'opposition acharnée des gouvernements les plus puissants, à faire adopter par ces peuples une religion qui condamnait tous leurs vices, qui opposait la vie chaste et pure à leur vie débauchée, la pénitence à l'amour dévergondé des plaisirs, le détachement de la richesse à la soif d'amasser des biens, la charité envers le prochain à l'égoïsme, le pardon des injures à la haine et aux

vengeances. Ils ont fait pratiquer cette religion partout où ils l'ont prêchée. Mettez à leur place un groupe puissamment organisé de savants, d'hommes célèbres et jouissant d'une influence considérable, je ne demande pas s'il auraient jamais été capables même de former un projet aussi chimérique et insensé aux yeux de la pauvre raison humaine, mais l'auraient-ils formé, comment auraient-ils jamais pu accomplir un tel miracle? Il ne pouvait être que l'œuvre de Dieu.

Dieu seul pouvait mettre par sa grâce dans l'âme des chrétiens ce courage sans exemple qui faisait les *martyrs*. Il y en eut des millions qui préférèrent donner tout leur sang et subir la mort au milieu des supplices inimaginables, plus atroces les uns que les autres, plutôt que de renoncer à leur foi et de renier leur Dieu. Ils mouraient ainsi en témoignage de cette foi, pour attester, même au prix de ces supplices, qu'ils ne pouvaient pas douter de la divinité de Jésus-Christ et de sa religion. Le nom de *martyr* vient précisément d'un mot grec qui signifie *témoignage*. Quelle est l'œuvre *humaine* pour laquelle on aurait vu consentir la millième partie de ces sacrifices?

La divinité du christianisme, et, par conséquent, celle de son divin fondateur, éclate encore dans la vie et les vertus des *saints* qui ont illustré l'Eglise à toutes les époques. Quelle autre religion qu'une religion divine peut inspirer ce qu'on appellerait cette folie d'amour qui les porte, pour imiter les exemples de Notre-Seigneur et glorifier Dieu avec lui, à quitter leurs biens pour se faire pauvre, à se

livrer à des pénitences quelquefois effrayantes, à se réjouir d'être méprisés comme lui, à se dévouer au service des malades les plus répugnants, ou à s'enfermer dans un cloître dont ils ne sortiront jamais, afin d'y passer leur vie à chanter les louanges de Dieu ?

Les *saints* sont une preuve comme les *martyrs*, preuve permanente, car dans chaque siècle, aujourd'hui comme il y a dix-neuf cents ans, il serait difficile d'en compter le nombre.

Voilà, mes enfants, d'une manière trop abrégée, mais cependant avec une évidence surabondante, ce que renferme le mystère de l'*Incarnation* et ce qui en découle. Voilà l'ensemble des preuves dont la divinité de Jésus-Christ et de son œuvre, le christianisme, ressort avec l'éclat de la lumière du jour.

Avant de nous séparer, répétons tous ensemble, avec une foi ferme, avec un profond sentiment de reconnaissance et d'amour ce que le *Credo* nous enseigne :

Je crois en Dieu le Père tout puissant, créateur du ciel et de la terre, et en Jésus-Christ, son Fils unique, Notre-Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie... Adorons Jésus-Christ dans notre cœur, en lui répétant avec saint Pierre : *Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant.*

Du mystère de la Rédemption.

Mes enfants,

Le symbole des Apôtres ajoute ensuite que Jésus-Christ-Notre-Seigneur a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort et a été enseveli... C'est le troisième grand mystère, le mystère de la *Rédemption*.

Il y a quelques centaines d'années, une grande partie du peuple chrétien d'Espagne était tombée sous le joug des musulmans ou Maures d'Afrique, ennemis jurés de la foi catholique, qui infligeaient, à ces malheureuses populations, des traitements barbares, et, souvent mettaient les chrétiens à mort quand ils ne voulaient pas renier Jésus-Christ. Touchés d'une grande pitié, trois saints, à qui la Sainte Vierge avait inspiré ce projet héroïque, fondèrent un Ordre religieux dont les membres se dévouaient à *racheter* ces infortunés prisonniers en recueillant de l'argent pour payer leur rançon, et s'engageaient même à prendre leur place pour les délivrer, afin de ne pas les laisser exposés à abandonner Dieu. Cet Ordre fut appelé l'Ordre de la *Rédemption des captifs*.

Vous voyez ce que signifie le mot *Rédemption*, il veut dire *rachat*, *racheter*. Mais remarquez que *achat* et *rachat*, *acheter* et *racheter*, ce n'est pas la même chose ; acheter, c'est acquérir en le payant un objet qui, auparavant, ne vous appartenait pas ;

racheter c'est payer pour reprendre possession d'une chose dont on avait été déjà le maître, mais qu'on ne possède plus. Les captifs des Maures avaient possédé leur liberté, mais ils l'avaient perdue en devenant prisonniers et victimes de leurs oppresseurs. Les religieux dont je vous ai parlé les *rachetaient* en payant de grosses sommes pour les délivrer, ou en se faisant eux-mêmes prisonniers à leur place. Ils opéraient ainsi leur *rédemption*. Ce mot *rédemption* vient d'un mot latin qui signifie un acte de *rachat*.

Or, mes enfants, l'homme qui fut d'abord l'enfant de Dieu était devenu *le captif* du démon, par suite du péché originel. L'effet du péché originel avait été de nous faire perdre l'état d'innocence dans lequel Dieu avait créé Adam et Eve, de nous faire perdre son amitié et les promesses du ciel. De plus les inclinations des hommes devenues déréglées et mauvaises, les tentations dangereuses du démon les entraînaient à commettre des péchés très nombreux et détestables, dont la justice de Dieu exigeait une réparation et une expiation proportionnées à l'outrage en quelque sorte infini que le péché fait à sa divine Majesté. Cette *réparation* les hommes étaient incapables de l'offrir à Dieu d'une manière qui pût lui être agréable, puisqu'ils n'étaient plus ses amis, et que, d'ailleurs elle serait venue de trop bas; l'*expiation* de leurs crimes pesait sur eux comme une dette écrasante; enfin, ces péchés, ces crimes, les poussaient vers l'enfer qui est le royaume du démon et les rendait ses captifs pour toujours.

Qui pourrait *réparer* dignement leurs offenses, *racheter* pour eux tous les biens qu'ils avaient perdus, les *racheter* eux-mêmes en payant pour eux l'immense dette de l'*expiation*, en un mot les sauver de la mort éternelle et leur rouvrir le ciel ? Seul un *Homme-Dieu*, vous l'avez déjà vu, était capable de *réparer* la gloire divine souillée par la boue de leurs offenses ; seul capable de les *expié* en offrant à son Père des souffrances volontaires ayant, comme *toutes* ses actions, une valeur en quelque sorte infinie, et de payer ainsi leur rançon ; seul il était capable de délivrer ces captifs du démon. Seul, un Homme-Dieu pouvait nous *racheter*.

C'est pour cela, vous le savez aussi, que Notre-Seigneur-Jésus-Christ est venu sur la terre ; et c'est ce *rachat* opéré divinement qu'on appelle le *mystère de la Rédemption*.

Après la vie *cachée* et la vie *publique* de Jésus, il nous fait entrer dans sa vie *souffrante*.

C'est *comme homme et dans sa nature humaine*, que Notre-Seigneur a souffert. Il n'a pas souffert dans sa nature divine et *comme Dieu*, parce que Dieu ne peut pas souffrir. Comme Dieu, il ne pouvait pas mourir, il le pouvait *comme homme*. Mais *la personne* qui a ainsi souffert et qui a subi la mort humaine par amour pour nous est la *personne* du Fils de Dieu ; et il est donc très exact de dire que *notre Dieu* a souffert et est mort pour nous. C'est là le mystère de son amour infini.

Certes, c'est bien déjà un mystère, en effet, mes enfants, que Dieu, dont rien ne peut troubler le bonheur infini, car la perte de tous les hommes ne

saurait lui porter aucune atteinte, les ait aimés au point de leur envoyer son propre Fils pour sauver ces ingrats et ces révoltés, et que son Fils s'y soit dévoué. Cet amour infini, est-ce quelque chose que nous puissions comprendre? Et pourtant nous savons que cette rédemption divine s'est accomplie.

Mais ce mystère devient encore plus impénétrable et nous écrase encore davantage, quand nous voyons de quelle manière notre divin Sauveur a opéré notre rachat. Pour offrir à la Majesté divine à notre place et en notre nom, comme *Homme-Dieu*, une *réparation* suffisante des outrages qu'elle recevait et pour offrir à sa justice une *expiation* suffisante de nos péchés, était-il *nécessaire* que Notre-Seigneur souffrit tout ce qu'il a souffert? Non, puisque le moindre de ses actes d'adoration, de pénitence, d'amour, aurait été d'une *valeur en quelque sorte infinie* aux yeux de son Père, et, par conséquent, aurait abondamment réparé sa gloire, apaisé sa justice, et nous aurait fait rendre tous les biens perdus. La complaisance infinie que le Père céleste aurait prise dans le moindre de ces actes aurait suffi pour notre rédemption.

Mais c'est là que l'amour de Notre-Seigneur-Jésus-Christ pour son Père et pour les hommes devient encore plus incompréhensible, si l'on peut parler ainsi. Il a voulu réparer la gloire de son Père d'une manière *surabondante* et lui offrir une *expiation surabondante* pour nos péchés par ses souffrances inouïes. Il ne s'est pas contenté du nécessaire, il a réparé et expié au centuple, cent fois

plus. Et pourquoi a-t-il voulu le faire ? Il l'a fait, mes enfants, d'abord pour nous ouvrir les yeux, par ses divins exemples, sur ce qu'est l'infinie grandeur de Dieu. Il l'a fait pour que nous comprenions mieux la malice du péché. Il l'a fait aussi afin de nous encourager par ses exemples à expier nous-mêmes, à faire pénitence volontairement, car la pénitence personnelle est, depuis la chute de l'homme, une condition nécessaire du salut. Notre-Seigneur, le propre Fils de Dieu, a expié nos péchés à notre place par d'horribles supplices, par amour pour nous ; et nous voudrions ne rien souffrir nous-mêmes par amour pour lui ! « Faites pénitence », c'est par cet enseignement que Jésus commença sa vie publique. Ses mérites ne nous sont appliqués que si nous marchons sur ses pas.

Alors, ce Sauveur plein d'amour, songeant à notre faiblesse et à nos répugnances, s'est chargé d'une lourde croix, il a gravi le chemin du Calvaire et il est mort cloué sur cette croix ; après avoir éprouvé, épuisé dans sa personne tout ce que les souffrances du corps et de l'âme peuvent avoir de plus cruel. Saint Wenceslas, roi de Bohême, avait coutume, par dévotion et par esprit de pénitence, de faire pendant la nuit la visite des églises, en marchant les pieds nus, même en hiver. Un seul officier l'accompagnait en faisant comme lui. Une nuit d'hiver où le roi marchait ainsi sur la neige épaisse et glaciale, son écuyer se sentit tellement saisi par le froid que ses pieds gelés ne lui permettaient plus d'avancer. *Posez vos pieds sur l'empreinte de mes pas* dans la neige, lui dit son maître

et vous pourrez me suivre. En effet, l'officier obéit et il sentit une douce chaleur pénétrer ses membres ; il reprit facilement sa marche. C'est aussi ce que nous promet Jésus, notre divin roi, en nous invitant à marcher sur ses traces sanglantes. Il a passé le premier par le chemin de la souffrance afin d'y être notre guide et notre compagnon ; il a fondu la neige sous nos pas, car quand nous regardons ce qu'il a souffert avant nous et pour nous, notre cœur se réchauffe, notre courage se ranime et nous nous attachons avec amour à ces traces divines. Jésus a voulu tant souffrir pour nous rendre moins douloureuse la voie de la souffrance.

Je n'ai plus, mes enfants, qu'à vous raconter en traits rapides l'histoire de ces souffrances, qu'on appelle sa *Passion*, mot qui a précisément ce sens. Mais en l'écoutant il faut bien comprendre, pour sentir ce que nous devons à notre divin *Rédempteur*, qu'il n'a pas été simplement la victime de la méchanceté de ses ennemis, mais qu'il est mort *librement*, qu'il a donné *volontairement* son sang et sa vie. *Il a été immolé parce que lui-même l'a voulu*, en permettant à la malice des hommes de suivre son cours. La haine des Juifs, la lâcheté de Pilate, la cruauté des bourreaux auraient été impuissantes à lui faire perdre la vie et même à lui infliger un seul tourment, si lui-même ne leur en avait donné le pouvoir, comme il le dit au juge Pilate, et s'il ne s'était offert *spontanément*, de *plein gré*, en victime à son Père pour nous *racheter*.

La jalousie des docteurs juifs envers Jésus-Christ

ne connaissait plus de bornes. Ils résolurent enfin de se défaire de lui.

La difficulté était d'arrêter, de condamner et d'exécuter un homme pour lequel le peuple avait beaucoup d'admiration et d'enthousiasme à cause de ses miracles et de ses innombrables bienfaits. Mais, parmi les apôtres même de Jésus, il y avait un traître. Judas était un avare ; or, il n'y a pas d'action basse et odieuse à laquelle ce vice ne puisse conduire l'homme qui s'est laissé gagner par lui. Judas offrit à ces docteurs une occasion favorable de s'emparer de Jésus la nuit, dans un jardin isolé, le *Jardin des Oliviers*, ainsi appelé à cause des grands arbres qui le couvraient ; et il leur demanda ce qu'ils lui donneraient pour le leur livrer. On lui promit trente pièces de monnaie. Pour ce prix dérisoire Judas vendit son divin Maître.

Le jour où Jésus avait résolu de se livrer à la mort étant venu, il voulut d'abord s'y préparer en passant quelques heures en prières dans ce jardin. Là, au milieu de la nuit, il se prosterna le front contre terre. A cette heure, notre Sauveur, qui ne voulait rien ignorer de la faiblesse humaine mais en éprouver au centuple les angoisses, venait de permettre à la tristesse, au dégoût, à la peur, d'envahir son âme à la vue des affronts inouïs, des outrages sans nom et des supplices effrayants dont il allait être accablé. Il voulut ressentir toutes les répugnances de notre nature, et la lutte fut même si violente entre les siennes et sa volonté de souffrir tout cela, qu'il fut pris d'une sueur de sang dont les gouttes coulèrent jusqu'à terre. Mais, pendant cette

agonie du jardin des Oliviers, qui dura trois heures, Jésus, tout en suppliant son Père de lui épargner cette mort affreuse, s'il le voulait bien, ne cessait de répéter : « Mon Père, que votre volonté soit faite, et non pas ce que je vous demande. » Fortifié par une prière si parfaite, notre Sauveur se releva maître de lui-même et ne laissa plus désormais aucun empire sur lui à ces défaillances humaines.

A ce moment, Judas s'avancait vers lui, dans l'ombre, accompagné d'une troupe de soldats et de serviteurs. Il leur avait donné pour leur faire connaître Jésus ce signe abominable qu'il irait l'embrasser. Ce fut, en effet, par un infâme baiser que le traître livra son Maître.

Notre divin Sauveur arrêté, ligotté et entraîné brutalement, fut d'abord conduit, au milieu de cette nuit sinistre, chez un grand prêtre nommé Anne, puis chez un autre, nommé Caïphe, où le Conseil des Juifs s'était réuni pour commencer son procès. Mais on eut beau faire appel à de faux témoins pour l'accuser, sa vie, ses paroles, ses actes étaient divinement irréprochables ; ces faux témoignages ne tenaient pas debout. Caïphe pressait Jésus de questions sur sa doctrine, mais le Sauveur, connaissant la perfidie et la haine de ses juges, se contenta de répondre qu'elle n'avait rien de secret, qu'il l'avait toujours exposée devant le peuple, on n'avait qu'à interroger ses nombreux auditeurs puisqu'on cherchait des témoins. Dans cette réponse si sage, mais déconcertante, un valet de service feignit de voir une impertinence à l'égard du grand-prêtre, et

cet homme imprima sur la face divine de Jésus un rude soufflet. Cet attentat abominable n'était que le prélude de ceux qui suivraient bientôt.

Jésus se taisait devant tout ce qu'on accumulait contre lui. Pour en finir, Caïphe se lève et lui lance cette apostrophe : je vous adjure de nous dire si vous êtes le Christ Fils de Dieu ! Notre-Seigneur savait qu'il allait prononcer lui-même son arrêt de mort, car la loi juive punissait de mort les blasphémateurs, et, pour les Juifs, il n'y avait pas de plus grand blasphème de la part d'un homme jugé par eux méprisable, que de se déclarer le Messie et le Fils de Dieu. Mais Jésus était venu sur la terre pour rendre témoignage à la vérité. Il se garda bien d'y manquer dans cette circonstance solennelle et tragique, et il répondit d'une voix ferme : « *Oui, vous l'avez dit, je le suis.* » Puis il ajouta cet avertissement propre à faire réfléchir les membres du Conseil, mais qui ne fit qu'augmenter leur fureur : « Néanmoins, malgré l'état humilié où je suis devant vous, je vous préviens que vous me verrez apparaître un jour sur les nuées du ciel, à la droite de mon Père. » Le Sauveur fut aussitôt déclaré digne de mort. Les juges quittèrent la salle en le couvrant d'injures, et on l'enferma pour le reste de la nuit dans une salle où il eut à subir toutes celles de ses gardiens.

Dès le matin, on le conduisit, garroté, tout défilé et épuisé, à travers les rues de la ville, chez le gouverneur romain qui se nommait Ponce-Pilate. Les Juifs avaient bien leurs tribunaux, vous venez de le voir ; leurs provinces avaient même des rois, du

moins rois de nom, mais les Romains tenaient le pays sous leur domination, et ils avaient ôté aux Juifs le droit de condamner à mort.

On traîna donc Jésus devant Pilate. Là, les accusations d'imposture, d'esprit séditieux et perturbateur, de blasphème contre Dieu et sa loi, reprirent de plus belle, en présence du peuple qui commençait à s'amasser et que l'audace de ses chefs ébranlait déjà. Le peuple est si facile à séduire et à égarer ! Pilate avait un esprit clairvoyant, mais il était d'un caractère sans fermeté. Il eut vite compris que la jalousie et la haine inspiraient les ennemis de Jésus, et comme, en l'interrogeant, il ne trouvait en lui rien de coupable, il aurait bien voulu le sauver. Mais, d'autre part, il craignait de soulever des troubles par sa résistance, car les Juifs étaient prompts à s'enflammer et à se révolter. Plus Pilate se montrait hésitant dans ce débat public, plus les ennemis de Jésus et le peuple, déjà retourné par ses chefs, réclamaient hautement sa tête ; et Jésus restait toujours là dans la situation d'un criminel devant la justice.

Un moment, Pilate crut avoir trouvé un moyen de se tirer d'affaire. Il venait d'apprendre que Jésus était de la province de Galilée. La Galilée avait un roi, fils du roi Hérode qui avait fait massacrer les Saints Innocents. Pilate lui renvoya le procès. Nouveau défilé dans les rues de plus en plus animées. Jésus toujours enchaîné, escorté d'une foule qui pousse des clameurs contre lui, est conduit au palais d'Hérode. Ce roi était un prince plein d'orgueil, corrompu et sans cœur. Il se réjouit

de voir amener devant lui un prophète, un faiseur de miracles dont on disait tant de merveilles, et il se flattait que notre divin Sauveur serait trop heureux d'échapper aux tourments en accomplissant devant lui quelques prodiges, pour le divertissement de sa cour. A ses faux compliments, à ses menaces, Jésus opposa un silence complet et il ne prononça pas une parole. Alors, Hérode, déçu et irrité, affecta de prendre le Fils de Dieu pour un insensé; il ordonna qu'on lui mit la robe qu'on faisait porter aux fous, et le renvoya à Pilate dans cet état d'humiliation suprême.

Jésus, toujours poursuivi par les accusations de ses ennemis, se trouve de nouveau devant le gouverneur romain. Voyant qu'elles redoublent de violence, Pilate va tenter un autre expédient qui se tournera pour le divin accusé en un outrage encore plus sanglant que le traitement d'un fou. A cette époque de l'année, il est de tradition que le gouverneur accorde gracieusement aux Juifs la délivrance d'un des criminels détenus dans les prisons romaines. Il y a justement parmi eux, en ce moment, un brigand coupable d'assassinat, nommé Barabbas. Les Juifs n'oseront certainement pas, pense-t-il, le préférer ouvertement à l'innocent qu'ils cherchent à perdre. Lequel des deux voulez-vous que je grâcie, demande-t-il, de Barabbas ou de Jésus? — Barabbas ! Barabbas ! crient d'une même voix les chefs, les docteurs et le peuple monté par eux. Le Saint des Saints se voit donc mis au-dessous d'un infâme bandit !

Pilate est de plus en plus déconcerté. Toujours

ballotté entre sa conscience et le souci de ne compromettre ni la paix publique ni sa position personnelle, il s'avise d'un nouvel expédient, mais, celui-là, lâche et cruel. Cet homme, dit-il aux Juifs qui s'exaspèrent, ne me paraît point coupable et n'a rien fait qui mérite la mort, cependant, pour vous donner une satisfaction, je vais le faire flageller, après quoi je le renverrai.

Or, la *flagellation*, châtiment des esclaves, était un supplice aussi atroce que déshonorant. Le patient, dépouillé de ses vêtements, était lié à une colonne, et quatre exécuteurs, armés de verges très dures, de lanières de cuir garnies d'osselets et de petits crochets de fer, lui labouraient les épaules, le dos, les reins. Il n'était pas rare que la victime expirât sous les coups; à tout le moins elle restait gravement estropiée toute sa vie. Notre-Seigneur Jésus-Christ subit donc ce supplice affreux; il le supporta sans proférer un cri, une plainte, en demandant pardon à son Père pour nos péchés. Les bourreaux le traitèrent avec d'autant plus de cruauté qu'ils avaient compris l'intention de leur maître Pilate : réduire leur victime à un état si pitoyable que ses ennemis eux-mêmes en fussent émus et s'en contentâssent.

Le voyant livré à leur merci et poussés par leurs instincts barbares, les bourreaux allèrent bien plus loin. Vous savez, mes enfants, que les Juifs attendaient le Messie comme *un roi*. Jésus, se donnant pour le vrai Messie qui venait fonder le *royaume de Dieu*, ses ennemis en avaient profité perfidement pour éveiller les craintes du gouverneur ro-

main en l'accusant d'ambitionner la royauté. On allait donc le traiter comme un roi, mais par une comédie insultante et d'une cruauté épouvantable. Autour de Jésus, tout sanglant et brisé, une centaine de soldats s'attroupent. Ils le font asseoir, demi-nu, sur un billot. Avec des épines aux pointes très aiguës, ils tressent une sorte de couronne qu'ils lui posent sur la tête en l'y enfonçant. Sur ses épaules on jette un vieux manteau écarlate, pour représenter le manteau impérial qui était de cette couleur, et, pour compléter la moquerie dégradante, on place entre ses mains garottées, en guise de sceptre, un brin de roseau. Alors, ces misérables s'approchent tour à tour de la divine victime; ils fléchissent le genoux devant elle par dérision, en lui disant: « Salut, roi des Juifs! » et, en même temps, ils prennent le roseau de ses mains et en donnent des coups sur la couronne d'épines dont chaque pointe fait couler un filet de sang; ils le frappent de soufflets et de coups de poing, ils couvrent sa divine face de crachats immondes.

C'est dans cet état capable d'émouvoir des bêtes féroces que Jésus est ramené à Pilate et présenté par lui au peuple. Pilate n'a rien gagné. De toutes parts s'élève le même cri de mort que tout à l'heure: Crucifiez-le! Crucifiez-le! Le lâche gouverneur a épuisé toutes ses ressources; il ne lui reste qu'à céder jusqu'au bout. Mais, pour protester vainement qu'il n'accepte pas la responsabilité du crime, et qu'il s'en lave les mains, il se fait verser de l'eau sur les doigts par un esclave, en disant aux accusateurs: « Pour moi, je serai innocent du

sang de cet homme juste, c'est vous qui en répondrez. » C'est alors que le peuple juif appela lui-même sur sa tête la malédiction divine qu'elle porte depuis la mort de Jésus-Christ, en s'écriant : *que son sang retombe sur nous et sur nos enfants!*

Jésus est donc livré à leur rage pour être crucifié. On lui fait reprendre ses vêtements et on jette sur ses épaules toutes saignantes le lourd instrument de son supplice. Il devra le traîner lui-même, à travers les rues de la ville, jusqu'au lieu de l'exécution, et, pour ajouter à son ignominie, on va crucifier avec lui deux scélérats déjà destinés au même genre de mort. Il n'y aura pas de distinction entre eux.

Comprenez-vous, mes enfants, à quel point le Fils de Dieu s'est anéanti par amour pour nous et dans quel abîme d'humiliations il est volontairement descendu? Condamné à mort par sentence de justice! Tous les crimes dont on l'a accusé sont donc vrais, conclut le peuple, ce saint, ce Sauveur, ce Messie, n'était donc qu'un imposteur, un séditieux, un ennemi de Dieu, de son peuple et de sa loi. Y aurait-il des mépris assez profonds, des tourments assez cruels pour le châtier comme il le méritait? Une telle situation aurait été vraiment écrasante pour un innocent ordinaire, que pouvait-elle être pour l'Homme-Dieu?

Jésus sort donc du prétoire portant sa croix, sous les huées, les sarcasmes et les blasphèmes de la foule. Les affronts, les outrages innommables qu'il avait déjà supportés, l'horrible flagellation qu'il a subie et les tortures du couronnement d'épines ont

tellement affaibli ses forces et épuisé son sang, que, trois fois dans ce parcours, il défaille et tombe râlant sur le chemin. A un détour de la route, Jésus se trouve tout à coup en présence de la Sainte Vierge, sa mère, accourue pour assister son divin Fils. Quel glaive de douleur transperça alors du même coup leur cœur à tous deux !

Enfin la victime divine s'est traînée jusqu'au lieu du supplice, appelé le *Calvaire* ou le mont du *Golgotha*. Là, les bourreaux lui enlèvent avec brutalité ses vêtements que le sang avait collés à sa peau ; ils le font étendre sur la croix ; ils placent de gros clous dans ses mains et sur ses pieds sacrés, et, s'armant de lourds marteaux, les y enfoncent à grands coups. Le sang en jaillit, les nerfs éclatent, les muscles se brisent, la souffrance la plus aiguë va fouiller toutes les fibres de la vie pour les arracher. C'est épouvantable.

Maintenant la croix est dressée. Notre Rédempteur y pend, pesant de tout son corps sur les quatre clous qui déchirent ses pieds et ses mains. Pendant trois heures il demeure dans ce supplice qui effraie l'imagination. Et, durant ce temps, ses ennemis sont là, au pied de son gibet, qui le raillent, l'insultent et le blasphèment. Si tu es le Fils de Dieu, lui crient-ils par dérision, descends de la croix, et nous croirons en toi ! Notre-Seigneur ne fit pas le miracle qu'ils le défiaient d'opérer. Mais en restant cloué sur ce bois, il en accomplit un autre bien plus grand, qu'il avait prédit en disant : *quand j'y serai suspendu, j'attirerai tout le monde à moi*. Et en effet, depuis, cette époque, d'âge en âge, à travers

tous les siècles, la foule des chrétiens de tout pays accourt aux pieds du divin Crucifié, et ne cesse de chanter dans une effusion d'amour, de reconnaissance et de foi : *Nous vous adorons, ô Jésus, et nous vous bénissons, parce que, par votre sainte croix, vous avez racheté le monde !*

Il était environ trois heures de l'après-midi quand le Rédempteur expira sur sa croix. Le Souverain Maître du monde, l'auteur et le dispensateur de la vie, avait donc été chassé de la vie de la manière la plus cruelle et la plus infamante. Le Fils de Dieu était *mort*. Son corps n'était plus qu'un cadavre. Ce fut une nouvelle et dernière forme d'anéantissement, après tant d'autres, à laquelle il voulut descendre. Ayant pris toutes les conditions de la nature humaine, à l'exception du péché, il se réduisit à passer lui-même par cet état de mort qui est pour tous les hommes la conséquence et la punition du péché (1).

Il fallut donc *l'ensevelir*, c'est-à-dire faire disparaître son cadavre sacré en l'enfermant dans un tombeau. Il y en avait un là, tout proche, on l'y déposa.

Mais, en Jésus-Christ, l'homme seul était mort. Dieu ne meurt pas. Son âme d'homme et son corps avaient été séparés l'un de l'autre par la violence des supplices, car c'est en cela que consiste la mort pour tout le monde. Elle arrive quand le corps usé par la maladie ou par la souffrance ne peut plus

(1) Le jour où Notre-Seigneur-Jésus-Christ est mort s'appelle le *Vendredi-Saint*, car c'était un vendredi ; et la semaine que l'Eglise consacre, immédiatement avant la fête de Pâques, à célébrer le souvenir des derniers jours de sa vie s'appelle la *semaine sainte*.

servir aux opérations de l'âme. L'âme vit désormais seule, en attendant la résurrection générale qui aura lieu à la fin du monde. Mais, si l'âme de Jésus s'était détachée de son corps, la divinité du Christ n'en demeurerait pas séparée. Ce corps sacré, elle l'avait adopté pour toujours, elle lui restait unie même dans la mort. Et c'est par cette présence de la divinité en lui que devait s'accomplir, trois jours plus tard, comme vous le verrez, mes enfants, dans la prochaine leçon, la prédiction faite par les prophéties qui avaient annoncé les humiliations inouïes du Christ : « *Mais son tombeau sera glorieux.* »

Du mystère de la Résurrection.

Mes enfants,

Le corps sacré de Jésus repose dans son tombeau depuis le soir du *Vendredi-Saint*. Que fait sa sainte âme ? Que devient son corps ? C'est ce que le Symbole des Apôtres nous enseigne par les cinquième, sixième et septième articles du *Credo*. Après la vie *cachée*, la vie *publique* et la vie *souffrante* de notre divin Sauveur, nous voici introduits dans sa vie *glorieuse*.

Ces trois articles disent : Je crois... en Jésus-Christ... qui... *est descendu aux enfers, est ressuscité des morts le troisième jour, est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu, le Père tout-puissant, d'où il viendra juger les vivants et les morts.*

Prenons en premier lieu ces mots : *est descendu aux enfers*. Remarquez d'abord, mes enfants, que le mot *enfer* n'est pas pris ici au singulier, mais au pluriel : *aux enfers*. Au singulier, l'enfer désigne le lieu de supplices où les démons et les damnés, c'est-à-dire les hommes qui sont morts révoltés eux aussi contre Dieu, subissent leur peine. Mais, ici, cette expression *les enfers*, qui veut dire les parties inférieures et souterraines de la terre, s'applique à un lieu tout différent, qu'on appelle aussi les *limbes*. Et qu'y avait-il dans les *limbes* ? Les âmes de

tous les hommes justes et vertueux défunts, restés fidèles à Dieu pendant leur vie. Ces âmes ne pouvaient être condamnées à l'enfer ; Dieu leur réservait le bonheur du paradis, mais aucune créature humaine ne devait entrer au ciel avant que notre rédemption eût été consommée et que Jésus, le nouvel Adam, eût pris lui-même, en corps et en âme, possession de ce bonheur divin, au nom de l'humanité rachetée, en l'y introduisant après lui. Or, ce jour, quoique certain désormais, ne devait arriver que quand Jésus monterait aux cieux, quelques semaines après nous avoir rachetés par sa mort. Les âmes des justes étaient donc rassemblées dans ce lieu. Elles savaient qu'un jour le Rédempteur les en tirerait ; elles appelaient de leurs vœux sa venue sur la terre et attendaient avec impatience d'apprendre que ce Rédempteur avait paru. Ce fut pour leur annoncer cette grande nouvelle, cette grande joie, que l'âme de Notre-Seigneur descendit parmi elles, tandis que son corps était dans le tombeau. Cette âme sainte apparut tout à tout dans leur assemblée, illuminant tout de sa lumière. Le Christ était venu, le monde était racheté, et son Sauveur était là, jouissant déjà de son triomphe et de la joie inexprimable qu'en éprouvaient là, autour de lui, toutes ces âmes qui, depuis cent ans, mille ans ou deux mille et quatre mille ans, soupiraient dans l'attente ; les patriarches, comme Noé, Abraham, Jacob et leurs descendants fidèles, les justes de toute condition et de toute âge. Quels transports de reconnaissance, quelle allégresse ! Et comme ils regardaient main-

tenant venir, avec une joyeuse impatience, le jour de la délivrance définitive !

L'âme de Jésus demeura au milieu d'eux, les consolant, les remplissant d'émotion en les instruisant de sa vie et de ses souffrances, jusque dans la matinée du dimanche. C'était ce jour qui devait le voir *ressusciter d'entre les morts*. C'était en effet le troisième depuis qu'il avait expiré sur la croix le Vendredi-Saint, et il avait prédit plusieurs fois, pendant sa vie, qu'il ressusciterait *le troisième jour*.

Je n'ai plus besoin de vous expliquer, mes enfants, ce que c'est que *ressusciter* : vous savez que c'est redevenir vivant après avoir été mort, et, puisque la mort est la séparation de l'âme et du corps, il faut, pour ressusciter, que l'âme et le corps se réunissent de nouveau. Vous savez aussi que ressusciter un mort est un grand miracle. Notre-Seigneur en avait ressuscité plusieurs, comme le fils de la veuve de Naïm, la fille de Jaïre et Lazare. Il a même donné à plusieurs saints le pouvoir d'accomplir en son nom la même merveille. Mais il y a un miracle encore plus grand que de ressusciter les autres au nom de la toute-puissance divine, c'est de se ressusciter *soi-même*, de se rendre la vie à soi-même après avoir été mort. Ce *miracle des miracles*, il est évident que, seul, un homme Dieu, toujours vivant comme Dieu, quoique mort comme homme, est capable de l'opérer. Quel homme mort pourrait même remuer une paille ?

Les Juifs étaient si peu rassurés contre la prédiction extraordinaire de Jésus, qu'après avoir

roulé une très lourde pierre qui fermait complètement l'entrée du tombeau creusé dans le rocher, ils y mirent des scellés et placèrent des gardes autour pour veiller jour et nuit. Ils avaient fait cela par crainte que les apôtres ne vinssent enlever le corps en cachette, pour faire croire ensuite au peuple que leur divin Maître était ressuscité. Mais ces précautions ne devaient servir qu'à rendre le miracle plus éclatant.

Au matin du troisième jour, Jésus, par l'effet de sa toute-puissance divine, réunit son âme à son corps. Puis, tout-à-coup, sa sainte Humanité traversa les parois du tombeau, comme un rayon de soleil traverse une vitre sans la briser, et il en sortit vivant, glorieux, tandis que les concerts des anges éclataient au dessus de sa tête. Au même moment, il se fit un grand tremblement de terre. Un ange éblouissant de lumière descendit du ciel ; il renversa la pierre du tombeau afin qu'on pût le voir vide désormais, et il s'assit dessus. Les gardes épouvantés s'enfuirent. Ce jour de la Résurrection de Notre-Seigneur-Jésus-Christ est le saint jour de *Pâques* (1).

Ce miracle de la résurrection est la preuve suprême de la divinité de Jésus-Christ. Même en négligeant tous les autres, s'il s'est ressuscité par sa propre puissance, plus de doute, il est vraiment Dieu.

(1) *Pâques* signifie *passage*, et c'est un terme bien choisi puisque la fête de Pâques avait été instituée, chez les Juifs, en mémoire de passage de l'Ange exterminateur qui fut le signal de leur délivrance; et que, chez les chrétiens, elle est établie en mémoire de la résurrection de Notre-Seigneur, c'est-à-dire de son passage de la mort à la vie, signal de notre salut.

Or, ce miracle, les Juifs, ennemis de Dieu, vont être les premiers à en reconnaître la réalité. Les gardes affolés sont accourus près de leurs chefs pour leur annoncer que le tombeau est vide. Le corps de Jésus était là il n'y a que quelques instants ; il n'y est plus ! Les chefs du peuple, déconcertés mais obstinés dans leur aveuglement, distribuèrent de l'argent à ces gardes pour leur fermer la bouche, en leur disant : « Si on vous demande ce qu'est devenu le corps de Jésus, vous direz que ses disciples sont venus la nuit et qu'ils l'ont enlevé pendant que vous dormiez. » Mais, s'ils dormaient, comment ont-ils pu voir ce qui ce passait ?

La certitude du miracle de la résurrection est attestée directement par des témoignages qui défient le doute. En effet, comme je vous l'ai dit, mes enfants, Jésus ressuscité ne remonta pas aussitôt au ciel. *Pendant quarante jours encore*, il demeura sur la terre, se montrant fréquemment à ses apôtres et ses disciples, afin de les convaincre de sa résurrection, de les consoler par sa présence, de fortifier leur foi en opérant devant eux de nouveaux miracles, et afin de leur donner de nouvelles lumières sur les vérités de la religion et de leur confier les sacrements. Durant ce temps, il leur apparut en diverses circonstances, tantôt isolément, tantôt en groupe. Il se laissait toucher par eux. Un jour, voyant un de ses apôtres qui hésitait encore à croire que ce fût lui, il lui fit mettre le doigt dans les blessures de ses pieds et de ses mains. Une autre fois, il apparut à plus de cinq cents

disciples réunis. Pendant ces quarante jours, apôtres et disciples furent donc en rapport avec leur divin Maître, partageant son bonheur et jouissant de sa sainte présence.

Ce qu'ils avaient vu, ce qu'ils avaient touché de leurs mains, ils l'annoncèrent, ils le prêchèrent partout, malgré les persécutions. Quel profit avaient-ils à attendre, en déclarant tout haut au peuple : « Ce Jésus que vous avez crucifié, il est ressuscité glorieusement, nous en sommes les témoins. » Ils ne faisaient que s'exposer à être traités comme lui. Les premiers apôtres, cités à comparaître devant le Conseil des Juifs, refusèrent de se laisser fermer la bouche. Condamnés au supplice du fouet, ils en sortirent pleins de joie pour avoir subi cette humiliation et cette torture à l'exemple de leur Maître. Jésus est ressuscité, Jésus est Dieu : c'est pour attester ce fait de sa résurrection que les apôtres, leurs disciples, et, après eux, des millions de martyrs ont péri dans les supplices. Comme le dit un grand philosophe français : « Il faut croire des témoins qui se font tuer. »

Le sixième article du Symbole nous dit que Jésus-Christ *est monté aux cieux*.

C'est le dernier événement de sa vie parmi les hommes. Cet événement glorieux pour Notre-Seigneur et pour nous, l'Eglise le célèbre chaque année par la fête de l'*Ascension*. Vous n'avez sans doute pas besoin, mes enfants, que je vous explique ce mot. Il signifie une *montée*. Est-ce que vous n'avez pas entendu parler d'*ascension* à pied dans

les montagnes, ou d'*ascension* au ballon, en aéroplane ? L'*Ascension* de notre divin Rédempteur est sa *montée* au ciel. Mais ce fut une montée divine, qu'il accomplit en Dieu. Jésus, en effet, ne monta pas au ciel comme le prophète Elie qui y fut transporté par un char de feu, ni comme la sainte Vierge qui y fut enlevée par les anges ; ce fut par sa propre puissance qu'il opéra son Ascension.

C'était le quarantième jour après sa Résurrection. Ce jour-là, le Sauveur conduisit ses apôtres et ses disciples sur cette même colline des Oliviers où il avait subi son agonie et la trahison de Judas. Après leur avoir adressé ses dernières paroles, il les bénit tous, et, en étendant les bras pour les bénir, il se sépara d'eux. Quel fut leur saisissement et leur admiration, en le voyant s'élever ainsi de terre, traverser majestueusement l'espace et disparaître à leurs yeux au-dessus des nuages ! Ils demeurèrent là, émerveillés, attendris de joie, les yeux fixés vers l'endroit où ils avaient perdu de vue leur Sauveur, lorsque deux anges apparurent à leurs côtés et leur dirent : « Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous là à regarder le ciel ? Ce même Jésus, qui vient de s'y élever du milieu de vous, en reviendra de la même manière que vous l'avez vu y monter. » Nous verrons bientôt ce que signifiaient ces paroles. Le miracle de l'Ascension a donc eu de nombreux témoins.

Je disais tout à l'heure qu'il était glorieux pour nous aussi. Il faut ajouter : et doublement joyeux. C'est, qu'en effet, ce jour-là, c'est un *homme*, un homme de même nature que nous, qui, pour la

première fois, est entré dans le ciel. C'est la glorification de notre humanité. Et Jésus, le nouvel Adam, y est entré pour prendre possession du bonheur du paradis en notre nom à tous. Il y est entré escorté par toutes les âmes des justes tirées des limbes et introduites à sa suite. Il y est monté afin de nous préparer *notre place* dans le ciel, comme il l'avait promis à ses apôtres, et, en leur personne, à tous les hommes qui croiraient en lui et mourraient dans son amour.

Aussi, mes enfants, le mystère de l'Ascension doit nous inspirer d'abord une grande joie à cause de notre divin Sauveur lui-même, en le voyant triomphant après avoir été si humilié et accablé de tant de souffrances, mais aussi une grande joie personnelle, à la pensée qu'une place nous attend au ciel près de lui. Ce mystère doit encore nous donner une ferme espérance d'obtenir cette place avec son secours, et nous porter à une ferme résolution de ne pas nous exposer à la perdre en cédant aux tentations du démon.

La gloire, la puissance et le bonheur dont Notre-Seigneur jouit dans le ciel pour toujours sont exprimés par ce qui suit dans le Symbole, et dont vous allez facilement comprendre le sens. Mais, faites bien attention, d'abord, mes enfants, qu'il ne s'agit pas seulement ici de la gloire et de la puissance de Notre-Seigneur comme Fils de Dieu, égal en tout au Père et au Saint-Esprit. Non, il s'agit de sa vie glorieuse comme *Homme-Dieu*, de cet *Homme-Dieu* qui a vécu et souffert sur la terre, et qui

maintenant est devenu, *même comme homme*, comme Homme-Dieu, le roi du ciel et de la terre, des anges, des élus et de toute créature.

Cette gloire et cette puissance sont d'abord exprimés par quelques mots qu'il ne faut pas comprendre dans leur sens ordinaire et absolu, mais qui forment ce qu'on appelle des images : comme quand on dit, par exemple, d'un homme extraordinairement fort et courageux que c'est un lion, ou d'un enfant parfaitement sage que c'est un petit ange. Un homme n'est pas un lion, ni un enfant un ange. Mais on emploie ces expressions *imaginées* pour donner une haute idée de leurs qualités.

Le Symbole nous dit que Jésus-Christ *est assis à la droite du Père tout-puissant*. Cela ne signifie pas du tout qu'il est placé sur un trône, sans changer de place ; cela signifie l'état de *repos* parfait et inaltérable dans lequel est la sainte Humanité de notre Sauveur après une vie terrestre si remplie de peines et de souffrances ; l'état de *souveraineté* universelle qui le fait régner là-haut comme un roi au milieu de sa cour. Pour dire qu'un homme se repose paisiblement, on dit qu'il s'est *assis* ; un souverain reçoit *assis* les hommages de ses sujets qui se tiennent debout devant lui, afin de marquer la différence, la distance entre eux et lui. De même, quand nous disons que Jésus est assis à *la droite* de son Père, c'est parce que, quand un prince veut rendre un grand honneur à quelque personnage de sa cour, il ne le place pas au-dessous de lui, mais à côté de lui et à *sa droite*. C'est ce que font les hommes dans la vie ordinaire. Etre *assis à la droite* du

Père signifie que notre Sauveur Jésus est associé *même comme homme*, comme Homme-Dieu, à la puissance et à la gloire de son Père.

Mais les mots qui suivent dans le Symbole vont nous dire plus clairement, et, cette fois, sans image, jusqu'où s'étendent cette gloire et cette puissance de l'Homme-Dieu triomphant.

Vous vous rappelez, mes enfants, qu'en face de Caïphe et du Conseil des Juifs, Notre-Seigneur-Jésus-Christ, en leur déclarant que, malgré l'état d'humiliation où ils le voyaient, il était bien *le Christ Fils du Dieu vivant*, avait ajouté cet avertissement solennel : « *Cependant, un jour, vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite du Père Tout-Puissant, et venant à vous sur les nuées du ciel* (1). » Jésus répétait là devant ses juges ce qu'il avait déjà annoncé à ses apôtres, en leur parlant de la *fin du monde*. Il leur avait dit : « *Alors apparaîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme* (c'est-à-dire la croix), *vous verrez ce Fils de l'homme assis à la droite de la Majesté divine et venant sur les nuées du ciel*. » Et, le jour de l'Ascension, les deux anges avaient dit aux apôtres : « *Ce Jésus que vous venez de voir s'élever triomphant au ciel en reviendra de la même manière qu'il y est monté*. » C'est cet article de notre foi que le Symbole exprime en disant que Notre-Seigneur est monté au ciel... *d'où il viendra juger les vivants et les morts*. Ces paroles signifient qu'à la fin du monde

(1) Le Sauveur se donnait souvent ce nom de *Fils de l'homme* pour bien marquer sa nature humaine.

Jésus-Christ viendra *visiblement* et avec une grande majesté juger tous les hommes et rendre à chacun selon ses œuvres.

C'est ce qu'on appelle le *jugement général*. Grand et redoutable jugement, mes enfants ! Ce jour là, le roi de toutes les créatures rendra *publics* aux yeux de tous les hommes les crimes des méchants et les vertus des bons, pour la confusion des uns et pour la gloire des autres ; et ce sera aussi pour le triomphe de sa justice, de sa puissance et de sa Providence, qui, cette fois et à jamais, aveugleront tous les yeux de l'éclat de leur lumière.

Ce jour de la *fin du monde*, quand viendra-t-il ? Personne ne le sait, c'est le secret de Dieu. Sera-ce dans cent ans, dans mille ans ? Il est inutile de chercher à le deviner. Les apôtres avaient essayé d'interroger leur divin Maître à ce sujet, mais il répondit : « Personne ne sait ni le jour ni l'heure, pas même les anges du ciel, le Père seul le sait. » Et il ajouta cet avertissement donné à nous tous, dans la personne des apôtres, pour engager les hommes à se tenir toujours prêts : « Tenez-vous sur vos gardes ; veillez et priez », puisque vous ignorez quand ce temps viendra.

Mais il viendra, ce grand jour, Notre-Seigneur en a fait lui-même à ses apôtres la description effrayante, et elle est rapportée en détail dans les Évangiles. Tous les peuples de la terre pleureront et gémiront en voyant le Fils de l'Homme apparaître ; il enverra ses anges qui, d'une voix retentissante, appelleront et rassembleront tous les hommes des quatre vents du ciel, du sommet des

cieux jusqu'aux dernières profondeurs de la terre. *Les vivants et les morts* dont parle le Symbole désignent les hommes qui vivront encore à ce moment et toutes les générations qui auront déjà passé sur la terre; ces mots désignent aussi les justes, les élus, qui sont les véritables vivants, et les pécheurs, les damnés, voués à la mort éternelle.

Le Souverain juge *rendra à chacun selon ses œuvres*, c'est-à-dire qu'il décernera aux bons la récompense de leurs vertus et du bien qu'ils auront accompli, aux méchants les châtimens réservés à leurs péchés et au mal qu'ils auront fait.

Il est vrai, mes enfans, que la justice divine n'aura pas attendu la fin du monde et le *jugement général* pour fixer le sort de chacun selon ses mérites.

Chaque homme, aussitôt sa mort, subit un *jugement particulier*. L'âme paraît aussitôt devant le tribunal de Dieu pour être jugée selon ses bonnes et mauvaises actions. Dans l'espace d'un clin-d'œil, la lumière éblouissante de la sagesse divine met au grand jour devant elle ce qu'elle a fait de bien et ce qu'elle a fait de mal, ses actions les plus cachées, aussi bien que les autres; elle met à nu toutes les intentions qui la faisaient agir, elle dissipe tous les faux prétextes; en un mot, l'âme se voit réellement telle qu'elle est et comme elle ne s'était jamais vue. La sentence de salut ou de damnation lui est aussitôt appliquée.

Cependant on ne peut pas toujours dire que, dès ce moment, elle a complètement reçu selon ses œu-

vres. Souvent, en effet, les actions de notre vie ont des effets qui nous survivent, un prolongement d'influence qui s'exerce encore après notre mort. Voilà, par exemple, un enfant qui meurt peu de temps après avoir poussé un camarade à de mauvaises lectures ou à de vilaines actions; ce camarade en corrompra peut-être d'autres à son tour par la faute de celui qui l'a séduit. Où s'arrêteront les suites? Une œuvre qui a ainsi des effets prolongés, soit en bien soit en mal, ne peut donc être jugée complètement et définitivement pour la récompense ou la punition, que quand elle sera achevée dans toutes ses conséquences. Ce sera l'affaire du jugement général où il sera rendu à chacun *selon ses œuvres*.

A quoi servira, demanderez-vous, le jugement général après le jugement particulier? Dans le jugement général, vous ai-je dit, Jésus-Christ manifestera les vertus des bons et les crimes des méchants, pour la confusion des uns, pour la gloire des autres, et pour le triomphe de sa justice et de sa puissance.

Beaucoup de mérites et de vertus passent ignorés sur terre et y restent inconnus, et il n'est pas rare que les bons soient humiliés et même persécutés. Il n'est pas rare non plus que les méchants prospèrent et soient honorés, que leurs péchés soient inaperçus ou même applaudis. Un pareil mal doit avoir son terme; la justice l'exige. Or, le jugement général accomplira cette justice, puisqu'en face de l'univers entier les vertus et les péchés apparaîtront dans leur véritable jour : la vertu sera

manifestée dans toute sa splendeur et sa beauté, le vice dans sa honte et ses horreurs. Aux bons et fidèles serviteurs de Dieu la gloire et l'honneur, aux coupables la confusion et l'opprobre. C'est ainsi que sera justifiée la conduite de la *Providence*, souvent attaquée par les impies, qui, à la vue du malheur des bons et de la prospérité des méchants, se hâtent trop de nier la justice de Dieu ou sa puissance. Et c'est alors qu'aura lieu le triomphe de cette justice dont Dieu avait suspendu l'action, de cette puissance dont il avait retardé les effets, dans les vues mystérieuses de son infinie sagesse.

Vous voyez maintenant à quoi servira le jugement général après le jugement particulier. Sans doute, ce second jugement n'est pas nécessaire à chaque homme pour connaître personnellement son sort éternel, puisque rien ne peut changer l'arrêt prononcé au jugement particulier, mais il sert à justifier la Providence, à honorer la vertu, et à rendre complètement à chacun selon ses œuvres.

Du Saint-Esprit.

Mes enfants,

Je crois au Saint-Esprit : c'est le huitième article du Symbole.

Qu'est-ce que le Saint-Esprit? Vous savez déjà que c'est la troisième Personne de la Sainte Trinité, qui procède du Père et du Fils, comme on le chante dans le *Credo* à la grand'messe. Mais *procéder*, qu'est-ce que cela signifie? On dit qu'un fils *procède* de son père, cela veut dire qu'il *vient de lui*. Le Saint-Esprit *vient* du Père et du Fils. Comment en vient-il? Là est une partie du *mystère* de la Sainte-Trinité, que nous ne pouvons pas comprendre. Il faut du moins comprendre le sens de cette expression *procéder*, quand on l'applique au Saint-Esprit. Il ne *vient* pas du Père et du Fils comme l'enfant *vient* de ses parents : il n'est pas moins ancien que le Père et le Fils, ni inférieur à eux. Non. Dans la Sainte-Trinité, vous ne l'avez pas oublié, les trois Personnes sont égales entre elles, également éternelles, également toute-puissantes, puisqu'elles subsistent dans une même *nature*. Le Saint-Esprit *procède* du Père et du Fils d'une manière toute mystérieuse. Il en *procède*, il *vient* de la première et de la seconde Personne, comme, par exemple, la chaleur *vient* du feu et du rayonnement de ce feu : le Père, c'est le feu; le Fils, *pensée vivante* du Père, est son rayonne-

ment. A eux deux, ils produisent le Saint-Esprit que je compare à la chaleur, comme je compare les deux autres Personnes au feu et à son rayonnement. On se sert du mot *procéder* pour désigner ce rapport d'origine. Comme le Fils est la *pensée vivante* du Père, le Saint-Esprit est l'*amour vivant* du Père et du Fils entre eux. Amour brûlant, chaleur divine qui vivifie tout sans se consumer ni s'éteindre.

Notre-Seigneur, pendant sa vie sur la terre, avait promis plusieurs fois à ses apôtres de leur envoyer le Saint-Esprit quand lui-même ne serait plus là. « Le Saint-Esprit vous consolera, leur disait-il, il vous fortifiera et il vous donnera une intelligence plus complète des vérités que je vous ai enseignées. » Cette promesse de Jésus s'accomplit par un miracle de grand éclat *le jour de la Pentecôte*.

Le mot *Pentecôte* veut dire *cinquantenaire*, il désigne une période de cinquante jours. La fête de la Pentecôte existait depuis longtemps chez le peuple de Dieu. C'était le cinquantième jour après la sortie d'Égypte que Dieu avait donné sa loi à Moïse sur le mont Sinaï, au milieu des éclairs et des tonnerres. De même que le peuple juif célébrait la fête de *Pâques* pour rappeler le souvenir du passage de l'Ange exterminateur qui marqua sa délivrance d'Égypte, de même, cinquante jours après cette fête, il rappelait solennellement, par celle de la *Pentecôte*, l'anniversaire du grand jour où la loi lui avait été donnée.

Cette fête eut lieu comme d'habitude l'année où Jésus mourut. Elle attirait toujours au temple de Jérusalem un grand nombre de Juifs de toutes les provinces, même de ceux qui étaient pour ainsi dire naturalisés dans les pays où ils avaient émigré, et beaucoup d'étrangers à moitié convertis au judaïsme. Dans ces foules, la plupart des gens ne comprenaient que la langue de leur pays.

Ce fut ce jour de la Pentecôte juive que se réalisa la promesse faite par Jésus à ses apôtres. Ce serait encore une Pentecôte, puisque c'était le cinquantième jour depuis que notre Rédempteur avait accompli la *Pâque* divine, son *passage* de la mort à la vie par sa résurrection. Mais ce serait une Pentecôte toute nouvelle.

Avant de remonter au ciel le jour de son *Ascension*, Notre-Seigneur avait commandé à ses apôtres de se retirer dans le *Cénacle*, c'est-à-dire dans la vaste pièce où, la veille de sa mort, il avait institué l'Eucharistie (1) et où il leur avait fait ses adieux avant d'être trahi par Judas. « Là, leur avait-il dit, vous allez vivre dans le recueillement et la prière jusqu'à ce que vienne sur vous l'Esprit d'en haut. » Dix jours s'étaient écoulés ainsi depuis l'Ascension. Le dixième arriva le miracle de la Pentecôte (2).

Voici comment les Actes des apôtres racontent ce

(1) Nous verrons plus tard ce que c'est cet adorable sacrement.

(2) La fête de la Pentecôte se célèbre dix jours après celle de l'Ascension, comme celle de l'Ascension se célèbre quarante jours après celle de Pâques. Le saint jour de Pâques étant un dimanche, il est facile de constater, en comptant sur ses doigts, que le quarantième jour fait toujours tomber l'Ascension un jeudi, et, le cinquantième, la Pentecôte un dimanche.

qui se passa. Le récit est aussi impressionnant que
« court. Quand les jours de la Pentecôte furent ac-
« complis, les Apôtres étaient tous ensemble dans le
« même lieu ; il se fit soudain un bruit du ciel *pareil*
« à celui d'un vent impétueux qui arrive, et il rem-
« plit toute la maison où ils demeuraient. Alors
« leur apparurent *comme des langues de feu* qui
« se partagèrent et se reposèrent sur chacun d'eux.
« Et ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils
« commencèrent à parler *diverses langues*, selon
« que le Saint-Esprit les faisait s'exprimer. Appre-
« nant cela la multitude s'assembla et restait con-
« fondue, parce que chacun entendait les disciples
« parler en sa langue. Et tous s'étonnaient et ad-
« miraient, se disant : Qu'est-ce que ce peut être ? »

Alors, en effet, saint Pierre, le chef des apôtres, s'était présenté à la foule, accompagné des autres ; il lui expliqua le prodige qui venait de s'accomplir ; il lui prêcha la divinité de Jésus-Christ mort sur la croix pour notre salut, la nécessité de faire pénitence et de se convertir, et, nouveau miracle ! voilà que tous, dans cette foule, comprenaient le discours de saint Pierre, les paroles des autres apôtres, comme s'ils parlaient à la fois dans toutes les langues, quoiqu'ils se servissent seulement de la langue des Juifs. Le peuple s'écriait plein de stupeur, racontent encore les Actes : « Est-ce que ces hommes qui nous parlent ne sont pas des Ga-
« liléens ? Comment se fait-il que nous les enten-
« dions chacun dans notre langue ? Parthes, Mèdes
« Elamites, habitants de la Mésopotamie, de la
« Judée, de la Cappadoce, du Pont et de l'Asie,

« de la Pamphylie, de l'Égypte, des parties éloi-
gnées de la Lybie, etc..., nous les avons tous
entendus publier dans notre langue les grandes
œuvres de Dieu. »

Trois mille personnes se convertirent à Jésus-Christ, et ce jour de la Pentecôte marqua la naissance de l'Église, qui est la société des chrétiens.

Il y a, mes enfants, dans le mystère de la descente du Saint-Esprit, plusieurs choses à vous expliquer. Tout y est d'un sens profond.

Le bruit semblable à celui d'un *vent impétueux* qui remplit toute la maison et dont cette divine descente fut accompagnée, marque la force irrésistible de l'action du Saint-Esprit. La forme de *langues* sous laquelle il se posa au dessus de la tête de chaque apôtre exprimait la mission d'apostolat que Jésus leur avait confiée avant de quitter la terre : « Allez, enseignez toutes les nations », mission que le Saint-Esprit leur apportait la force d'accomplir. La langue est, en effet, l'organe de la parole, et de l'enseignement par la prédication. C'était aussi le signe de ce *don des langues* dont le miracle du discours de saint Pierre et les conversations des autres apôtres allaient être le premier exemple. Ces langues étaient *de feu*. Quelles sont les propriétés du feu ? En premier lieu, le feu *éclaire*. Le Saint-Esprit venait éclairer les Apôtres, leur donner l'intelligence parfaite des vérités que Jésus leur avait enseignées. Souvent il était arrivé, comme l'Évangile lui-même le raconte, que leurs esprits peu cultivés et encore pétris des pensées de la terre, étaient demeurés appesantis devant les

paroles sublimes de leur divin Maître. L'inconvénient n'était pas trop grave tant qu'il restait au milieu d'eux pour les redresser et leur répéter ses leçons. Mais, aujourd'hui qu'il était remonté au ciel (1) et qu'il leur fallait désormais parler en son nom, il était nécessaire que sa promesse de leur envoyer le Saint-Esprit pour leur donner la lumière parfaite se réalisât. En second lieu, le feu *échauffe*. Le Saint-Esprit venait enflammer le cœur des Apôtres du feu de son amour. Il venait leur inspirer un zèle ardent pour remplir leur mission, pour répandre partout les vérités divines et gagner les âmes à Jésus-Christ, un courage indomptable qui leur donnerait la force de ne céder à aucune persécution et d'attester la divinité de Notre-Seigneur par le témoignage de leur sang. C'est le Saint-Esprit qui a fécondé leurs travaux, qui a donné l'efficacité à leurs paroles pour convertir les peuples ; c'est lui qui, dans la suite, souffla le même courage à leurs successeurs et donna le même effet merveilleux à leur apostolat ; c'est lui qui soutint les légions de martyrs dans leurs héroïques sacrifices ; c'est lui qui, depuis la naissance de l'Eglise, entretient dans les âmes des saints et dans toutes celles des bons le feu de l'amour divin et leur fait produire d'admirables fruits de vertu.

Il faut savoir, en effet, mes enfants, que le Saint-Esprit, descendu *visiblement* sur les Apôtres,

(1) Où est maintenant Jésus-Christ ? *Comme Dieu*, il est partout vous le savez, mes enfants ; *comme Homme-Dieu*, il est au ciel, et il habite dans les tabernacles de nos églises, il réside dans l'hostie sacrée. Cela vous sera expliqué quand nous parlerons du sacrement de l'Eucharistie.

continue parmi nous son action *invisible* et pourtant immédiate et constante. Comme Dieu, il est partout, mais il réside d'une manière particulière dans les âmes fidèles. Ce *don du Saint-Esprit* que les Apôtres reçurent avec un éclat extraordinaire, proportionné à leur mission extraordinaire, il est fait aussi à chacun de nous, pour éclairer notre intelligence et réchauffer, enflammer notre cœur. C'est son action qui vivifie la foi dans l'âme du chrétien, qui entretient en elle l'amour de Dieu et qui est la source de toutes nos œuvres méritoires pour le ciel.

Oh ! Si nous comprenions bien ce qu'est le Saint-Esprit, comme nous l'invoquerions souvent, comme nous lui demanderions avec ferveur de remplir et de guider toujours notre âme ! Ecoutez, mes enfants, ce que disait dans ses catéchismes le curé d'une petite paroisse de campagne dont la vie fut si admirable que l'Eglise l'a mis au nombre de ses saints. C'est le bienheureux Curé d'Ars.

Il disait : « Que c'est beau ! Le Père est notre Créateur, le Fils est notre Rédempteur, et le Saint-Esprit est notre *Conducteur* (1)... »

« Le Saint-Esprit est comme un homme qui aurait une voiture avec un bon cheval, et qui voudrait nous mener à Paris. Nous n'aurions qu'à dire oui et à monter dedans... C'est bien une belle affaire que de dire oui !... Eh bien ! le Saint-Esprit veut

(1) Toutes les œuvres de Dieu sont également les œuvres des trois Personnes de la Sainte-Trinité, puisqu'il n'y a qu'un *soul Dieu*. Mais, en égard au caractère particulier de chaque Personne, on attribue la création au Père, la rédemption au Fils, et la sanctification des âmes au Saint-Esprit.

nous mener au ciel : nous n'avons qu'à dire oui, et à nous laisser conduire. C'est lui qui nous fait distinguer le vrai du faux et le bien du mal. Comme ces lunettes qui grossissent les objets, le Saint-Esprit nous fait voir le bien et le mal en grand. Avec le Saint-Esprit, on voit tout en grand : on voit la grandeur des moindres actions faites pour Dieu, et la grandeur des moindres fautes. Comme un horloger avec ses lunettes distingue les plus petits rouages d'une montre, avec les lumières du Saint-Esprit nous distinguons tous les détails de notre pauvre vie. Ceux qui se laissent conduire par le Saint-Esprit éprouvent toute sorte de bonheur au dedans d'eux-mêmes, tandis que les mauvais chrétiens se roulent sur les épines et les cailloux. Sans le Saint-Esprit nous sommes comme une pierre du chemin... Prenez dans une main une éponge imbibée d'eau, et dans l'autre un petit caillou ; pressez-les également : il ne sortira rien du caillou, et de l'éponge vous ferez sortir de l'eau en abondance. L'éponge, c'est l'âme remplie du Saint-Esprit, et le caillou, c'est le cœur froid et dur où le Saint-Esprit n'habite pas.

« C'est le Saint-Esprit qui forme les pensées dans le cœur des justes et qui engendre les paroles dans leur bouche. Ceux qui ont le Saint-Esprit ne produisent rien de mauvais ; tous les fruits du Saint-Esprit sont bons. Le Saint-Esprit se repose dans les âmes justes, comme la colombe dans son nid. Il couve les bons désirs dans une âme pure, comme la colombe couve ses petits. Il nous conduit comme une mère conduit son enfant de deux ans par la

main, comme une personne qui y voit conduit un aveugle.

« Il faudrait dire chaque matin : « Mon Dieu, envoyez-moi votre Esprit qui me fasse connaître ce que je suis et ce que vous êtes. »

De l'Eglise.

Mes enfants,

Nous arrivons au neuvième article du Symbole des apôtres : *Je crois à la sainte Eglise catholique.*

Qu'est-ce que l'Eglise, et, d'abord, que signifie ce mot? Il vient d'un mot grec qui veut dire *réunion, assemblée.*

Ecartons d'abord un premier sens de ce mot *église* qui n'aura rien à voir dans cette leçon. Qu'est-ce que le catéchisme? Le catéchisme, c'est le livre dans lequel vous apprenez la religion, mais vous dites aussi : je vais au catéchisme, en parlant du *lieu* où on se réunit pour l'entendre expliquer. La Chambre des députés, c'est la réunion des députés, mais on donne aussi ce nom au palais où elle se tient. De même, on donne le nom d'*église* au lieu saint dans lequel les chrétiens s'assemblent pour assister à la messe et aux offices.

Dans cette leçon, nous ne parlerons pas du tout de l'*église lieu* de réunion, mais seulement de la réunion même, c'est-à-dire de la *société* que les membres de l'Eglise composent.

L'Eglise, c'est donc la *société* dont les catholiques font partie, comme ces grandes sociétés, la nation française, la nation anglaise et les autres,

sont composées des habitants de ces divers pays. Mais remarquez que, quand on dit, par exemple, la France, on entend tantôt la nation française tout entière, indistinctement, ses chefs et ses membres à la fois, et tantôt aussi ses chefs seulement, parce qu'ils ont l'autorité sur elle et parlent en son nom. Quand on dit : la France est une nation loyale et vaillante, c'est bien de toute la société formée par elle qu'on parle ; mais si le gouvernement venait à déclarer la guerre, on dira très bien encore : *la France* a déclaré la guerre, quoique cette déclaration soit faite par ses seuls représentants. Eh bien, de même, quand on dit : *l'Église* aime les pauvres, on parle de tous ses membres en général, parce que tous doivent avoir l'esprit de charité ; mais aussi quand ses chefs décident que tous les chrétiens doivent croire telle ou telle vérité, on dira encore très bien : *l'Église* a parlé, quoique cette décision émane seulement de ceux qui la dirigent. Ainsi, ce nom *l'Église* désigne tantôt les chefs et les membres tous ensemble, tantôt le gouvernement de la société chrétienne tout seul. Vous avez bien compris, n'est-ce pas ?

Dans cette leçon, qui sera pleine de choses aussi intéressantes que nécessaires à connaître, j'aurai à vous parler de l'Église comme société, sans distinction de chefs et de membres, de l'Église comme représentée par ses chefs, et aussi, en particulier, des membres qui en forment la masse.

Prenons une société comme la nation française : sa formation a d'abord son histoire. Cette société a son régime de gouvernement : un chef d'Etat à sa

tête, des ministres autour de lui pour gouverner sous sa présidence, et, comme les ministres ne peuvent tout gouverner par eux-mêmes, il y a un préfet à la tête de chaque département, un sous-préfet dans chaque arrondissement et, dans chaque commune, un maire. La France a encore ses institutions ou ses règles fondamentales qui ne sont pas celles des autres pays. Et ainsi du reste. Il serait honteux pour un Français d'être ignorant sur tout cela et il en mériterait à peine le nom. Ce serait encore plus honteux et plus indigne pour un chrétien dans la société de l'Eglise. Appliquez-vous donc bien, mes enfants, à écouter ce que je vais vous apprendre. Je le diviserai en plusieurs parties.

Fondation de l'Eglise.

Le premier point à retenir est que Notre-Seigneur a voulu que les chrétiens répandus par le monde forment tous ensemble *une société*, au lieu de demeurer isolés, et que cette société, qui est *l'Eglise*, a été instituée par lui.

Demandez-vous, mes enfants, ce que la foi et l'instruction religieuse des chrétiens disséminés dans tous les pays de caractère et de mœurs si divers seraient devenus cinq cents ans, mille ans, ou deux mille ans après que notre Sauveur eût quitté la terre, si chacun était resté livré à lui-même, sans guide et sans soutien. Est-ce que, dans un même pays, la loi n'a pas besoin d'être expliquée aux citoyens, d'être conservée dans son esprit par l'interprétation des tribunaux, et surveillée dans son

application ? Et à quels embarras, à quelles misères, à quels troubles ne serions-nous pas exposés, comme chrétiens, si nous n'avions les avantages et la protection que nous procure *l'état de société organisée* ? Notre-Seigneur n'a même pas pris la précaution — et c'était bien à dessein — de dicter lui-même une fois pour toutes sa loi et sa doctrine ; il a prêché, il n'a pas rédigé par écrit les institutions du christianisme. Il réservait ce rôle au gouvernement de la société organisée, *l'Eglise*, qu'il avait fondée avant de remonter aux cieux.

Quand et comment Jésus-Christ a-t-il fondé l'Eglise ? Il l'a fondée lorsque, pour développer l'œuvre commencée par sa prédication, il choisit et réunit ses apôtres et ses disciples, puis, quand leur donna un chef dans la personne de Simon-Pierre, à qui il dit, le jour où celui-ci avait confessé la divinité de son Maître : « Tu es pierre, *et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.* » Jésus continua cette fondation lorsque, dans les entretiens qui suivirent sa résurrection, il acheva de déterminer les sacrements qui seraient les canaux de sa grâce. Cette œuvre, il la vivifia, lorsqu'il envoya le Saint-Esprit à ses apôtres pour leur donner la vertu de faire naître partout des chrétiens dans le monde. Et vous avez vu que, le jour même de la Pentecôte, trois mille personnes entrèrent déjà dans la société chrétienne.

Constitution de l'Eglise.

Dans toute société, mes enfants, il y a les membres ou la masse, et il y a les chefs qui la gouver-

ment. En ce moment je vous parlerai des chefs de l'Eglise et de *l'organisation* que Notre-Seigneur-Jésus-Christ lui a donnée.

Le chef souverain de l'Eglise, son chef suprême, c'est Notre-Seigneur lui-même. Chef *invisible*, puisqu'il a quitté la terre, mais chef qui continue à gouverner *invisiblement* son œuvre par le Saint-Esprit, et *visiblement* par les chefs qu'il a mis à sa tête, car c'est de lui qu'ils tiennent leur pouvoir, et c'est une assistance toute particulière de leur divin Maître qui les dirige et les soutient.

Ces chefs de l'Eglise, le catéchisme les désigne sous le nom de *pasteurs*. Je n'ai pas à vous expliquer qu'on appelle pasteurs ceux qui gardent les troupeaux. Pourquoi ce nom de *pasteurs* donné aux apôtres et à leurs successeurs ? Vous le comprendrez vite en voyant comment Notre-Seigneur a institué le gouvernement de la société qu'il fondait. Mais, déjà, lui-même s'était comparé à un pasteur en plusieurs circonstances, et il comparait ses fidèles à un troupeau qui lui était bien cher : « Je suis le Bon Pasteur », avait-il dit, par exemple, « le Bon Pasteur connaît ses brebis et ses brebis le connaissent ». Il y a même un dimanche, le second après Pâques, qui, pour rappeler cet aimable langage du Sauveur des hommes, s'appelle le dimanche du *Bon Pasteur*. Ce nom de *pasteurs* appliqué aux chefs de l'Eglise reviendra dans un instant en parlant du premier d'entre eux.

Ce sont les Apôtres de Jésus qui furent, au commencement, les chefs de l'Eglise. Notre-Seigneur leur en avait spécialement donné le rôle et la mis-

sion à diverses reprises, en leur communiquant son pouvoir pour les exercer. Vous connaissez déjà cette parole qu'il leur dit un jour : « Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise. » Quand il leur apparut le soir de sa résurrection, il leur dit : « Recevez l'Esprit-Saint ; tous les péchés seront pardonnés à ceux à qui vous les pardonnerez. » Une autre fois : « Tout ce que vous lierez (c'est-à-dire ce que vous condamnerez) sur la terre sera lié dans le ciel ; et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » Enfin, au moment de remonter au ciel : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre : allez donc et enseignez toutes les nations, leur apprenant ce que je vous ai enseigné, en les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Quoi de plus clair, comme institution de leur pouvoir et de leur rôle ?

Et en quoi consistera dans l'Eglise le rôle ou l'office de ses chefs ? Vous savez déjà par votre catéchisme qu'il y a trois choses dans la religion : les *vérités* qu'il faut croire, les *devoirs* qu'il faut pratiquer, les *moyens* qu'il faut prendre pour bien remplir ces devoirs et gagner le ciel en se sanctifiant. Le premier office des chefs de l'Eglise est de nous *enseigner* les vérités que nous devons croire ; le second est de nous *gouverner* dans la pratique de nos devoirs ; le troisième est de nous *sanctifier* en nous administrant les moyens de salut par les sacrements. Ils nous *enseignent*, nous *gouvernent* et nous *sanctifient*. Mais, direz-vous, les Apôtres sont morts depuis bien longtemps. En effet, et

pourtant l'Eglise vit depuis cette époque, elle s'est même prodigieusement accrue en nombre après eux et elle doit durer jusqu'à la fin du monde. Croyez-vous, mes enfants, que Jésus-Christ n'y ait pas pensé? D'une part, il institua l'Eglise pour être immortelle, et, de l'autre, il savait bien que les Apôtres ne mourraient pas bien longtemps après lui. Cependant, quand il leur dit d'enseigner *toutes les nations* au nom de sa toute puissance, il ajouta : « *Et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.* » Les apôtres ne devaient point vivre jusque là, et, quand ils moururent, plusieurs contrées n'avaient pas encore reçu la prédication de l'Evangile. Il est donc évident que Jésus parlait aussi pour *leurs successeurs*.

Mais, avant d'aller plus loin, mes enfants, il faut que je m'arrête au principal d'entre les apôtres, au pasteur des pasteurs parmi ces chefs de l'Eglise, successeurs des apôtres.

Dans toute nation, il y a un souverain auquel les autres chefs sont soumis. C'est nécessaire. C'était encore plus nécessaire dans une société qui devait s'étendre par dessus les frontières des divers pays jusqu'à l'extrémité du monde.

Notre-Seigneur choisit donc un apôtre parmi les autres, qui serait le chef souverain des pasteurs et des brebis tout ensemble et qui aurait lui-même, comme chef souverain, *ses successeurs*. Ce premier chef de toute l'Eglise, vous savez déjà que ce fut saint Pierre ; ses successeurs, ce sont *les papes* qui se sont succédé sans interruption depuis sa mort.

« Tu es pierre, a dit Jésus à son apôtre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. » Cet apôtre est donc la pierre fondamentale du monument divin qu'est l'Eglise. On ne peut toucher à cette pierre fondamentale sans ébranler tout l'édifice. Dans une autre circonstance, après sa résurrection, Jésus adressa à Pierre cette parole qui va compléter l'explication du mot pasteur : « Pais *mes agneaux* », lui dit-il une première fois, et un instant après : « Pais *mes agneaux et mes brebis*. » Dans un troupeau les agneaux suivent les brebis et dépendent d'elles ; mais les brebis elles-mêmes suivent le pasteur, elles sont nourries et guidées par lui. Dans le troupeau de l'Eglise, les *agneaux*, ce sont les simples chrétiens, les *simples fidèles* ; les *brebis*, ce sont les autres successeurs des apôtres, qu'on appelle, vous le verrez tout à l'heure, les *évêques*. Agneaux et brebis sont tous sous la conduite et l'autorité du Pasteur. Les évêques sont pasteurs à l'égard des fidèles, et brebis à l'égard du Pasteur souverain qui commande à toute l'Eglise.

Saint Pierre a donc eu ses successeurs comme chef suprême de l'Eglise. Ils portent le nom de *papes*, et on les appelle les successeurs de saint Pierre (1) ; on dit qu'ils sont assis sur le trône de saint Pierre. Il y a toujours eu un pape (2). Ils ont chacun leur nom comme papes. Ils prennent souvent souvent celui d'un de leurs prédécesseurs,

(1) Le Pape est le successeur de saint Pierre, parce qu'il est évêque de Rome dont saint Pierre fut le premier évêque, et qu'il est le chef de tous les autres évêques comme saint Pierre était le chef des Apôtres.

(2) Le Pape actuel est le deux-cent-soixante quatrième.

comme les rois dans une même dynastie ; et comme pour ceux-ci, on les désigne alors par un chiffre ajouté à leur nom, de même qu'on dit le roi Louis XIV, le roi Louis XV. Le pape qui règne actuellement dans l'Eglise s'appelle sa Sainteté le Pape Benoît XV.

Le Pape ! Quel titre auguste, mes enfants, et de quelle vénération doit être entouré celui qui le porte ! Qu'est-ce donc que le Pape ? Le Pape, c'est le *Vicaire* de Jésus-Christ, c'est-à-dire son premier représentant sur la terre, le représentant visible de ce chef invisible, son lieutenant, celui qui tient sa place, comme ce nom le dit, car c'est le sens du mot *vicaire*. Les chrétiens honorent dans le Pape l'autorité même de Notre-Seigneur-Jésus-Christ. Aussi, pour marquer le respect très profond qui est dû à la personne du Pasteur suprême, on l'appelle *Notre Saint Père le Pape*. On l'appelle *saint*, et, quand on parle de lui à la troisième personne, on dit *Sa Sainteté*, parce que *saint* est le plus grand titre d'honneur. On l'appelle *Père*, parce que son autorité est surtout une puissance paternelle. Quant au nom de *Pape*, il signifie précisément *père*.

Les *évêques* (1), quoique soumis au Pape comme les autres Apôtres l'étaient à saint Pierre, sont les *successeurs directs* des Apôtres. Les premiers évêques, ce furent les premiers apôtres. Eux-mêmes créèrent d'autres évêques selon les besoins. Quand une ville ou une contrée possédait un cer-

(1) Le mot *évêque* vient d'un mot grec qui signifie inspecteur, surveillant, gardien, parce que les évêques doivent veiller sur les fidèles et les garder comme un bon pasteur garde son troupeau.

tain nombre de chrétiens, les Apôtres leur laissaient ou leur envoyaient un de leurs disciples, à qui ils conféraient d'abord l'épiscopat, pour être leur chef. C'est ainsi que saint Pierre envoya saint Marc à Alexandrie, comme saint Paul laissa Tite en Crète (1). Ces évêques, héritiers du pouvoir des Apôtres, consacraient à leur tour d'autres évêques, à mesure que les centres chrétiens se multipliaient.

Ainsi, les évêques au besoin du temps présent se rattachent aux apôtres par une succession ininterrompue depuis près de deux mille ans, comme le Pape actuel se rattache au Prince des Apôtres.

Chaque évêque a son *diocèse*, qu'il est chargé de gouverner et auquel son pouvoir apostolique est limité. On appelle *diocèse* la portion de territoire qu'un évêque est chargé d'administrer ; c'est une sorte de département ecclésiastique, comme la Seine, le Loiret, les Bouches-du-Rhône et toutes les autres divisions territoriales de ce genre, sont des départements administratifs. Mais les évêques ne sont pas chargés, comme les préfets, des intérêts temporels des peuples ; leur affaire, ce sont les intérêts des âmes, et c'est ce qu'on exprime en disant qu'ils exercent *un gouvernement spirituel*. Nous avons vu plus haut en quoi consiste ce gouvernement spirituel, quand nous avons parlé de l'office des pasteurs dans l'Eglise.

(1) Saint Paul ne faisait pas partie des douze Apôtres choisis par Jésus-Christ pendant sa vie. Il fut même d'abord un ardent persécuteur des premiers chrétiens. Mais Notre-Seigneur le convertit par une apparition miraculeuse, et ce persécuteur devint un prédicateur de la religion si intrépide, si infatigable, il parcourut tant de pays, surtout chez les païens, qu'on l'a appelé l'*Apôtre des nations*.

Mais, de même qu'un préfet ne pourrait pas administrer un département à lui tout seul, les évêques, dont le diocèse est souvent plus étendu qu'un département, ont besoin d'auxiliaires, de coopérateurs. Ces coopérateurs, ce sont les simples *prêtres*, que les évêques consacrent pour ce ministère en leur conférant une partie, mais une partie seulement de leurs pouvoirs.

Parmi ces coopérateurs, les principaux sont les *curés*, placés par les évêques à la tête des *paroisses*. Le nom de *curé* vient d'un mot latin qui signifie soin, sollicitude, travail. Il exprime donc bien la mission du prêtre qui est d'entourer de soins les âmes, de veiller sur elles avec sollicitude et de travailler avec zèle à leur salut, sous la direction de l'évêque. Une *paroisse* est une portion délimitée du diocèse. En France, les diocèses comprennent plusieurs centaines de paroisses.

Il reste à expliquer un mot important. La définition du catéchisme dit que l'Eglise est la société des fidèles, instituée par Jésus-Christ, et soumise à l'autorité de ses pasteurs *légitimes*. En effet, pour exercer à un degré quelconque le ministère des Apôtres, un ministère si saint, il faut avoir reçu de Dieu le droit de diriger les autres dans l'accomplissement de leurs devoirs. Les évêques reçoivent leurs pouvoirs du Pape, Vicaire de Jésus-Christ. C'est lui qui fait les évêques et qui assigne à chacun son diocèse. Les curés sont faits prêtres par leur évêque et reçoivent de lui la charge de leur paroisse. Mais le Pape lui-même ? demandez-vous.

Quand un Pape meurt, son successeur est élu par les *cardinaux*, dont la charge est de composer le conseil de chaque Pape; les cardinaux sont les plus hauts dignitaires de la société ecclésiastique, on les appelle à cause de cela *Princes de l'Eglise*.

Il faut donc, dans toute société bien organisée, ce qu'on nomme une *hiérarchie*, c'est-à-dire des rangs et des degrés divers entre les membres qui composent cette société et des rapports de subordination entre eux. C'est ce qui se rencontre parfaitement dans l'Eglise, puisque les simples fidèles sont soumis à leurs curés, les curés à leur évêque, les évêques au Pape, et tous gouvernés par leur chef invisible Notre-Seigneur Jésus-Christ.

L'enseignement de l'Eglise.

Quand on dit : l'Eglise enseigne ceci, l'Eglise enseigne cela, qu'entend-on par ce mot *l'Eglise*? Je vous l'ai déjà dit, mes enfants, on entend, en ce cas, par ce nom l'Eglise, ce qu'on entend en disant *la France* en parlant de son gouvernement et des actes qu'il accomplit au nom de son autorité : on entend la direction des chefs de l'Eglise. En effet, au point de vue de l'enseignement des vérités religieuses, on distingue l'Eglise *enseignante* et l'Eglise *enseignée*.

Et qu'enseigne l'Eglise? Elle enseigne aux fidèles qui sont l'Eglise *enseignée*, les vérités dont Notre-Seigneur a lui-même instruit ses Apôtres. C'est ce qui fait la grandeur de la doctrine de l'Eglise. Cette doctrine est l'écho de Jésus-Christ. Les chefs de

l'Eglise redisent au monde les vérités annoncées par le divin Maître, ils continuent son œuvre et conservent cette doctrine divine sans l'altérer, sans la changer, à travers les siècles qui s'écoulent.

Mais, justement, me direz-vous, Notre-Seigneur, lui, était la vérité *infaillible*, tandis que l'Eglise enseignante est composée d'hommes comme nous. Ne peuvent-ils pas se tromper quand ils enseignent?

Non, mes enfants, quand ces hommes qui sont les chefs de l'Eglise enseignent une vérité au nom de l'autorité de Jésus-Christ, ils ne se trompent pas, ils ne peuvent pas se tromper, parce que l'Eglise, elle aussi, est *infaillible*. Elle est *infaillible* en vertu des paroles que Jésus-Christ a dites à ses Apôtres et à leurs successeurs : « Celui qui vous écoute m'écoute », et de cette promesse : « Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles ; » elle est infaillible en vertu de l'assistance particulière du Saint-Esprit que Jésus-Christ a également promise à son Eglise.

Il faut seulement bien comprendre ce qu'on entend par l'*infaillibilité* de l'Eglise.

Cela ne veut pas dire évidemment que ni le corps des Pasteurs, ni le Pape soient infaillibles et ne puissent se tromper dans ce qui est simplement d'ordre terrestre, sans rapports avec la foi et les règles nécessaires de la vie chrétienne, par exemple, quand il s'agit de questions purement politiques.

Cela ne veut pas dire davantage que les successeurs des apôtres ne puissent commettre aucun

péché. Tout homme est faillible *dans sa conduite*; nous portons tous en nous les germes du péché. L'Écriture Sainte dit, en parlant des fautes moindres, que le juste lui-même tombe sept fois par jour. C'est une manière de parler. Mais, même si les chefs de l'Église venaient à tomber dans des désordres de vie, leur enseignement ne perdrait pas le privilège de l'infailibilité, parce que ce privilège n'est pas attaché à leur vertu; il tient uniquement à la volonté de Jésus-Christ, à l'assistance du Saint-Esprit qui préserverait cet enseignement de l'erreur même s'ils étaient devenus indignes d'être aimés de Dieu.

Cela ne veut pas dire non plus que quiconque enseigne la religion et parle au nom de Dieu, comme un prédicateur dans son sermon, ne puisse tomber dans quelques erreurs.

L'infailibilité n'appartient dans l'Église qu'aux seuls successeurs immédiats des Apôtres, et cela, non pas agissant isolément, à l'exception pourtant du Pape, ou au Pape personnellement. De plus, pour qu'un enseignement de ces successeurs des Apôtres soit infailible, il faut qu'ils déclarent que cet enseignement est donné par eux *au nom de l'autorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ et qu'il oblige les chrétiens du monde entier*.

Dans ces conditions, l'Église est infailible. Le corps épiscopal uni au Pape est infailible, parce qu'il est héritier des promesses faites par Jésus-Christ à ses Apôtres; le Pape, même quand il parle seul de la sorte est infailible, parce que Notre-Seigneur a conféré ce privilège à saint Pierre person-

nellement, ce qu'il n'a pas fait pour les autres. « Simon, Simon, lui dit Jésus à la veille de sa Passion (1), Satan a demandé à pouvoir te secouer comme on secoue le blé dans le tamis; mais j'ai prié pour toi *afin que ta foi ne défaille pas*; et toi, quand tu seras relevé de ta chute (2), *confirme tes frères dans la foi.* »

Et c'est pour remplir cette mission que Jésus lui dit plus tard : « Pais *mes agneaux*, pais *mes brebis.* » Il lui dit aussi, à lui personnellement : « Je te donnerai les clefs du royaume du ciel (3), » et il ajouta, pour lui personnellement ce qu'il avait dit à tous les apôtres ensemble : « Ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel. » Ce que saint Pierre et les apôtres recevaient ainsi le pouvoir de lier ou de délier, c'étaient les consciences des hommes auxquels ils enseignent la voie nécessaire du salut et les moyens d'y parvenir.

N'allez pas croire, d'ailleurs, mes enfants, que les enseignements infaillibles des chefs de l'Eglise, ils les tirent simplement de leur cerveau, ou que le Saint-Esprit les leur souffle comme une inspiration nouvelle. Non. Les vérités de la foi ont été enseignées tout entières par Dieu avant la mort des Apôtres. La *révélation* de ces vérités fut terminée et close à leur mort, quand leur bouche devint muette.

(1) Simon était le premier nom de Pierre.

(2) Simon-Pierre devait avoir la faiblesse de renier son divin Maître, quand il le vit arrêté et menacé de mort.

(3) C'est pour cela qu'on représente saint Pierre portant des clefs entre ses mains.

Ces vérités, elles ont deux sources : la parole écrite de Dieu et sa parole *parlée*.

La parole écrite de Dieu s'appelle à cause de cela la *Sainte Ecriture* ou la *Bible*, mot qui signifie *livre*, parce que la Sainte-Ecriture est le livre par excellence. On dit aussi, en la désignant, les *Saints Livres*. La Bible est, en effet, composée d'un nombre assez considérable d'écrits.

On dit et il est exact que la Sainte Ecriture est la *parole de Dieu*, non pas seulement parce que les livres qui la composent renferment un grand nombre de paroles prononcées par Dieu, mais parce que c'est Dieu qui a *inspiré* les auteurs de ces livres, en dirigeant leur esprit et leur volonté de telle sorte qu'ils étaient à l'abri de toute erreur.

Les différents livres dont se compose la Bible se divisent en deux parties : ceux écrits *avant* la venue de Notre-Seigneur et ceux écrits *après* son Ascension. On leur donne le nom d'*Ancien* et de *Nouveau Testament*, mot qui signifie aussi *alliance*, parce que tous deux contiennent l'histoire et les preuves de la protection que Dieu avait promis de continuer aux hommes malgré le péché d'Adam.

Parmi les divers écrits de la Bible, les uns racontent l'histoire, d'autres contiennent les prophéties, d'autres des règles de morale. Sur soixante-douze livres, quarante-cinq appartiennent à l'*Ancien Testament*, et vingt-sept au *Nouveau Testament*. Ceux-ci renferment les quatre *évangiles*, un autre livre d'histoire appelé les *Actes des Apôtres*, un certain nombre de *Lettres* ou *Épîtres* adressées par les Apôtres à diverses communautés chrétiennes.

nes, et un livre de prophéties de l'apôtre saint Jean (1).

Mais l'Écriture Sainte n'est pas la seule source dont l'Église tire les trésors de son enseignement. Le Nouveau Testament tout entier ne forme qu'un petit volume; les paroles du Sauveur qu'il rapporte, Notre-Seigneur aurait pu les prononcer toutes en deux journées : or, il a prêché inlassablement pendant trois ans, et il a fréquemment conversé avec ses apôtres pendant les quarante jours qui suivirent sa résurrection. Ce que les évangélistes ont dit dans les Évangiles et les apôtres dans leurs Épîtres, c'est bien ce qu'ils avaient appris de lui, mais ils n'ont pas écrit tout ce qu'il avait dit. Les apôtres de Jésus-Christ devaient répandre sa doctrine surtout par la prédication, par la parole *parlée*. C'était la méthode de leur divin Maître, et elle devait se continuer, en réservant ainsi la fonction d'enseigner et de gouverner les âmes, qui est l'office des apôtres. Les apôtres enseignèrent donc de vive voix à leurs disciples d'autres paroles divines qui ne sont pas dans les écrits du Nouveau Testament.

Les disciples, à leur tour, les *transmirent* à leurs successeurs. Ces vérités divines ainsi *transmises* de bouche en bouche constituent donc une tradition, et justement on appelle cette autre partie des enseignements de Jésus-Christ la *Tradition*. La *Tradition* est arrivée jusqu'à nous par l'enseignement perpétuel des Pasteurs de l'Église, et aussi par les écrits qui la consignent. On la trouve prin-

(1) Il ne faut pas confondre l'apôtre saint-Jean avec saint Jean-Baptiste, le précurseur de Jésus.

cipalement dans les écrits de certains auteurs ecclésiastiques des premiers siècles de l'Eglise, appelés *Docteurs de l'Eglise* ou *Pères de l'Eglise*, par honneur pour leur science. *La Tradition* sert à compléter *les Livres saints* en les développant.

L'Écriture sainte et la Tradition, voilà donc les deux sources de l'enseignement de l'Eglise. Il n'y avait, encore une fois, aucune vérité nouvelle à faire connaître une fois les apôtres morts. Tout ce que l'Eglise croit aujourd'hui, elle le croyait dès cette époque. Mais ces vérités divines n'étaient pas toutes également connues de tous les fidèles, ni avec la même clarté. Les doutes, les objections que telle ou telle vérité peut faire naître dans l'Eglise *enseignée*, l'Eglise *enseignante* les examine à la lumière de l'Écriture Sainte et de la Tradition, avec l'assistance du Saint Esprit qui la préserve de toute erreur, puis elle déclare, s'il y a lieu, dans les formes voulues, que telle vérité, comme l'Immaculée-Conception de la Sainte Vierge, fait partie des vérités révélées par Dieu et a toujours été dans la croyance de l'Eglise. Cette vérité devient alors un *article de foi* que tous les chrétiens sont obligés de croire, parce qu'ils sont obligés de croire toutes les vérités que Dieu a révélées.

Les caractères de la véritable Eglise.

Vous avez peut-être entendu parler, mes enfants, de plusieurs Eglises : l'Eglise anglicane, l'Eglise russe, l'Eglise grecque (1). Est-ce que l'intention

(1) Quand on dit *l'Eglise de France* en parlant d'un pays catho-

de Notre-Seigneur aurait été d'instituer autant d'Eglises qu'il y a de nations? Non, tout au contraire. Il a voulu n'instituer qu'une seule Eglise, une Eglise *unique*, à laquelle devraient appartenir tous ceux qui veulent être sauvés.

C'est ce qu'il a suffisamment prouvé en parlant toujours d'une seule Eglise et non de plusieurs et en disant : « J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie, il faut que je les y amène. Elles entendront ma voix, et il y aura *un unique troupeau et un unique pasteur* » paroles par lesquelles Notre-Seigneur montre qu'il ne voulait pas qu'il y eût autant de religions et d'Eglises qu'il y a de nations. Notre-Seigneur n'a dit qu'à un seul : Pais mes agneaux, pais mes brebis ; tu seras la pierre fondamentale de *mon* Eglise.

Or, remarquez bien, mes enfants, que, comme je viens de le dire, on ne peut pas être sauvé sans appartenir à l'Eglise de Jésus-Christ. Le Fils de Dieu est venu sur la terre pour la fonder au prix de son sang et de sa mort, comme le moyen indispensable de salut. Il ne dit pas aux hommes qu'ils feront bien d'y entrer en les laissant libres de le faire ; il ne *propose* pas seulement ce moyen de salut, il *l'impose* comme l'unique moyen. Peut-on être libre d'accepter ou de refuser un moyen de salut que notre Dieu lui-même nous a procuré à un tel prix ?

Cette vérité est exprimée dans une formule très exacte, mais que les ignorants comprennent mal.

lique, pour désigner l'organisation et l'ensemble du catholicisme dans un pays de ce genre, le cas n'est plus le même. On ne sépare pas cette partie de l'Eglise de l'Eglise elle-même.

On dit : *Hors de l'Eglise, point de salut*. Comment disent-ils, comment, par exemple, les tribus sauvages qui n'ont jamais entendu parler de l'Eglise, ou même ceux des protestants qui, de la meilleure foi du monde, sont convaincus que leur religion est la bonne et qui s'efforcent de bien servir Dieu, peuvent-ils être damnés parce qu'ils n'appartiennent pas à l'Eglise de Jésus-Christ ?

C'est le cas de répondre : entendons-nous.

Cette maxime *Hors de l'Eglise point de salut* signifie, en premier lieu, que ceux qui, sachant que Jésus-Christ a institué l'Eglise et connaissant la véritable Eglise, refusent d'y entrer ou la quittent, sont tout à fait hors du salut et sur le chemin de l'enfer. Tout homme qui, sciemment et volontairement, se tient en dehors de l'Eglise de Jésus-Christ, renonce à sauver son âme. Pour celui-là, à la lettre, *hors de l'Eglise, point de salut*.

Mais cette maxime ne signifie point que ceux qui ne sont pas catholiques *par ignorance involontaire* ne peuvent pas être sauvés, ni qu'ils seront damnés par le seul fait qu'ils ne sont pas catholiques. C'est qu'il y a, même pour eux, une manière d'appartenir à l'Eglise. On peut comparer l'Eglise à ce que nous sommes nous-mêmes. Il y a dans l'homme une partie *visible* de son être, le corps, et une partie *invisible*, son âme. L'Eglise a aussi un corps et une âme. L'Eglise *visible*, son corps, ce sont ceux de ses membres qu'on peut voir, toucher comme les membres de notre corps ; ce sont tous les catholiques. Son âme, l'Eglise *invisible*, ce sont ceux qui lui appartiennent sans le savoir et sans

qu'on s'en aperçoive autour d'eux. C'est le cas des personnes de bonne foi, vraiment sincères, dont nous parlions tout à l'heure, à *la condition que* elles soient disposées à croire fermement tout ce que Dieu leur ferait connaître comme révélé par lui, la divinité de Jésus-Christ, celle de l'Eglise et les vérités qu'elle enseigne au nom de Dieu.

Cette disposition sincère à croire et à embrasser les moyens nécessaires de salut constitue ce qu'on appelle *la foi implicite*, c'est-à-dire une foi dont cette disposition embrasse tout l'objet sans en avoir une connaissance distincte. Quand vous dites à vos parents : je ferai tout ce que vous me demanderez, vous acceptez implicitement, sans les connaître encore, chacune des choses qu'ils vous diront de faire. Cette *foi implicite* est suffisante pour rattacher celui en qui elle se trouve à l'*âme* de l'Eglise.

Remarquez seulement, mes enfants, que cette bonne foi entière, unie à une recherche sincère de la vérité, ne court pas autant les chemins que certaines gens aimeraient à le dire. Dieu, lui, lit dans le fond des cœurs. Et puis, combien ces personnes, civilisées ou barbares, sont moins favorisées que nous pour opérer leur salut ! Parmi celles qui ont reçu une culture religieuse, combien de préjugés, de traditions héréditaires elles ont à vaincre pour sortir de l'erreur et embrasser la vraie foi ! Elles font leur salut en charrette par des chemins embourbés, à travers une sorte de nuit, tandis que le catholique est conduit par l'Eglise, à pas légers, dans une douce et rayonnante lumière. Aussi devons-nous remercier vivement le bon Dieu de nous

avoir fait naître dans une famille catholique, et prier beaucoup pour ceux qui n'ont pas le même bonheur.

Mais dites-moi, mes enfants, voilà un protestant qui prétend appartenir à la véritable Eglise de Jésus-Christ, un Russe qui en dit autant de son côté, un Grec, en troisième, qui a la même prétention, un catholique qui leur dit à tous qu'ils se trompent et qui affirme que son Eglise est la seule véritable : est-il possible que Jésus-Christ n'ait pas donné à son Eglise des caractères particuliers, des *marques* spéciales et certaines qui la rendraient facile à reconnaître ? Evidemment non. Ces *caractères*, ces *marques*, Jésus-Christ les a déterminés lui-même, comme vous allez le voir, et vous verrez clairement aussi que ces marques, l'Eglise catholique *seule* les a. On ne se tromperait donc pas, si on était attentif à ce que Notre-Seigneur-Jésus-Christ a voulu et à ce qu'il a fait en instituant son Eglise.

Ces marques infaillibles sont au nombre de quatre.

1° L'Eglise de Jésus-Christ doit être *une* : cela ne signifie pas qu'il ne doit y en avoir qu'une, mais que cette Eglise unique, doit être *unie*. *Unie* comment ? De deux façons : par la même foi et par la même direction.

Unité de doctrine ou de foi, parce que, pour être sauvé, il faut croire *toutes* les vérités que Jésus-Christ a enseignées à ses apôtres. Si on en croit neuf et qu'on rejette la dixième, ou dix-neuf et qu'on rejette la vingtième, n'est-ce pas dire que le Fils de Dieu s'est trompé ? Dans la véritable Eglise,

celle de Jésus-Christ, tous auront donc la même foi, tous croiront les mêmes vérités, sans aucun désaccord.

Unité de direction, c'est-à-dire de gouvernement et de chef. Notre-Seigneur a soumis tous les membres de son Eglise à la direction des Pasteurs légitimes et ceux-ci à la direction du Pasteur suprême.

Impossible de mettre en doute ces deux vérités. Or, maintenant, comparez.

Dans l'Eglise catholique, on admet le même Symbole partout où elle compte des fidèles. En quelque langue qu'on le récite, tous croient la même chose. Nous croyons aujourd'hui ce que croyaient nos pères, comme nos pères croyaient la même chose que leurs ancêtres, et ainsi de génération en génération jusqu'aux premiers jours du christianisme. Les fausses Eglises, elles, n'ont rien qui ressemble à cette unité de foi. Chacune a une croyance très différente sur des points très importants. Prenez les protestants, par exemple ; ils rejettent la confession des péchés, ils ne croient pas à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'hostie consacrée, il y en a même beaucoup aujourd'hui qui ne croient pas à sa divinité. Quant au reste, parmi eux, ce que les uns reconnaissent pour article de foi, les autres le nient. Voilà pour l'unité de doctrine.

L'unité de gouvernement ? N'est-elle pas parfaite dans l'Eglise catholique ? Tous les fidèles y sont soumis de cœur et de volonté à leurs évêques, et ceux-ci, avec eux, au Pape. D'un bout à l'autre du monde, à travers cent pays différents, la voix du

Pape est écoutée, obéie avec le même empressement. Un seul troupeau et un seul pasteur. — Mais quel est le chef religieux d'un protestant anglais ? C'est le roi d'Angleterre. D'un fidèle de l'Eglise russe ? C'était le tsar, avant que la révolution l'ait détrôné. D'un protestant d'Allemagne ? Lui n'a pas de chef suprême du tout... Tout cela forme des Eglises particulières, nationales, sans unité de gouvernement ni de doctrine, au lieu de la grande et *seule* Eglise que Notre-Seigneur a voulue et dont il a dit : *mon* Eglise.

Cette marque de l'unité devrait suffire. Il y en a d'autres.

2° — La véritable Eglise doit être *sainte*. Pourquoi est-ce une de ses marques nécessaires ?

D'abord parce son origine est sainte, son fondateur étant la sainteté même. — L'orgueil d'un moine révolté, nommé Luther, et ses débauches, voilà ce qui a marqué l'origine du protestantisme. Les passions, l'inconduite effrénée du roi Henri VIII, voilà l'origine de l'Eglise anglicane.

Quel est le but de l'Eglise de Jésus-Christ ? C'est de faire de nous des *saints* à l'imitation de Notre-Seigneur. Tous les catholiques ne sont pas des saints. Hélas non ! Et l'on trouve dans les fausses Eglises un certain nombre d'âmes de grande vertu. Mais qu'ont-elles à comparer à ces légions de saints de tout âge et de toute condition qui ont illustré l'Eglise de Jésus-Christ dans chaque siècle ? Et à côté de ceux que leur parfait amour de Dieu, leurs vertus héroïques, leurs miracles ont rendu l'admiration du monde, combien de saints ignorés, de

saints modestes, mais dignes de ce nom, parmi nos évêques, nos prêtres, nos religieux et religieuses, et même parmi nos mères ou pères de famille chrétiens et parmi leurs enfants !

Et ce n'est pas surprenant, puisque l'Eglise catholique nous offre tous ces moyens de sanctification dont la plupart manquent aux autres, ces divins sacrements institués par Jésus-Christ pour nous communiquer sa grâce.

3° — La véritable Eglise doit être *catholique*, c'est-à-dire, selon le sens de ce mot, qu'elle doit être *universelle*, l'être par l'universalité de son *étendue* et par celle de sa *durée*. Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit ? « Allez, enseignez *toutes les nations* ? » Son Eglise doit donc s'étendre par toute la terre. N'a-t-il pas dit : « Je suis avec vous *jusqu'à la consommation des siècles* ? » Il ne l'a pas établie pour un temps, pour cent ans, ou pour mille ans ; il l'a établie pour toujours. — L'Eglise catholique est *universelle dans le temps*, car depuis sa fondation il y a toujours eu des catholiques dans le monde. Elle est *universelle dans l'espace*, car dans toutes les contrées et d'un bout à l'autre du monde il y a des catholiques, grâce au zèle de nos missionnaires. — Ce que les fausses Eglises pourraient prétendre sous ce rapport de l'universalité est comme une motte de terre comparée à une haute montagne ou comme une petite mare d'eau comparée à la mer.

4° — La véritable Eglise doit être *apostolique*. On vous enseigne à l'école l'histoire de cette dynastie royale qui est sortie de Hugues Capet. Pourquoi

dit-on les rois *capétiens*? parce que tous les rois de cette dynastie sont de la race de Hugues Capet. De même, on dit que la véritable Eglise doit être *apostolique*, parce qu'elle doit se rattacher sans interruption aux apôtres par son *origine*, par son *gouvernement* et par sa *doctrine*. La manière dont Jésus-Christ a fondé et organisé son Eglise ne permet pas de douter, vous l'avez vu, que ce doive être une de ses marques nécessaires.

Voyez l'Eglise catholique. Son Pape d'aujourd'hui remonte à Saint Pierre à travers une longue chaîne ininterrompue de deux cent soixante-deux autres successeurs. Ses évêques d'aujourd'hui, consacrés par leurs prédécesseurs, remontent d'une manière aussi directe aux autres apôtres ou aux premiers disciples que ceux-ci avaient faits évêques. Elle est gouvernée aujourd'hui encore par les successeurs des apôtres. Elle enseigne et croit aujourd'hui ce qu'enseignaient et croyaient les apôtres. Rien n'y a été changé. Tout cela, c'est l'histoire la plus certaine.

Voyez maintenant le protestantisme, qui est de toutes les fausses religions la plus importante. Il y avait beaucoup plus de mille ans que Jésus-Christ et les apôtres étaient morts quand le protestantisme est né, institué par Luther en Allemagne, par Henri VIII en Angleterre, par Calvin en France. Voilà ses fondateurs, ses apôtres et ses docteurs. Où est la chaîne apostolique? Le protestantisme rejette et déteste l'autorité du Pape qu'il a même qualifié d'Antéchrist, c'est-à-dire de Satan. Le protestantisme, il s'en vante, c'est la *Religion réfor-*

mée, c'est-à-dire le christianisme refondu à la guise de ces réformateurs, amputé de dogmes essentiels et rendu méconnaissable. Où est la foi qu'enseignaient les apôtres ? En fait de doctrine, les sectes protestantes, qui ont poussé et se sont multipliées comme des champignons, sont divisées ; c'est à peine si elles s'accordent même entre elles sur quelques points. Les églises grecques schismatiques, quoique moins récentes que le protestantisme, n'ont commencé leur séparation d'avec la véritable Eglise qu'au neuvième siècle après Jésus-Christ et ne l'ont consommée qu'au milieu du onzième.

La véritable Eglise de Jésus-Christ doit nécessairement avoir ces quatre marques ou caractères, être *une, sainte, catholique et apostolique*. Une seule Eglise réunit ces caractères ; elle les possède à un degré si éminent que cette constatation s'impose avec évidence. C'est cette Eglise qu'on achève de désigner, pour que personne ne s'y trompe, sous le nom d'Eglise *romaine*. Pourquoi porte-t-elle ce nom ? parce qu'elle a pour chef Notre-Saint-Père-le-Pape dont le siège est à Rome et qui est l'*évêque de Rome*, comme le premier pape, saint Pierre. C'est à Rome qu'est le centre de son unité, celui de gouvernement (v).

Dans l'Eglise et hors de l'Eglise.

Jusqu'ici, mes enfants, nous avons beaucoup plus parlé de l'Eglise *enseignante* que de l'Eglise *ensei-*

(1) Les papes ont été obligés quelquefois de séjourner hors de Rome. Ils ont même résidé en France pendant soixante-dix ans, à Avignon mais pendant ce temps, c'étaient encore les papes, parce qu'ils restaient *évêques de Rome*.

gnée, plus parlé des *chefs* de l'Église que de ses *membres*. Ecoutez maintenant ce que j'ai à vous dire des membres qui appartiennent à l'Église et des hommes qui sont hors de l'Église, soit que ceux-ci n'en aient jamais fait partie, soit qu'elle les ait rejetés de son sein ou qu'ils l'aient abandonnée.

D'abord, les *membres* de l'Église. Il y a dans l'Église les pasteurs et le troupeau. Le troupeau, ce sont les membres de l'Église, tous ceux qui ne font pas partie du corps des pasteurs. On les appelle *les fidèles*. C'est un beau nom, qui les honore. Les fidèles sont répandus dans le monde entier. Ce sont les *fidèles*, parce qu'ils croient fidèlement ce que l'Église enseigne, qu'ils pratiquent ce que l'Église commande et les sacrements qui sont le moyen de se sanctifier.

Or, mes enfants, si les pasteurs ont des devoirs, et de grands devoirs, envers le troupeau, les fidèles en ont aussi envers eux.

Le premier de ces devoirs, cela va sans dire, c'est *l'obéissance* : ils doivent écouter docilement ce que leurs pasteurs commandent et le pratiquer de bon cœur, sans murmurer, sans critiquer. C'est la première marque du vrai fidèle. Le second de ces devoirs est le *respect*, sans lequel il n'y a pas d'obéissance digne de ce nom. Respecter ses pasteurs, c'est les traiter en tout avec honneur, dans son attitude en leur présence, dans la manière dont on parle d'eux, et en ne se permettant pas davantage de les juger dans son cœur. Et qui doit nous inspirer toujours ce grand respect? C'est que nos

pasteurs sont parmi nous les représentants de Jésus-Christ. Souvenez-vous de la parole qu'il a dite à ses apôtres et à leurs successeurs : « Celui qui vous méprise me méprise. » Manquer de respect, c'est mépriser.

Il y a pour les fidèles un troisième devoir, c'est l'*assistance* envers leurs pasteurs. Pourquoi et qu'est-ce que cela veut dire ? Les prêtres, les évêques ont d'autres soins que de gagner leur vie et de faire marcher leurs propres affaires. Leur temps est absorbé par les devoirs de leur charge. Un curé s'occupe de toute sa paroisse. Une partie de sa journée est prise par ses devoirs particuliers de piété envers Dieu pour sa propre sanctification et pour celle de son troupeau ; il a les offices religieux à célébrer, les catéchismes et les sermons à préparer, les baptêmes et les enterrements à faire, les confessions à entendre, la visite des malades, que sais-je encore ? Souvent, il peut à peine y suffire, surtout maintenant qu'il a parfois la charge de deux ou trois paroisses. Cependant le prêtre a besoin de manger comme tout le monde. Or, pour qui donne-t-il ainsi son travail, souvent jusqu'à s'y épuiser ? C'est pour ses paroissiens. N'est-il pas juste que ses paroissiens l'*assistent*, en lui procurant ce qui est utile à sa vie, selon la mesure de leurs moyens ? Un fils doit assister son père dans ses besoins. Les prêtres sont les pères de nos âmes.

Et puis, un curé doit aussi pourvoir à ce que le culte divin soit pratiqué décentement et dignement. Il faut des ornements convenables, un mobilier

d'église suffisant, il faut des cierges, enfin tout un matériel. Il faut aussi un personnel d'employés pour le service de l'église. Tout cela est encore pour les fidèles; en laisseront-ils la charge à leur curé que son traitement, en beaucoup de cas, ne préserve même pas des privations?

De là, un devoir d'assistance qui est devenu plus impérieux depuis que l'Eglise, en France, a été dépouillée des biens et des propriétés qu'elle tenait jusque là de la générosité des catholiques, et qui lui permettaient de subvenir pour une grande part à ces nécessités. C'est pour cela, mes enfants, que les évêques ont institué le *Denier du Culte*. Le Denier du culte, c'est l'offrande pour ses besoins, la *cotisation* que tous les fidèles s'imposent chaque année pour l'entretien du culte divin et de ses ministres. Jugez si ce n'est pas un devoir sérieux d'y participer.

Les *fidèles* sont dans l'Eglise, ils lui appartiennent. Comment classe-t-on, par rapport à elle, les différentes catégories d'hommes qui n'en font pas partie, qui sont *hors* de l'Eglise?

Une première classe est celle des hommes qui n'ont aucun rapport avec elle, rien de ce qui fait le chrétien. Ceux-là, on les appelle, d'un nom opposé, les *infidèles*. Qu'est-ce qui fait le chrétien? C'est le baptême et la foi en Jésus-Christ. Les *infidèles*, ce sont les peuples ou les individus qui n'ont pas été baptisés et qui ne croient pas à la divinité de Notre-Seigneur. Ainsi, les païens ou les idolâtres qui adorent de faux dieux sont des infidèles. Les Juifs

sont des infidèles. Les Musulmans, qui occupent la Turquie et d'autres contrées, sont des infidèles.

Cette classe d'hommes n'a jamais eu de rapports avec l'Eglise. Il n'en est pas de même de plusieurs autres, composées d'hommes baptisés, ceux-là, chrétiens d'origine, mais qui n'en sont pas moins hors de l'Eglise, c'est-à-dire qui ne font plus partie de la société des fidèles instituée par Jésus-Christ; ceux-là aussi sont bien à plaindre. Beaucoup parmi eux se disent *chrétiens*, par exemple les protestants, mais ce ne sont pas des *chrétiens catholiques*.

Vous allez peut-être me demander si les *pêcheurs*, les grands pêcheurs surtout, font encore partie de l'Eglise ou s'ils sont hors d'elle? Je vous répondrai : les branches mortes d'un arbre font-elles encore partie de l'arbre qui les porte? Les pêcheurs, mes enfants, ce sont les branches mortes du grand arbre de l'Eglise. Les mauvais catholiques en font partie, et la sève divine de cet arbre a même la vertu de leur rendre la vie, s'ils le veulent, et de faire refleurir ces branches desséchées.

Les chrétiens qui sont hors de l'Eglise, ce sont d'abord ceux qui rejettent une partie des *vérités* qu'elle enseigne. Il ne s'agit pas ici de ceux qui ont quelques doutes sur certaines vérités de la religion ou qui viennent à tomber un certain temps dans quelques erreurs. On parle seulement de ceux qui persistent *avec obstination* dans leurs erreurs, et qui, avertis, corrigés par les chefs de l'Eglise, prétendent faire *leur choix*, au gré de leur jugement, parmi les vérités qu'elle enseigne

comme *article de foi* (1). On qualifie cette prétention intolérable d'un mot venu du grec et qui signifie précisément *choix, choisir*; c'est le mot *hérésie*. Cette classe est celle des *hérétiques*.

Une autre classe de chrétiens *hors de l'Eglise* est celle des sociétés religieuses ou des individus qui se séparent d'elle en refusant de reconnaître l'*autorité* des pasteurs légitimes qui la gouvernent. C'est ainsi que les protestants, l'Eglise russe et d'autres, repoussent l'autorité du Pape. Ils rompent de la sorte, ils déchirent l'unité de l'Eglise. Cette rupture, cette déchirure est exprimée par le mot *schisme*, mot venu du grec et qui a ce sens de rupture. Ce sont les *schismatiques*.

Ce qui distingue l'hérétique du schismatique, c'est que l'hérétique refuse de *croire*, et le schismatique refuse d'*obéir*.

Une autre classe, très peu nombreuse, mais la plus misérable de toutes, est celle des catholiques qui abandonnent la vraie religion pour en embrasser une fausse, par exemple pour se faire mahométans, qui renient la foi de Jésus-Christ par un acte public après en avoir fait profession. Ce sont les *apostats*. Le nom d'*apostasie*, de même origine que les précédents, signifie proprement *séparation*, mais une telle séparation est un *reniement*; aussi le nom d'*apostat* a pris le caractère d'une flétrissure.

(1) Il y a dans la doctrine de l'Eglise d'autres vérités habituellement enseignées par ses interprètes autorisés et admises par les fidèles, dont elle ne fait cependant pas des *articles de foi*, comme l'Assomption de la Sainte Vierge. Le catholique qui ne croirait pas ces vérités se montrerait présomptueux et téméraire, mais il ne tomberait pas dans l'*hérésie*.

Mais, voyez la différence. Quitter la vraie foi, la foi de Jésus-Christ, pour vivre hors de l'Eglise, c'est passer de la lumière aux ténèbres, c'est renier la vérité et renoncer au salut de son âme, tandis que, au contraire, quitter une fausse religion pour embrasser la vraie foi, c'est passer des ténèbres à la lumière, de l'erreur à la vérité ; c'est se convertir et entrer dans la voie du salut. Renier la vraie foi, c'est renier Notre-Seigneur-Jésus-Christ ; renier une fausse religion, c'est renier Satan. Quelle comparaison peut-on faire entre les deux conduites ?

Enfin les *excommuniés* sont les catholiques que l'Eglise rejette de son sein à cause de leurs crimes. Toute société a nécessairement le droit de priver ses membres révoltés des biens qu'elle procure à ses sujets dociles. C'est pourquoi l'Eglise a le droit de *retrancher de sa communion*, c'est-à-dire de séparer d'elle et de priver des grâces dont elle a le trésor, les chrétiens coupables de certains *crimes*. Elle exerce ce pouvoir en prononçant, en vertu de l'autorité confiée par Dieu à ses pasteurs, une sentence qui s'appelle l'*excommunication*. C'est la plus terrible des peines qu'elle inflige, puisque celui contre qui elle est portée, l'*excommunié*, est exclu de l'usage des sacrements, des offices divins, de la sépulture en terre sainte, et privé des grâces attachées à la communion des saints.

Mais si terrible que soit cette peine, il ne faut cependant pas la confondre avec la sentence d'exclusion ou de damnation éternelle que prononce Jésus-Christ contre les pécheurs morts dans l'impénitence. L'excommunication n'est qu'une exclusion

temporaire : il est encore possible à l'excommunié d'être admis de nouveau dans l'Eglise du salut, en méritant par son repentir l'absolution des fautes qui lui avaient valu l'excommunication.

Nous, mes enfants, nous avons le bonheur inestimable de vivre dans le sein de l'Eglise et de compter au nombre de ses enfants. Oui, ses enfants, car elle est notre Mère. On l'appelait souvent autrefois *Notre Mère la Sainte Eglise*. Elle a en effet la faiblesse d'une femme au milieu des méchants qui complotent contre elle de tous côtés ; elle a pour tous les membres de son immense famille la tendre et infatigable sollicitude d'une mère ; comme une mère, elle souffre de leurs misères et de leurs maux ; elle s'ingénie à les consoler, à soulager leurs souffrances. Ayons toute notre vie à son égard la reconnaissance, l'amour et le tendre attachement qu'on a pour une mère.

De la communion des Saints et de la rémission des péchés.

Mes enfants,

Nous avons longuement parlé de l'Eglise, et cependant nous n'avons pas encore tout dit. C'est aussi d'elle qu'il s'agit dans les derniers mots du neuvième article du Symbole et dans le dixième : *je crois la communion des saints, la rémission des péchés.*

La *communion des saints* va vous faire voir sous une forme nouvelle quelle belle et heureuse société est celle des chrétiens, et elle vous découvrira les trésors inappréciables dont cette société fait jouir tous ses membres.

Le mot *communion* veut dire union commune. Ici il ne signifie pas une union quelconque, mais une union *intime* (1).

La *communion des saints* est, en premier lieu, l'*union intime* qui existe entre tous les enfants de l'Eglise, *vivants ou morts*. Elle est semblable à celle qui unit les différents membres de notre corps. Saint Paul écrivait dans une de ses Epîtres : « Com-

(1) La participation des fidèles au divin sacrement de l'Eucharistie est appelée la *sainte communion*, précisément parce qu'il n'y a pas d'union plus intime que celle qui s'établit entre Notre-Seigneur-Jésus-Christ et le cœur où il descend par sa présence réelle. La *sainte communion* et la *communion des saints* sont deux choses différentes.

me dans un seul corps nous avons plusieurs membres dont chacun a une fonction distincte, ainsi, malgré le nombre que nous sommes, nous sommes un seul corps en Jésus Christ et les membres les uns des autres. » Y-a-t-il une union plus étroite que celle des membres d'un même corps ?

Mais, dans notre corps, chaque membre profite de ce que font les autres. Le pied ne marche pas pour lui seul, l'œil y voit pour tout le corps, le cœur fait circuler le sang partout, la digestion de l'estomac soutient la vie dans tous les membres. Ils se servent donc tous entre eux. De même, la communion des saints est, en second lieu, un échange de services, une *communauté*, une *communication* entre eux tous, vivants ou morts, des avantages et des *biens* que les uns et les autres possèdent. Ces biens forment un trésor commun entre eux. La communion des saints, c'est encore la *participation* de tous à la distribution de ces biens, chacun selon sa situation ou ses besoins.

On dit la communion *des saints* en parlant indistinctement de tous les hommes vivants ou morts, qui sont les enfants de l'Eglise. C'est par ce mot de *saints* qu'on désignait souvent les chrétiens dans les premiers temps du christianisme. Cela se voit plusieurs fois dans les Epîtres de saint Paul. On leur donnait et on conserve ce nom parce que le chrétien est *sanctifié* par le baptême et *appelé à mener une vie sainte* en se conformant à la doctrine de Jésus-Christ et en profitant bien des grâces de Dieu.

Passons en revue les membres qui composent

l'immense famille de son Eglise. D'abord, les élus qui sont au ciel : les élus du ciel sont *saints*, puisque aucune âme n'y entre sans être en état de pureté parfaite, n'ayant pas même l'ombre d'une tache. Il y a en second lieu les âmes des hommes qui sont morts sans être en état de péché mortel, mais qui n'ont pas suffisamment purifié leur âme des fautes moindres ou qui n'ont pas fait suffisamment pénitence de leurs péchés, et qui accomplissent cette pénitence avant d'entrer dans le ciel. On les appelle et elles sont cependant *saintes*, parce qu'au moment de la mort elles étaient sanctifiées par le pardon et par la grâce de Dieu. On est déjà saint à quelques degrés dès qu'on possède son amitié. Mais peut-on donner aussi ce nom de *saints*, sur la terre, non seulement aux amis de Dieu, mais encore aux chrétiens vivants qui sont en état de péché mortel et qui ont perdu sa grâce? Assurément ceux-ci n'ont rien de saint en cet état, mais ils peuvent retrouver cette amitié divine, et c'est leur devoir de s'y efforcer ; ils restent saints *par destination* avec le moyen de le redevenir. Ce sont encore des saints *possibles*. Même dans cet état, ils ne sont pas complètement privés de la communion des biens ; ils n'apportent rien, c'est vrai, mais ils reçoivent encore. Vous le verrez tout-à-l'heure. C'est pourquoi, dans cette circonstance où il s'agit de la communication des biens, on les comprend aussi sous le nom de saints.

Vous venez de voir, mes enfants, que l'Eglise embrasse le ciel et la terre. Elle comprend en effet trois parties. Il y a la réunion des saints dans le

ciel, où ils triomphent de leur victoire dans les combats qu'ils ont livrés contre le péché et les dangers du monde. On l'appelle à cause de cela l'Eglise *trionphante*. Il y a la réunion des âmes que la mort a trouvées en état de grâce, mais qui achèvent de se purifier par l'expiation de leurs fautes dans un lieu qu'on appelle le *Purgatoire*. C'est l'Eglise *souffrante*. Il y a enfin la société des chrétiens vivant ici-bas. Celle-là, comment l'appelle-t-on? Elle a un nom qui répond à cette parole de l'Écriture sainte : « La vie de l'homme est un combat. » Que d'ennemis, en effet, contre lesquels tout chrétien doit lutter : le démon, ses propres passions, les mauvais exemples et les mauvais conseils ! Le chrétien ne sauve son âme qu'en combattant. C'est pourquoi l'Eglise de la terre s'appelle l'Eglise *militante*. Ce nom rappelle celui de *militaire*. Nous sommes tous les soldats, l'armée de Jésus-Christ contre ses ennemis et contre ceux de nos âmes.

Mais, me direz-vous cela fait-il donc *trois Eglises* ? Réfléchissez, mes enfants. Voilà la France attaquée au nord, à l'est et au sud. Elle met sur pied une armée du nord, une armée de l'est et une armée du sud. Est-ce que cela fait trois armées sans rapports entre elles, ou bien une seule armée française ? Une seule, n'est-ce pas ? car les situations sont seules différentes. La guerre prend fin. Les régiments qui se sont le plus distingués défilent dans Paris au milieu des acclamations et des fêtes ; mais, pendant ce temps, il y a des soldats qui souffrent sur des lits d'hôpital, et d'autres qui ont encore à tenir l'ennemi en respect. Est-ce que ce

triomphe est seulement le triomphe des régiments qui défilent, ou bien celui de l'armée tout entière? Il n'y a qu'une armée, ayant partout le même drapeau, le même chef, le même but à atteindre, la même victoire à gagner. Il en est de même de l'Eglise *trionphante*, de l'Eglise *souffrante* et de l'Eglise *militante*. C'est la même et une seule Eglise.

Or, nous parlions de la *communión* ou de la *communication des biens* entre les membres de ces trois parties de l'Eglise.

Que sont ces biens ? D'abord, ce ne sont point, vous n'en doutez pas, des biens terrestres, des propriétés, de l'argent, des honneurs. Non, ce sont des biens de *l'âme*, parce que ceux-là sont toute l'affaire de l'Eglise. Ce sont et on les appelle des biens *spirituels*. Mais ces biens *spirituels* constituent un trésor d'un prix inestimable auprès duquel tout l'or et tous les biens de la terre ne sont que de la boue.

Qu'y a-t-il dans ce trésor spirituel? Il y a, en premier lieu et par dessus tout, les mérites infinis de Notre-Seigneur-Jésus-Christ, la *surabondance* de l'expiation qu'il a offerte pour nous à la Majesté divine et la surabondance de grâces qu'il nous a obtenue. Et quoique cette surabondance fût déjà par elle-même capable de suffire à cent mille fois plus d'âmes qu'il n'y en aura jamais eues sur la terre, Dieu a voulu, par une bonté très touchante, que toute âme puisse apporter elle-même quelque chose à ce trésor commun, afin qu'elle ait la joie de contribuer de la sorte au bien des autres. Et vous verrez tout-

à-l'heure, mes enfants, quels précieux apports sont venus s'ajouter à ce fonds divin.

A parler strictement, les mérites sont propres à celui qui les a acquis, mais il peut en transmettre une part à autrui. Dans les écoles, il y a souvent un nombre de bons points fixé pour obtenir telle ou telle récompense, et il arrive que des enfants en aient plus qu'il ne faut pour cela. On admet alors, afin que ce surplus ait son emploi, qu'il serve à faire lever les punitions méritées par des camarades moins sages. Ainsi, lorsqu'un chrétien a satisfait à la justice divine et reçu la récompense méritée par ses vertus, si ses mérites ont surpassé sa dette, Dieu veut que, pour ne pas être perdus, pour ne pas devenir inutiles, ces mérites soient conservés dans le trésor de l'Église et deviennent un bien commun aux fidèles. C'est cette nouvelle surabondance qui complète le trésor spirituel de l'Église : trésor inépuisable, non seulement parce qu'il est continuellement alimenté par les mérites nouveaux de nouveaux saints, mais parce que les mérites de Jésus-Christ sont infinis. En y prenant notre part, nous ne le diminuons pas plus que nous n'épuisons les rayons du soleil, ni ne refroidissons ses feux, en participant tous ensemble à sa lumière et à sa chaleur.

Quoique nous n'ayons pas acquis nous-mêmes ces mérites, Dieu, dans sa bonté, a voulu que nous y ayons part, comme, dans la famille, les enfants participent à la fortune gagnée par les parents.

Imaginez maintenant tout ce que, à elle seule, la Sainte Vierge, Mère de Dieu, a versé de mérites dans

le trésor de l'Eglise, ce que, après elle, tant de saints d'une perfection sublime, tant d'autres qui, même dans une vie en apparence toute ordinaire, ont admirablement, héroïquement, pratiqué toutes les vertus, embrassé tous les sacrifices, et ce que les bons chrétiens y font entrer chaque jour par leurs prières et leurs bonnes œuvres.

Mais voyons comment se fait l'échange, comment se réalise l'union intime des trois parties de l'Eglise et la communication des biens entre elles ?

S'agit-il des rapports entre l'église *militante* et l'Eglise *trionphante* ? L'union et la communication s'établissent de deux manières ; de notre part, c'est un honneur rendu aux saints ; de la leur, c'est un bienfait. Nous les honorons par le culte que nous leur rendons et par la confiance que nous leur témoignons en leur adressant des prières, afin qu'ils nous obtiennent les grâces de Dieu. Eux, de leur côté, ils intercèdent, ils prient pour nous et attirent sur nos âmes une pluie de faveurs divines.

S'agit-il des rapports entre l'Eglise *militante* et l'Eglise *souffrante* ? Ce ne sont pas les mêmes qu'avec les saints du ciel. Les saints ne peuvent recevoir de nous que des hommages, tandis que les âmes du purgatoire reçoivent de nous aide et assistance. Oui, nous pouvons soulager et abréger leurs souffrances en priant pour elles, ou en offrant nos bonnes œuvres de charité, de religion et de pénitence, pour que le mérite leur en soit appliqué. D'autre part, il est doux de penser que les âmes du purgatoire peuvent déjà prier pour nous par reconnaissance, et, en tout cas, quand elles seront

au ciel, elles nous payeront amplement cette dette. C'est une très louable et belle dévotion que *la dévotion aux âmes du purgatoire*.

Enfin, s'agit-il des rapports, de l'union et de la communication de biens entre les membres de l'Eglise militante *entre eux* ? Vous n'avez qu'à vous rappeler, mes enfants, la comparaison avec les membres du corps. Ce que chacun d'eux fait tourne au bien de tout le corps, en même temps qu'il y trouve son utilité propre. Ainsi chaque membre de l'Eglise militante profite du bien que fait le corps (1).

Tous sont en *communio*n par les grâces reçues et les bonnes œuvres accomplies.

Ce trésor infini de mérites, Jésus-Christ et l'Eglise en font la distribution aux uns et aux autres comme ils voient leurs besoins, et selon les prières et les intentions des uns et des autres.

N'est-ce pas, mes enfants, que tout cela est bien beau ? Et, une fois de plus, qu'on est heureux, qu'on est riche, quand on appartient à la famille de l'Eglise !

La rémission des péchés, qui est aussi un article de notre foi, signifie que l'Eglise a le pouvoir de *remettre* les péchés, comme on *remet* à un débiteur

(1) Nous avons parlé des *pécheurs*. Les âmes qui ont le malheur d'être en état de péché mortel ne peuvent rien apporter à ce trésor commun tant qu'elles sont dans cet état, puisqu'elles ne peuvent rien mériter pour elles-mêmes. Mais comme elles ne cessent pas de faire partie de l'Eglise, les prières, les bonnes œuvres, les pénitences que nous faisons pour elles leur font avoir communication de ce trésor de mérites et leur obtiennent la grâce de sortir de cet état, quand elles ne refusent pas ce secours.

sa dette en le dispensant de la payer. Remettre les péchés, c'est les *pardonner* au nom de Notre-Seigneur, les ôter de l'âme. Croire la rémission des péchés, c'est croire que Dieu, dont la miséricorde est inépuisable, pardonne leurs péchés à ceux qui font ce qu'il faut pour obtenir ce pardon, et c'est croire aussi que Notre-Seigneur a confié à son Eglise le pouvoir de distribuer ce pardon au nom de sa divine autorité. Vous vous souvenez, mes enfants, de ce que Jésus-Christ a dit à ses apôtres, et en leur personne, à leurs successeurs : « Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. »

Les deux principaux moyens par lesquels Dieu et, en son nom, l'Eglise, remettent les péchés, ce sont le sacrement du *Baptême* et le sacrement de *Pénitence* dans lequel on fait au prêtre, représentant de Jésus-Christ, la confession de ses fautes.

C'est dans une autre partie du catéchisme, celle des *Sacrements*, que nous verrons comment le *Baptême* et la *Pénitence* effacent les péchés. Il suffit pour le moment de bien retenir que la *rémission des péchés* est un article de la foi chrétienne, et c'est la raison pour laquelle nous affirmons dans le *Credo* que nous y croyons.

Ces deux sacrements ne sont d'ailleurs pas les seuls moyens d'obtenir de Dieu le pardon de ses offenses, mais ce sont les principaux, et les autres ne peuvent servir que quand on est dans l'impossibilité de recourir à ceux-là et à condition d'y recourir dès qu'on le peut. Tout cela vous sera expliqué plus tard.

**De la résurrection des morts
et de la vie éternelle.**

Les fins dernières de l'homme.

Mes enfants,

Le Symbole des Apôtres se termine par ces deux articles : je crois *la résurrection des morts*, je crois *la vie éternelle*.

Ces deux articles nous font connaître les fins dernières de l'homme. C'est un sujet d'importance capitale pour la conduite de notre vie.

Que veut dire cette expression : les fins dernières ? Le mot *fin* ne se prend pas ici tout-à-fait dans le même sens que quand on dit la fin d'une histoire ou la *fin* d'un livre, pour marquer qu'il n'y a plus rien après. Les *fins* dont il s'agit ici, c'est ce qu'on appelle des *destinées*. Une destinée, c'est le sort qui vous attend. On dit que l'enfant qui naît d'une famille d'ouvriers est destiné à vivre obscurément ; l'avare est destiné à vivre tourmenté par la passion de l'argent ; l'aveugle est destiné à ne pas jouir de la lumière du jour. Les *fins dernières* de l'homme ce sont *ses dernières destinées*.

Remarquez, mes enfants, qu'on n'en parle pas au singulier, mais au pluriel.

L'homme est destiné à mourir. C'est sa dernière destinée ici-bas. Mais la fin de sa vie sur la terre est le commencement d'une nouvelle vie qui ne

finira plus. Après cette destinée finale de sa vie terrestre, il y a des destinées différentes qui l'attendent dans l'autre, selon qu'il aura bien ou mal vécu et fini sa vie en ce monde. On appelle les *fins dernières* de l'homme cette destinée de mourir et les destinées diverses qui s'ouvrent alors devant lui.

J'ai donc à vous expliquer ces fins dernières, les unes après les autres; et tout cela, je le répète, est d'une importance capitale pour chacun de nous.

De la mort et de la résurrection de la chair.

Pour commencer par *la mort*, vous savez déjà, mes enfants, qu'elle est causée par la séparation de l'âme et du corps. L'âme et le corps réunis constituent l'être vivant qui s'appelle un homme. Il cesse de vivre quand le corps usé par la maladie ou les infirmités ne peut plus servir du tout aux opérations de l'âme, qui sont celles de l'intelligence ou de la pensée. Le corps devient alors semblable à un vêtement fini, hors d'usage, qui tombe de lui-même en morceaux sans aucune forme et qui, en tombant, laisse à nu ce qu'il couvrait. Ce que la mort fait ainsi apparaître, c'est l'âme.

La séparation de l'âme et du corps est toujours violente et douloureuse, car ils ont grand peine à se détacher l'un de l'autre. L'âme fait tous ses efforts pour ranimer le corps, son compagnon, et le pauvre corps gémit de ne plus pouvoir la retenir. Quand vous assisterez à la mort d'un parent ou d'un ami, vous verrez combien c'est un spectacle triste et affligeant.

Les hommes *meurent tous*. Nous passerons par là, vous et moi, mes enfants, c'est notre destinée à tous, car vous vous souvenez que la mort est *une punition du péché originel*, et que les suites du péché originel ont passé à tous les descendants d'Adam et d'Eve.

Quand mourrons-nous? *Nous n'en savons rien*. Personne ne sait quand il mourra.

On meurt à cinquante, soixante ou quatre-vingt ans, mais on meurt aussi à vingt ans, à dix ans, et même beaucoup plus tôt. Combien d'enfants n'ont pas atteint l'âge de la jeunesse! Et puis, qu'est-ce que la vie la plus longue, comparée à une vie qui, après cent mille ans, sera toujours aussi jeune et aura encore une éternité devant elle?

Non seulement nous ignorons quand la mort viendra, mais elle est *imprévue* le plus souvent. On meurt sans s'y attendre, et il arrive même presque toujours qu'on ne la croit pas encore là, quand on aurait eu tout le temps de la sentir approcher. La plupart de ceux mêmes qui la reçoivent dans leur lit ne la voient pas ou ne veulent pas la voir. Et combien de milliers de personnes meurent subitement, soit dans des accidents personnels, soit dans une de ces catastrophes si fréquentes comme les accidents de chemin de fer, les naufrages de vaisseaux ou l'explosion de mines ou d'usines! Ce n'est pas en vain que Notre-Seigneur nous avertit dans l'Évangile que la mort « *viendra comme un voleur* », c'est-à-dire *par surprise*. Un voleur ne s'annonce pas. La grande affaire de la vie, c'est donc d'être toujours prêt à la recevoir, puisque nos

fins dernières dépendent de l'état où elle nous trouvera. La grâce du bon Dieu qui nous est nécessaire pour bien vivre l'est aussi pour bien mourir. Une des grâces les plus importantes qu'il faut lui demander tous les jours dans vos prières, mes enfants, c'est la *grâce d'une bonne mort*. Pensez-y quand vous dites : Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de *notre mort*. Demandez aussi cette grâce par l'intercession de saint Joseph qui, ayant eu le souverain bonheur de mourir entre les bras de Jésus et de la Sainte Vierge, est devenu le *Patron de la Bonne Mort*.

Voyons maintenant ce que devient le pauvre corps quand l'âme a dû se séparer de lui. *Il se décompose*. C'est comme un fruit gâté qui tombe en pourriture; et plus le corps de l'homme était un chef-d'œuvre de beauté parmi toutes les créatures animales, plus cette décomposition, souvent très rapide, offre un spectacle hideux. On est obligé de se hâter de faire disparaître ce spectacle aux yeux des vivants. Voilà ce que devient cette beauté du corps dont tant de personnes sont si fières et qui leur fait commettre tant de péchés. Le corps est déposé dans la terre et on l'en recouvre avec le plus grand soin. Au bout de quelque temps les vers ont rongé toutes les chairs; il ne reste plus que des pincées de cendres et quelques ossements.

Tout est-il donc fini pour le corps? Non, *il ressuscitera à la fin du monde* : « je crois à la *résurrection des morts*. »

Vous savez déjà, mes enfants, que, *ressusciter*, c'est redevenir vivant après avoir été mort, et que la mort étant la séparation de l'âme et du corps, la résurrection s'accomplit par leur réunion nouvelle.

C'est la grande merveille qui s'opérera pour tous les hommes à la fin du monde, quand le monde terrestre tombera lui-même en décomposition. Tous les hommes qui auront vécu verront alors leur âme se réunir à leur corps et redeviendront vivants. C'est assurément un grand miracle de rendre au corps tombé en poussière sa substance première, de telle sorte que ce soit bien le corps du même individu, et de ramener dans ce corps l'âme qui l'animait. Mais ce n'est pas un miracle plus grand que de créer un homme. Dieu, qui nous a créés tous, nous ressuscitera tous par sa toute-puissance. Nous aurons chacun le même corps qu'avant notre mort, mais les corps ressuscités seront doués de qualités nouvelles : ceux des justes seront brillants de gloire et incapables désormais de souffrir ; ceux des méchants seront privés de gloire et de beauté, et sujets à des souffrances dont nous parlerons tout-à-l'heure.

En effet, pourquoi la résurrection de la chair ? C'est, mes enfants, que le corps a été le compagnon inséparable de l'âme pendant toute la vie : les actions bonnes ou mauvaises qui l'ont remplie, ils les ont faites à deux. Chez les bons, le corps s'est prêté, non sans en souffrir, aux exercices de religion, aux pénitences, aux œuvres de charité ; chez les méchants, il a profité des mauvais plaisirs,

c'est lui qui a exécuté tous les mauvais desseins, les vengeances, les vols, les calomnies et le reste. N'est-il pas juste que l'homme soit récompensé ou puni dans son âme et dans son corps? Or, cela ne saurait être sans la résurrection de la chair.

Du jugement.

Nous avons laissé *l'âme* au moment où la mort l'a séparée violemment de son compagnon. Mais l'âme, elle, ne meurt pas. Qu'est-elle devenue?

L'âme comparait aussitôt après la mort devant Dieu pour être jugée sur ses bonnes et ses mauvaises actions. Chaque âme est citée de la sorte devant la Majesté divine. Il n'est pas nécessaire pour cela qu'elle monte au ciel; Dieu est partout: l'âme se trouve aussitôt en présence de son souverain Juge, sans avoir à le chercher comme sans pouvoir le fuir. C'est le *jugement particulier* dont je vous ai déjà parlé (1). On l'appelle ainsi pour le distinguer du *jugement général* qui aura lieu au moment de la résurrection des corps.

Au *jugement général*, dont je vous ai déjà expliqué aussi la raison (2), Dieu rendra à chacun selon ses œuvres *complètes* à la face du monde entier, de sorte que chacun verra alors ce que tous les autres ont fait de bien, et aussi tout ce qu'ils ont fait de mal et de honteux, si ces péchés n'ont pas été effacés. Les bons triompheront; les méchants voudront se

(1) Voir page 150.

(2) Voir page 151.

cachez sous terre, s'il était possible, mais non, il leur faudra boire leur honte jusqu'à la dernière goutte, et ce qui sera encore bien plus terrible, entendre la redoutable sentence du Souverain Juge.

En effet, au jugement général, Dieu ne décidera pas du sort *individuel* de chacun. Chacun sera déjà fixé sur son sort éternel par son jugement particulier. Seulement, l'âme avait été seule à subir le sien dès après la mort; la résurrection de la chair fera participer le corps pendant l'éternité à ce sort heureux ou malheureux.

Dans le jugement général, Notre-Seigneur-Jésus-Christ, apparaissant sur les nuées du ciel, sa croix triomphante à la main, mettra d'un côté tous les bons ensemble, de l'autre, tous les méchants ensemble, car, à cette heure, il n'y aura plus que des amis ou des ennemis de Dieu pour toujours. Alors, Jésus-Christ fera retentir aux oreilles des uns et des autres la sentence formidable et universelle dont l'application séparera pour toujours *la classe des méchants de celle des bons*. Il en a fait connaître d'avance le texte à ses apôtres. L'Évangile rapporte les beaux éloges qu'il adressera aux bons, et les reproches dont il accablera les méchants sans que ceux-ci puissent trouver un mot à répondre. Et voici la sentence qui suivra. Le Rédempteur du monde dira aux uns : « Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. » Puis, se tournant vers les autres, il leur adressera ces paroles foudroyantes : « Retirez-vous de moi,

maudits, allez au feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses anges. »

Tout sera fini, et chacun, en corps et en âme, s'en ira au ciel ou en enfer.

Du ciel.

Parlons d'abord du ciel, où j'espère que nous serons tous réunis un jour.

Le ciel, qu'on appelle aussi le *paradis*, est le séjour des élus ou des saints ; il désigne moins un lieu déterminé qui serait ce séjour, que *l'état dans lequel se passe* la vie immortelle des bienheureux élus.

Vous voudriez bien savoir, mes enfants, en quoi consiste le bonheur du ciel, mais il faudrait avoir d'autres yeux que ceux de la terre : c'est comme si la taupe, qui ne peut supporter la lumière du jour, essayait de fixer le soleil. Saint-Paul, à qui Dieu avait montré miraculeusement ce qu'est ce bonheur, nous avertit que « l'œil de l'homme n'a point vu, que l'oreille n'a pas entendu, que son cœur n'a point senti ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment » ; c'est nous dire qu'il est impossible de le comprendre en cette vie.

Mais, sans être capables de le comprendre complètement, nous pouvons cependant nous en faire une idée ; et cette idée, quoique lointaine, est déjà ravissante. Vous allez le voir.

D'abord, nous savons que le ciel est un séjour de *repos*. Voilà un petit mot bien vite prononcé, mais pensez à ce qu'il renferme. Un lieu de repos, c'est-

à-dire que, pendant toute l'éternité, il n'y aura plus de travail, plus de fatigues pour personne. Il y en a tant sur la terre ! Là haut ce sera fini de peiner. La Sainte Ecriture dit : « Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur ; désormais, dit l'Esprit de Dieu, qu'ils se reposent de leurs fatigues ». Un lieu de repos, c'est-à-dire, un séjour d'où toute souffrance du corps, toute peine de l'âme ou du cœur sera bannie. « Là haut, disent encore les Livres Saints, il n'y aura jamais plus de deuils, ni de douleurs, de plaintes. » C'est déjà beaucoup, n'est-ce pas ? mais cela n'est qu'une goutte d'eau dans cet océan de bonheur.

Le paradis est un séjour d'inimaginables *plaisirs célestes pour le corps et pour l'âme.*

Notre corps aura des plaisirs tout nouveaux, aussi supérieurs à ceux de la terre que l'état du corps *glorieux* est supérieur à celui du corps *mortel*.

Il ne sera plus assujéti en rien à la matière ; ce sera un corps exempt de toutes les nécessités de la nature, un corps qu'aucun obstacle ne pourra heurter, qui sera transparent et lumineux, qui se portera d'un point à un autre avec la rapidité de l'éclair. C'est encore Dieu lui-même qui nous annonce cette merveilleuse transformation dans la Sainte Ecriture.

Il vous paraît peut-être impossible que ce corps glorieux puisse être le même que notre corps actuel. Et cependant regardez donc la nature elle-même : qu'est-ce que ce corps matériel et brillant qu'on appelle le diamant ? Rien autre chose qu'un peu de charbon cristallisé. Quelle différence pour-

tant entre le charbon noir et sale et le diamant qui reflète mille feux ! Si, dans la nature matérielle elle-même, un corps de l'ordre le plus inférieur peut passer par de telles transformations sans cesser d'être ce qu'il était, qu'est-ce que le Créateur ne pourra pas faire des nôtres, temples du saint-Esprit, quand il s'agira de déployer sa puissance pour récompenser ses élus ?

Vous n'imaginez pas non plus qu'il puisse y avoir pour notre corps d'autres plaisirs que ceux d'ici-bas, pas d'autres peut-être que de bien manger, de boire des boissons agréables, d'éprouver des sensations de bien-être comme on en a dans un bon lit bien chaud ? Cependant regardez encore même sur la terre. Voyez sur cette branche d'une haie cette chenille repoussante enfermée dans son cocon. Peu de temps après le cocon s'ouvre pour laisser s'envoler un joli papillon. Cependant quelle différence entre la chenille collée à son brin de bois et le papillon aux ailes peintes de couleurs si vives ! Et pourtant ce ne sont pas deux insectes différents, c'est le même être, mais il est transformé. Chenille, il vivait d'une nourriture grossière, des petites saletés qui formaient son cocon ; papillon il butine sur les fleurs. Offrez donc au papillon ce que la chenille mangeait, il s'en détournera avec dégoût ; il ne connaît plus que son festin des fleurs. S'il y a de telles transformations des corps dans ce monde matériel qui frappe nos yeux, croyez-vous que le bon Dieu ne peut pas en opérer de plus admirables encore dans le monde céleste en faveur de ses saints ? Oui, pour leur corps comme pour leur âme,

il est vrai de dire que l'œil de l'homme n'a pas vu, que son intelligence ne peut soupçonner les célestes plaisirs que Dieu leur réserve dans le ciel.

Parlons maintenant de ceux de *l'âme*, en commençant par les moins grands. Ils sont déjà merveilleux. C'est d'abord la compagnie dans laquelle on se trouve là-haut, la *société des saints*. Supposez, mes enfants, que toutes les personnes parmi lesquelles nous vivons sur la terre, parents, amis, camarades d'enfance, voisins, que tout le monde enfin soit d'une beauté parfaite, d'une amabilité parfaite, d'une vertu parfaite, sans aucun défaut ; qu'on s'aime parfaitement les uns les autres, sans égoïsme ni jalousie, et que chacun trouve son bonheur dans le bonheur des autres ; que ce serait beau n'est-ce pas, et ne serait-on pas tenté de dire que ce serait le paradis sur la terre ?

Il n'y a pas de paradis en ce monde, mais c'est là une image, d'ailleurs trop faible, des joies que nous réserve la société des élus. Avec qui serons-nous dans le ciel ? Avec la Très Sainte Vierge Marie, dont la beauté, les grâces et l'amabilité incomparable ravissent à elles seules tous les anges du paradis ; avec ces saints anges qui sont eux-mêmes des soleils de beauté, et parmi eux, notre ange gardien ; avec l'innombrable multitude des saints de tout âge, de toute condition, tous radieux de bonheur et resplendissants de gloire, qui nous tendront les bras, et au milieu desquels nous retrouveront des personnes que nous aimions déjà tant sur la terre, un père, une mère, des frères,

des sœurs, et d'autres personnes chères. Comme nous serons heureux tous ensemble !

Mais nous ne serons pas seulement avec la Sainte Vierge et les saints. Là-haut c'est le divin Enfant-Jésus lui-même, c'est Notre-Seigneur-Jésus-Christ qui nous attend. Je ne parle pas encore de ce qu'il fera pour nous comme Dieu, mais nous serons en compagnie de sa sainte Humanité. Si Jésus a jeté ses apôtres dans l'extase en se manifestant à eux dans sa gloire sur la montagne du Thabor, que sera-ce pour nous dans le ciel ?

Et de quoi serons-nous occupés dans le ciel ? De tout ce qui peut charmer, enthousiasmer *l'intelligence* et le *cœur* de l'homme. Son intelligence d'abord. Vous avez vu dans notre première leçon de catéchisme que la science donne aux hommes une de leurs joies les plus pures et les plus grandes. Celui qui connaîtrait à lui seul tout ce que les savants du monde entier ont jamais connu ou découvert serait, à côté d'un saint, comme l'enfant qui vient de naître comparé au plus grand de tous ces savants. Au ciel, nous comprendrons toutes les merveilles de la nature qui restent des mystères pour nous ici-bas. Nous comprendrons aussi la Providence de Dieu : les merveilles incomparablement plus grandes encore de la sagesse et de la bonté avec lesquelles il a conduit tous les événements du monde comme ceux de notre propre vie : et cette vue nous plongera dans une autre extase d'admiration, de reconnaissance et d'amour dont nous ne pourrons plus sortir. Notre cœur ? Mais il nagera dans un océan d'amour au milieu de cette

compagnie céleste et de toutes ces perspectives infiniment délicieuses.

Et qu'allez-vous dire, mes enfants, si j'ajoute maintenant que tout cela n'est pas encore le vrai bonheur du ciel? C'est pourtant la vérité. Tout cela n'est, en effet, que sa partie secondaire. Le vrai bonheur du ciel, celui que nous ne pouvons imaginer ici-bas, et dont il est dit dans la Sainte Ecriture « l'œil de l'homme n'a pas vu etc... », c'est la possession de Dieu lui-même. Dans le ciel, nous posséderons Dieu. Cela veut dire que notre âme, illuminée par lui de sa propre lumière, se plongera dans la connaissance de ses infinies perfections et dans la fournaise de l'amour divin. Dieu et notre âme seront à peu près comme deux morceaux de cire fondus ensemble. Nous ne ferons qu'un avec lui, nous serons transformés en lui, et, pendant l'éternité, nous chanterons sa gloire et ses louanges. Ici, mes enfants, la langue humaine doit s'arrêter. Redites souvent dans votre cœur ce refrain d'un beau cantique qui chante :

Le ciel est ma patrie,
Je suis du peuple des élus,
Mon frère s'appelle Jésus,
Et ma Mère, Marie.

De l'enfer.

Le ciel ou l'enfer, voilà la destinée de l'homme. Nous serons tous élus ou damnés; il n'y a pas de milieu.

Mais autant le ciel est un séjour de délices, au-

tant l'enfer est un lieu d'horreur. De même que les bons auront reçu de Dieu le bonheur du paradis en récompense de leurs vertus, de même les méchants seront précipités par lui dans un lieu de tourments, c'est-à-dire de très grandes souffrances, en punition de leurs péchés : ce lieu, c'est *l'enfer*.

Vous avez déjà entendu, mes enfants, Jésus-Christ lui-même annoncer qu'il porterait cette sentence contre les méchants à l'heure du jugement général. Mais ce n'est pas une fois seulement que Dieu a manifesté aux hommes l'existence de l'enfer et la gravité de ses peines. Sans parler des témoignages contenus dans l'Ancien Testament, et à ne parler même que du seul Evangile, on peut dire qu'il est plein des avertissements du Sauveur sur cette existence de l'enfer et sur l'horreur des châtiments que les damnés y subissent. On relèverait ainsi vingt passages dans lesquels cette vérité est affirmée solennellement par le Fils de Dieu, et cela en des termes qui vous effraieraient si je vous lisais ce qu'il a dit. Voilà pourquoi le chrétien croit à l'enfer et le redoute. L'orgueil des impies a beau protester quelquefois, comme je vous le dirai tout-à-l'heure, ce n'est pas l'homme qui règle la justice de Dieu, et quel poids peuvent avoir ses objections trop intéressées quand Dieu parle lui-même si nettement ?

En quoi consiste l'enfer ? Le véritable enfer, si l'on peut parler ainsi de réalités qui sont toutes le comble du malheur, le véritable enfer, c'est la *séparation d'avec Dieu*, comme le véritable paradis, c'est de le posséder. Le véritable enfer, c'est le châ-

timent exprimé par cette parole : « *Retirez-vous de moi, maudits !* » Au moment de prononcer cette parole foudroyante, Dieu fait entrevoir à l'âme du damné le bonheur dont elle aurait pu jouir près de lui dans le ciel ; il lui découvre dans un éclair ce que sont son infinie beauté, ses infinies perfections, et l'abîme de délices où il n'aurait tenu qu'à elle de se plonger. Cette âme, alors éblouie, transportée, voudrait s'élancer vers Dieu pour posséder ce bonheur, mais surprise par la mort dans l'état d'initié contre lui, elle est devenue incapable de l'aimer, elle ne peut plus que le haïr ; et toute l'éternité se passera pour elle à maudire ce Dieu que désormais elle sait si beau, si infiniment aimable, mais qu'elle ne peut plus aimer ! Maudit par Dieu pour toujours, le damné le maudira toujours. C'est en cela que consiste le pire de la *damnation*. Cet intolérable supplice est ce qu'on appelle, en abrégant le mot *damnation*, la *peine du dam*.

A côté de la peine du dam, il y a celle du *sens*, ou *peine sensible* à laquelle le corps participe pour son supplice. Vous connaissez le proverbe qui dit : on est puni par où on a péché. La Sainte-Ecriture dit : « Par où l'homme a péché, c'est par là qu'il sera tourmenté. » Or, son corps, ses yeux, ses mains et ses autres membres ont été complices des péchés de l'âme, ils en ont été les instruments. Le corps lui-même est tourmenté dans l'enfer, et il souffre davantage dans les parties par lesquelles le pécheur a le plus offensé Dieu.

Le tourment du corps dans l'enfer est celui *du feu*. Un *feu éternel*, c'est le nom que l'Évangile et

les autres Livres Saints donnent en cent endroits à cette peine. « Retirez-vous, maudits, allez au *feu éternel...* » Le feu de la terre cause déjà des souffrances extrêmement vives. Une simple allumette enflammée ou un petit charbon brûlant à tenir sur votre main vous feraient crier. Les sauvages ne connaissent pas de supplice plus atroce que de faire mourir leurs victimes en les brûlant à petit feu. Si le feu matériel de la terre est déjà si redoutable, que sera-ce du feu de l'enfer allumé par la colère de Dieu pour punir les crimes des damnés ? Nous ne comprenons pas comment ce feu terrible tourmente leur corps sans le consumer jamais, pas plus que nous ne comprenons les délices dont celui des élus jouit dans le ciel, mais tout cela ne dépend pas de notre intelligence bornée, cela dépend de la volonté, de la justice et de la toute-puissance divine ; et Dieu ne ment pas.

Enfin, dans l'enfer, il y a la société des démons et des autres damnés. Nous imaginions tout-à-l'heure une société humaine où tout serait parfaitement aimable. Figurez-vous maintenant, mes enfants, qu'il vous faille vivre au milieu d'une multitude innombrable composée uniquement de bandits, d'hommes féroces, pleins de haine les uns envers les autres, hideux comme des monstres, s'acharnant à se venger sur tout le monde du remords et du châtement de leurs crimes ! Ici encore l'image est trop faible pour donner une idée exacte de cette société infernale à laquelle le réprouvé est condamné pour toujours.

Je vous parlais tout-à-l'heure des impies. Il y en

a qui disent : « Dieu est trop bon pour nous damner. » Mais Dieu a déployé toutes les ressources de sa bonté infinie afin de nous épargner l'enfer, jusqu'à nous envoyer son Fils pour nous y arracher en mourant lui-même d'une mort épouvantable sur la croix. La bonté de Dieu, elle ne se lasse pas, durant toute notre vie, elle ne se laisse pas rebuter par nos offenses et nos ingrattitudes ; elle nous presse pas sa grâce d'éviter l'enfer et nous poursuit jusqu'au moment de la mort. Mais il faut bien enfin que sa justice *rende à chacun selon ses œuvres* ; il faut que ceux qui n'ont pas voulu rendre gloire à sa divine Majesté lui rendent gloire par une punition proportionnée à leur révolte.

Justement, reprennent ces impies, nous voulons bien admettre qu'il la punisse, mais sa justice elle-même ne peut pas exiger un châtement *éternel*. Quelle proportion, y a-t-il en effet, entre le péché et la peine ? Le péché n'a peut-être duré qu'un moment, et la peine ne finirait jamais ? Tout cela, mes enfants, c'est l'orgueil qui se révolte, qui fait ne penser qu'à soi-même et vouloir décider ce que le Souverain Maître de toutes choses doit faire ou ne pas faire. Cela montre simplement que l'impie ne tient pas compte de l'offense en quelque sorte infinie que le péché mortel fait à Dieu. C'est le mauvais plaidoyer du criminel.

Et pourtant ces impies disent vrai dans le sens que voici : non, en effet, il n'y a pas de proportion entre le plaisir qu'on a trouvé dans le péché et les souffrances par lesquelles il faudra l'expier ; il n'y a pas de proportion entre la durée du plaisir qu'on

prend et la durée du châtement qui le suivra. Et cela montre que c'est une *unefolie* en même temps qu'un crime de s'exposer aux souffrances de l'enfer pour les plaisirs aussi passagers que méprisables. Pensez bien à cela, mes enfants.

Quant à la bonté de Dieu méconnue par l'impie, je vous dirai, moi, que, sur le bord même de l'enfer, je trouve de quoi la chanter. Oui, Dieu, voyez-vous, agit envers l'homme—comme un père qui dirait à son fils pour le retenir : « Mon enfant, je t'aime tant, je tiens tant à toi, j'ai un si grand désir de te voir heureux avec moi et de ne pas être séparé de toi, que tout ce que j'ai est à toi, je serai toujours là pour t'entourer de ma tendresse et de mes bienfaits ; mon enfant, je t'aime tant que, si tu venais à m'abandonner, *je te maudirais !* » De quoi ce fils pourrait-il se plaindre ensuite ?

Finissons en voyant ceux qui vont en enfer. Comment est-on damné ? La porte de l'enfer est à l'opposé de celle du ciel. Pour entrer au ciel, il faut être mort en état de grâce, sans avoir de péché mortel sur la conscience. Ceux qui meurent en ayant sur la conscience une ou plusieurs fautes très graves dont ils n'ont pas demandé et obtenu le pardon vont en enfer. Ceux qui, après avoir eu le malheur de commettre des péchés mortels, se sont convertis, ne vont pas en enfer ; mais ceux qui meurent impénitents sont à jamais damnés. La miséricorde inépuisable de Dieu accorde parfois à de grands pécheurs la grâce de se convertir au moment de la mort ; mais, en général, il a raison le proverbe qui dit : l'arbre tombe du côté où il penche ;

et c'est ce qu'un autre proverbe exprime plus nettement : on meurt habituellement comme on a vécu. C'est pourquoi, mes enfants, le meilleur moyen d'éviter l'enfer, c'est de vivre comme on voudrait mourir, en état de grâce, en fuyant tout péché grave, et en s'empressant d'en obtenir le pardon si on y est tombé.

Du purgatoire.

Il y a des âmes qui ne méritent pas l'enfer, parce qu'elles sont exemptes de péchés mortels, mais qui ne sont pas dignes d'entrer dans le ciel aussitôt après la mort, parce qu'il leur reste une pénitence à faire. Il existe pour elles un lieu intermédiaire entre le ciel et l'enfer, où elles vont achever de se purifier de la souillure du péché. On donne à ce lieu le nom de *Purgatoire*, d'un mot latin qui signifie purifier. Nous en avons déjà parlé (1).

C'est de ces âmes que parle la Sainte Ecriture quand elle recommande de « prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés », car les élus du ciel n'ont pas besoin de cette délivrance, et les réprouvés de l'enfer ne peuvent plus l'obtenir.

Les fautes qu'on expie en purgatoire sont ou les péchés véniels qui n'ont pas été pardonnés, ou les péchés qui ont été remis mais pour lesquels il reste une expiation à faire, car la peine ou pénitence due pour le péché n'est pas toujours remise tout entière par l'absolution. Nous verrons cela plus tard.

Les peines du purgatoire ne sont pas égales pour

(1) Voir pages 199, 202.

tous, elles sont proportionnées, soit pour la rigueur soit pour la durée, à la gravité et au nombre de fautes qu'on doit expier, de même que la justice humaine varie les condamnations suivant les délits qu'elle punit : on donne quelques jours de prison pour un vol peu considérable, et plusieurs années, avec un régime plus ou moins dur, pour un vol à main armée.

Les souffrances du purgatoire sont très grandes. Saint Augustin dit que c'est une douleur qui surpasse toutes les peines de cette vie. C'est principalement une douleur vive et très amère d'avoir offensé Dieu et d'être privé, parfois pendant un temps très long, de posséder le bonheur du ciel ; c'est en même temps une souffrance très vive causée par les flammes du purgatoire. Ces peines ne durent qu'un temps, puisqu'on ne les endure que jusqu'à l'entière expiation de ses péchés. Le purgatoire n'existera que jusqu'à la fin du monde. Après le jugement général, il n'y aura plus que le ciel et l'enfer (1).

Les peines du purgatoire n'atteignent point les

(1) Pour les hommes qui vivront encore au moment de la fin du monde et qui auraient encore une expiation à faire, Dieu peut leur faire endurer en un instant des souffrances si grandes qu'elles y suffisent, et d'ailleurs, il peut faire aussi que cet instant leur paraisse plus long qu'un siècle.

Les enfants morts sans avoir été baptisés et avant d'avoir atteint l'âge de raison ne vont ni au ciel ni en enfer. Ils ne sont pas condamnés à l'enfer parce qu'ils n'ont pas commis de péchés personnels. Ils ne peuvent pas entrer au ciel, parce qu'ils gardent la tâche originelle et ne sont pas en état de grâce avec Dieu. Privés de sa présence et de sa possession, ils subissent en cela une sorte de damnation, conséquence du péché originel. Mais elle n'est pas accompagnée pour eux de la malédiction qui pèse sur les damnés. Ils n'ont rien à souffrir et il est même probable que Dieu leur laisse un bonheur comme celui que donne sur la terre la connaissance naturelle de sa beauté et de ses perfections infiniment aimables.

corps, puisque le purgatoire ne subsistera que jusqu'à la fin du monde, et que les corps restent en poussière jusqu'à la résurrection générale. C'est pourquoi, en parlant des morts qui ont à expier leurs fautes avant d'entrer dans le ciel, on dit toujours les *âmes du purgatoire*.

Il faut beaucoup redouter ces peines pour nous-mêmes. Il faut aussi avoir une grande compassion pour les âmes qui composent l'Eglise *souffrante*. Je vous ai déjà dit, mes enfants, qu'il dépend de nous de les soulager et de leur ouvrir le ciel par nos prières, nos bonnes œuvres et nos pénitences.

Il y a encore un autre moyen d'obtenir pour nous et pour elles le pardon de la peine qui resterait à accomplir, c'est de gagner des *indulgences* que nous pouvons retenir pour nous-mêmes ou leur faire appliquer. Je vous expliquerai cela quand nous parlerons du sacrement de Pénitence et de la satisfaction ou réparation due pour nos péchés. Vous comprendrez alors encore plus clairement tout ce dont je viens de vous parler.

Pour aujourd'hui, mes enfants, gravez bien dans votre cœur cette parole de Dieu dans la sainte Ecriture : « Souvenez-vous de *vos fins dernières*, et vous ne pécherez point. » En effet, si le chrétien gardait bien présent à l'esprit que la mort viendra par surprise, et qu'il a pour destinée éternelle le ciel ou l'enfer, il regarderait toujours comme le plus grand malheur et la plus grande folie d'offenser Dieu gravement.

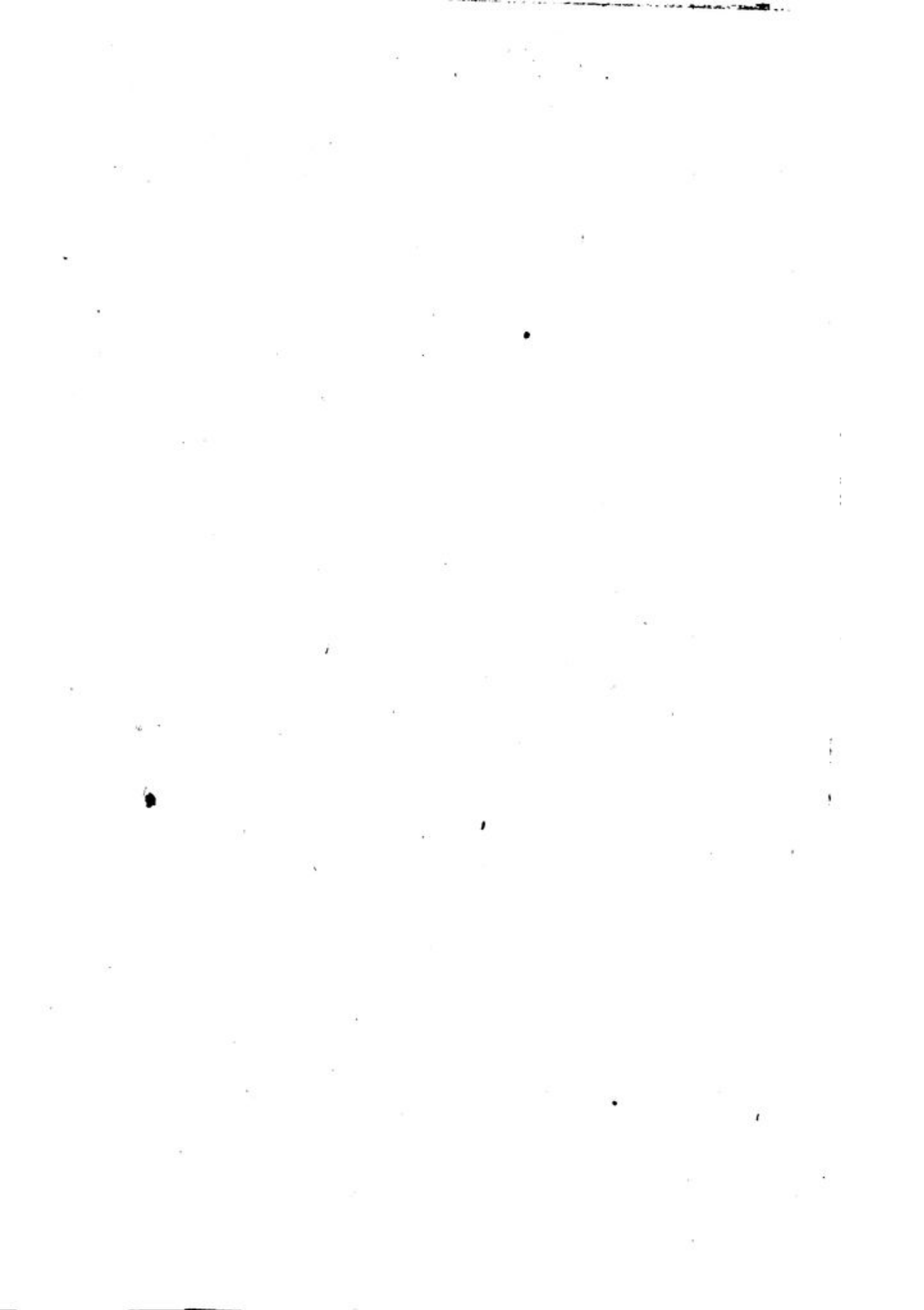


TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

Approbations épiscopales.....	v
AVANT-PROPOS.....	XIII

Instructions préliminaires.

De la Religion et du Catéchisme.....	1
Des Mystères en général.....	8
De la notion de la foi.....	15
Le chrétien.....	27

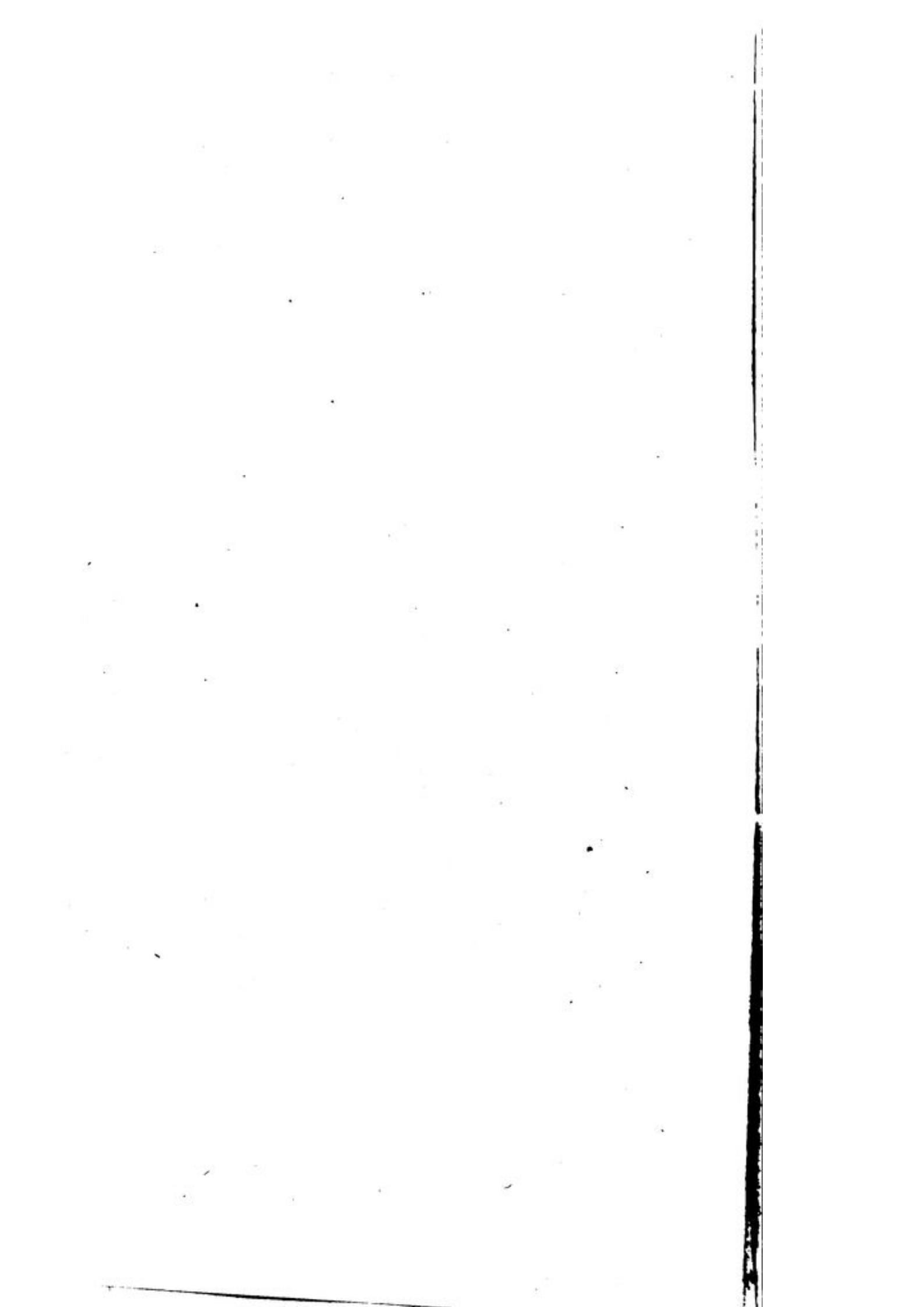
PREMIÈRE PARTIE

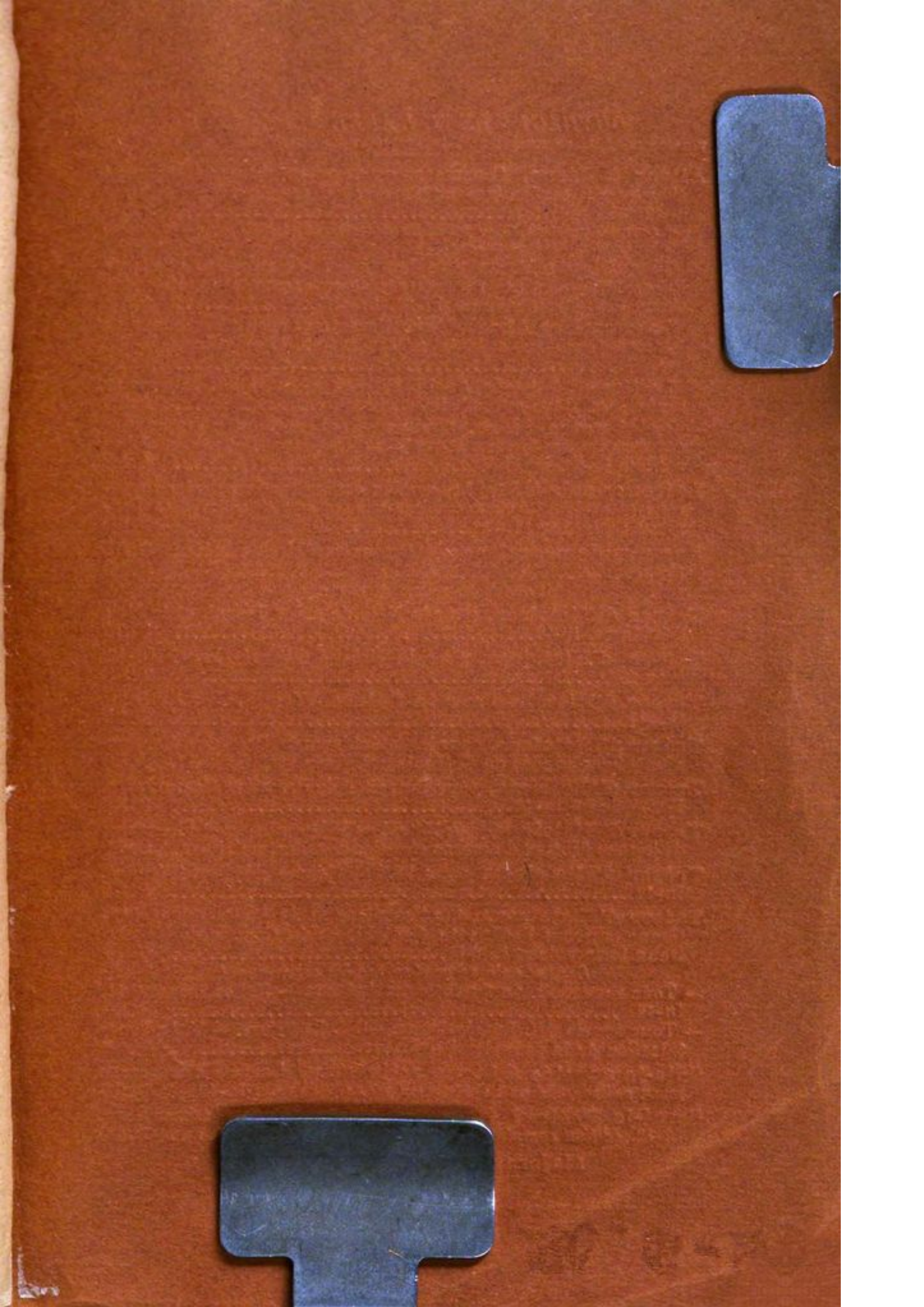
Les vérités qu'il faut croire.

Du Symbole des Apôtres.....	35
De Dieu. — <i>Son existence</i>	40
De Dieu. — <i>Sa nature, ses perfections</i>	47
Du mystère de la Sainte Trinité.....	55
De Dieu créateur.....	62
De la création des anges.....	67
De la création de l'homme.....	79
De la chute de l'homme.....	84
Du mystère de l'Incarnation.....	91
Du mystère de la Rédemption.....	122
Du mystère de la Résurrection.....	139
Du Saint-Esprit.....	153

De l'Eglise.....	162
<i>Institution de l'Eglise.....</i>	164
<i>Constitution de l'Eglise.....</i>	165
<i>L'enseignement de l'Eglise.....</i>	173
<i>Les caractères de la véritable Eglise.....</i>	179
<i>Dans l'Eglise et hors de l'Eglise.....</i>	188
De la Communion des saints et de la rémission des péchés.....	196
De la résurrection de la chair et de la vie éternelle. —	
<i>Les fins dernières de l'homme.....</i>	205
<i>De la mort et de la résurrection de la chair.....</i>	206
<i>Du jugement.....</i>	210
<i>Du ciel.....</i>	212
<i>De l'enfer.....</i>	217
<i>Du purgatoire.....</i>	223

.... 102
.... 104
.... 105
.... 17
.... 14
.... 10
de pe-
.... 14
de pe. -
.... 20
.... 24
.... 22
.... 20
.... 27
.... 20





OUVRAGES DE M. L'ABBÉ J. MILLOT

VICAIRE GÉNÉRAL DE VERSAILLES, ANCIEN VICAIRE DE SAINT-PATRICE, A Orléans

- Allons à Jésus.** COURTES INSTRUCTIONS ET HISTOIRES POUR LES ENFANTS DES CATÉCHISMES DE PREMIÈRE COMMUNION. Fort volume in-12 (656 pp.)..... 3.50
 Cet ouvrage contient toute la partie dogmatique et historique des quatre petits volumes ci-dessous annoncés.
- **Ce qu'il y a dans une hostie.** ENTRETIENS SUR LA SAINTE EUCHARISTIE POUR LES ENFANTS QUI SE PRÉPARENT A LA PREMIÈRE COMMUNION. Beau volume in-32, broché..... 1.50
- **La première Absolution.** ENTRETIENS SUR LE SACREMENT DE PÉNITENCE POUR LES ENFANTS DU CATÉCHISME. Beau volume in-32, broché..... 1.50
- **Le Grand Devoir de la Prière** ENSEIGNÉ AUX ENFANTS DU CATÉCHISME. Beau volume in-32, broché..... 1.50
- **Voici votre Mère.** ENTRETIENS SUR LA SAINTE VIERGE POUR LES ENFANTS QUI SE PRÉPARENT A LA PREMIÈRE COMMUNION. Beau volume in-32, broché..... 1.50
- Laissez venir à Moi les petits enfants.** LE MYSTÈRE EUCHARISTIQUE EXPLIQUÉ AUX PETITS ENFANTS QUI SE PRÉPARENT A LA PREMIÈRE COMMUNION. In-32..... 0.50
- Examen de conscience.** Deux exemplaires..... 0.10
Franco.....
- Conditions spéciales par nombre.*
- Trésor d'Histoires,** pour le Mois de saint Joseph et le Mois des Morts. In-12..... 3.50
- Trésor d'Histoires,** pour le Mois du Sacré-Cœur. In-12. Prix..... 3.50
- Trésor d'Histoires sur la Sainte Vierge.** Beau volume in-12..... 3.50
- Trésor d'Histoires,** pour le Catéchisme de Première Communion (deux années de Catéchisme). Beau volume in-12. 3.50
- Trésor d'Histoires,** pour Retraites de Première Communion. Fort volume in-12..... 3.50
- Trésor d'Histoires,** pour Retraites de jeunes gens et d'hommes, de jeunes filles et de mères chrétiennes. Fort vol. in-12. 3.50
- Trésor d'Histoires,** pour le Catéchisme de Persévérance. In-12..... 3.50
- Trésor d'Histoires,** pour l'explication de la Doctrine chrétienne, suivant l'ordre du Catéchisme du Concile de Trente. Deux forts volumes in-12..... 7 "
- Chaque volume peut se vendre séparément.*
- TOME PREMIER. I. Le Symbole des Apôtres. — II. Les Sacrements. In-12..... 3.50
- TOME SECOND. III. Le Décalogue. — IV. La Prière. — V. La Sanctification de la Journée. In-12..... 3.50
- Suis-je appelée à la vie religieuse?** LETTRES A UNE JEUNE FILLE PRÉOCCUPÉE DE LA QUESTION DE SA VOCATION. In-12... 2.50
- Serai-je Prêtre?** INSTRUCTION SUR LA VOCATION SACERDOTALE. In-12, édition complète..... 2.50

Majoration temporaire de 20 %

Paris. — DEVALDIS, 144 av. du Maine (11 dans le passage).